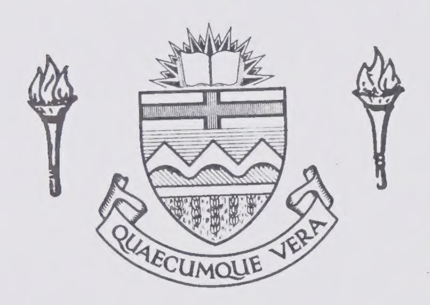

Ex libris
universitatis
albertaensis
QUAECUMQUE VERA

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

[illegible]

[illegible]

by

© [illegible]

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF [illegible]

DEPARTMENT OF [illegible]

EDMONTON, ALBERTA

[illegible]

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

LE PROBLEME DU MAL
CHEZ BERNANOS ET MARIE-CLAIRE BLAIS

by

 MARGARET MARY ALLEN

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL, 1970



UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled LE PROBLEME DU MAL CHEZ BERNANOS ET MARIE-CLAIRE BLAIS submitted by Margaret Mary Allen in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

ABSTRACT

This study deals with how evil functions in the works of Georges Bernanos and Marie-Claire Blais. The technical discussion of the problem of evil occurs in the framing sections, with specific development in Chapter I with reference to Bernanos, and Chapter II with reference to Marie-Claire Blais. In the Introduction the various manifestations of evil as found in the works of the two authors are analysed. These consist of aliénation, ennui, manque d'amour, mauvais rêve, mensonge and haine. In Chapter I and II an attempt is made, using these different manifestations of evil, to juxtapose two solutions to the problem. No attempt is made here to deal with the affinities and the dissimilarities between Bernanos and Marie-Claire Blais. This is left to the conclusion. Here, following a brief discussion of the significance of evil in post-romantic French literature, and of the attitude of Bernanos and Marie-Claire Blais to the question under study, both authors' works are jointly discussed with reference to their solution of the problem. Although evil in the works of both Bernanos and Marie-Claire Blais assumes the same forms to attack man and results in the alienation of the individual, we must conclude that they have two totally different conceptions of the problem of evil.

RESUME

Dans cette étude nous nous sommes proposé de traiter le problème du mal dans les oeuvres de Georges Bernanos et de Marie-Claire Blais. Le problème est discuté du point de vue technique dans les sections d'encadrement, tandis que les deux chapitres principaux servent à développer en détail le mal chez les deux auteurs étudiés. Dans l'Introduction nous avons analysé les formes diverses qu'assume le mal pour se manifester dans l'oeuvre des deux romanciers. Celles-ci consistent de l'aliénation, l'ennui, le manque d'amour, le mauvais rêve, le mensonge et la haine. Le premier chapitre et le deuxième chapitre présentent deux solutions au problème du mal, sans s'occuper des différences et des affinités qui existent entre Bernanos et Marie-Claire Blais. C'est dans la conclusion que nous avons tenté de rapprocher les deux romanciers. Bien que le mal assume les mêmes formes pour s'attaquer à l'homme et qu'il aboutisse dans l'aliénation de l'individu, nous avons été obligé de conclure que Bernanos et Marie-Claire Blais n'envisagent pas le mal de la même façon.

TABLE DES MATIERES



AVANT-PROPOS

Nous avons entrepris l'étude présente à cause d'un grand intérêt dans le problème du mal qui a passionné l'homme et influencé la littérature à travers les siècles. Nous nous sommes proposé d'étudier deux attitudes différentes vis-à-vis du problème. Bernanos nous a toujours fasciné à cause d'un christianisme qu'il n'a pas cessé de proclamer dans ses oeuvres romanesques et polémiques, et qui a provoqué chez ses lecteurs des cris scandalisés ou enthousiastes. Bien que son oeuvre nous paraisse par certains côtés détachée de notre époque et tournée vers un passé mort, elle continue d'être passionnément lue. Parmi les auteurs de la littérature canadienne-française que nous avons étudiés, Marie-Claire Blais nous a frappé le plus. Son oeuvre, pleine de poésie et d'images envoûtantes, ne dépeint pas simplement la société québécoise, mais participe aussi à l'universalisme de la création contemporaine. Enfin, nous nous sommes intéressé à la question des relations littéraires entre la France et le Canada français. On ne saurait nier que les romanciers français aient exercé beaucoup d'influence sur Marie-Claire Blais. Pourtant nous distinguons chez elle une tentative de trouver son inspiration dans un contexte typiquement canadien-français. C'est son expérience québécoise qui lui a inspiré d'écrire des oeuvres telles qu'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*.

Une des difficultés soulevée par cette étude, qui se propose de traiter le problème du mal du point de vue d'idées abstraites, découle du fait que Marie-Claire Blais s'occupe surtout à créer par des images une atmosphère évocatrice du mal. Cela nous a posé des problèmes parce que Marie-Claire Blais n'exprime pas en termes précis ce que le mal signifie pour elle. Elle fait appel à l'imagination, plutôt que d'analyser d'une façon logique ses idées. Par contre, sa vocation d'écrivain chrétien oblige Bernanos à développer formellement au cours de son oeuvre ses idées sur le mal. Il analyse d'une façon précise sa conception du problème.

Le but de cette thèse n'est pas d'étudier l'influence de Bernanos sur Marie-Claire Blais, mais de juxtaposer deux solutions au même problème. Les chapitres sur les deux romanciers sont longs, mais cela résulte du fait que nous y avons examiné en détail les manifestations du mal, énoncées dans l'introduction.

Les renvois entre crochets dans la thèse se rapportent à la bibliographie numérotée des ouvrages cités. Le premier numéro renvoie à l'ouvrage; le second numéro renvoie à la page où se trouve la citation.

Nous nous sommes borné à n'étudier que l'oeuvre romanesque des deux romanciers. Nous voulons remercier le professeur Dobbs, qui a dirigé cette thèse, de ses conseils éclairés.



INTRODUCTION THEORIQUE

Un fait a marqué la production littéraire de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième. Nous constatons dans la littérature française et étrangère combien le problème du mal obsède les romanciers, quelles que soient leurs croyances religieuses ou bien leurs allégeances philosophiques. C'est à partir de Dostoievski que le problème du mal est développé et mis en acte dans les créations romanesques. Avant lui le mal n'existait pas moins pour autant, mais l'écrivain russe sera un des premiers à donner une image vraie de l'homme face au problème. C'est Dostoievski qui a développé dans le roman la conception métaphysique du mal, dont on trouve les origines chez les Romantiques. Pour lui le mal ressemble à la pourriture qui pénètre dans l'âme de l'homme et dans les structures, sociales et morales. Après lui un grand nombre d'écrivains ont traité le mal mais à travers une optique personnelle. Ainsi, André Gide étudie la question dans l'Immoraliste et la Porte Etroite, nous démontrant les dangers de l'excès et soulevant les problèmes de la liberté personnelle et de la responsabilité que Sartre se posera plus tard. François Mauriac dans Genitrix, Thérèse Desqueyroux et le Noeud de Vipères rattache le mal à la chair, mais l'homme y trouvant un certain plaisir, succombe à la tentation charnelle et ne peut ainsi éviter le mal. Pour lui il y a une lutte continue dans le coeur de l'homme entre la convoitise de la chair et l'amour de Dieu. Julien

Green avec Adrienne Mesurat et Moïra est aussi à sa façon partagé entre le dualisme de la chair et de l'esprit. Après avoir évité le problème du mal pendant des générations la littérature canadienne-française s'est mise à aborder le problème vers les années d'après-guerre. Même si le problème du mal est déjà évident dans une oeuvre aussi éloignée que celle d'Angéline de Montbrun le sujet ne sera réellement traité qu'avec des auteurs contemporains tels que André Langevin dont la conception du mal ressemble à celle de Camus; Yves Thériault pour qui la civilisation est la source du mal; et Jean Filiatrault avec sa conception mauriacienne du problème.

Parmi tout ceux qui ont étudié le problème du mal nous avons choisi deux auteurs, Georges Bernanos et Marie-Claire Blais, qui se distinguent tout particulièrement par la conception qu'ils s'en font et parce que chez eux le mal prend une importance capitale.

Nous remarquons chez ces deux romanciers que le mal est fortement lié à l'esprit d'enfance. Pour Bernanos l'envers du mal c'est justement cet état d'enfance qui éclaire constamment son oeuvre. L'enfant est par la pureté, par le goût de l'absolu, son modèle idéal. Naturellement et surnaturellement l'esprit d'enfance accède aux plus hautes valeurs sans ne jamais s'y dérober, ni les trahir. C'est pour avoir perdu son esprit d'enfance que Mouchette devient la proie de Satan. D'après Bernanos la part

du monde encore susceptible de rachat n'appartient qu'aux enfants, aux héros et aux martyrs. Pourtant les enfants de Bernanos assassinés par un monde qui les oppresse, succombent souvent au désespoir et au suicide. Ils ne réalisent que cette part de leur esprit d'enfance qui les conduit au néant. Dieu est seul capable de satisfaire à leurs aspirations qui refusent tout compromis.

De même que Bernanos Marie-Claire Blais met l'espérance du côté des enfants. Pourtant l'esprit d'enfance chez ses personnages ne survit pas au passage de l'enfance à l'âge adulte parce que les enfants ont été assassinés par le monde et privés de toute espérance. Ils manifestent tous une nostalgie de la pureté et de l'innocence de l'enfance dont ils ne peuvent se libérer. Ils refusent les responsabilités de l'âge adulte de peur de ressembler à ce monde détesté de leurs aînés. De ce refus de la vie découlent tous les autres reniements et l'échec de l'amour qui aurait pu les aider à sortir de leur désespoir. Dans ce monde absurde l'enfant ne peut échapper au mal parce qu'il ne connaît que cela. Victime du mal il continue à le propager partout autour de lui.

Dans leur façon d'aborder l'enfance se trouve la différence essentielle entre le problème du mal dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais et celle de Bernanos. Chez Bernanos il est impossible de séparer l'esprit d'enfance de la foi dont il a besoin pour survivre. Au contraire pour Marie-Claire Blais l'enfance est condamnée à s'enliser dans un monde absurde qui plonge l'homme dans l'aliénation et le désespoir.

Bernanos épouse les idées traditionnelles à l'égard du problème du mal jusqu'à un certain point. Pour lui il se trouve dans chaque homme deux tendances, l'une vers Satan, l'autre vers Dieu et le drame est né de la lutte continue entre ces deux adversaires. Cependant, la tentation n'est qu'un des aspects de cette lutte et les seuls à ne pas être tentés ne peuvent être que les médiocres, vidés de leurs âmes et tout entiers déjà sans s'en apercevoir du côté de Satan. Les saints bernanosiens sont d'autant plus entourés des ruses de Satan qu'ils sont proches de Dieu. Au contraire, les médiocres sont des êtres nuls, privés de tout élan vers la vie et de toute espérance. Il vaudrait mieux consacrer sa vie au mal plutôt que de tomber dans l'indifférence et la médiocrité. Ceux qui se risquent tout à fait ont toujours la possibilité d'être rachetés. C'est ici que se révèle la différence entre Bernanos et les romanciers catholiques qui l'ont précédé. Le drame du monde moderne est d'ignorer le mal et l'ignorant de lui appartenir. L'essence du mal pour Bernanos c'est ce monde médiocre d'où Dieu est absent.

Toute existence qui se dérobe à Dieu accepte de se confondre avec la terre, d'être guettée par la pourriture. Coupé de Dieu l'homme est envahi par un vide, en proie à un ennui démesuré. Dans les structures morales et sociales envahies par la pourriture, on trouve le même goût de l'ennui. Les notions de bien et de mal n'ont plus aucune valeur à cause de cet ennui qui a pénétré dans

la société. L'amour, la compassion, l'honneur, la pureté, la sincérité, le sens social, le repentir, vidés de leur substance, subissent l'influence de cette pourriture.

L'absence de Dieu sert à détacher l'homme de lui-même et à l'enfoncer dans le mensonge et le mauvais rêve. Le mal est négatif par rapport au bien, mais si le mal était vraiment ce qui n'est pas, comment le mal pourrait-il être choisi et aimé? C'est le mauvais rêve qui représente le mieux le mal du point de vue psychologique. Il remplace le réel par l'irréel, l'être par le non-être.

La haine de soi-même ne tarde pas à se manifester dans l'âme abandonnée de Dieu. L'homme s'enfonce dans le sadisme par le désir de se détruire. Sans l'amour de Dieu l'homme est incapable d'aimer. Seule peut offrir signification et plénitude la vie qui s'oriente vers le bien.

Si la foi manque à l'être humain, les forces du mal apparaissent comme les seules réalités, parce que l'homme ne voit alors que la réalité du monde, dont le prince est Satan. C'est que l'homme se donne à Satan pour avoir sa part de la puissance terrestre.

Marie-Claire Blais épouse en grande partie les arguments des écrivains existentialistes à l'égard du problème du mal, mais en même temps elle les adapte à un contexte québécois. Elle démontre que le mal se situe dans la fausse religiosité, la pauvreté

et l'ignorance qui dominent dans la société québécoise et qui ne servent qu'à aliéner l'homme. Elle dépeint les activités des hommes privés du monde, le déracinement et l'expropriation de l'homme qui perd sa place dans la vie. L'homme prend conscience de sa solitude dans un monde où la communication et la compréhension n'existent pas entre les êtres. Ni la famille, ni le couple où l'on s'attend à voir triompher l'amour ne parvient à combler cette solitude. Ils ne représentent plus que l'étouffement, la domination, le manque de liberté et la répression de l'individu.

L'absurdité de la vie exclut même l'existence de Dieu sur qui il ne faut pas compter pour sortir de son marasme. Marie-Claire Blais est de l'avis de Dostoievski que tout est permis dans un monde sans Dieu, le mal autant que le bien. D'après elle l'homme est seul responsable des valeurs sur quoi il fonde sa vie. Il est libre d'épuiser les joies de cette terre et de s'engager dans n'importe quoi à condition que cela l'aide à trouver sa vérité personnelle. Pour plaire à autrui il ne faut pas jouer un rôle qui ne conforme pas à ses propres aspirations. L'homme doit profiter de sa liberté pour se diriger du côté de la vie et de l'espérance.

Il manque peu que les misérables ne succombent pas au désespoir à cause des humiliations qu'ils sont obligés de supporter de la part d'autrui, et de l'impossibilité de sortir de leur misère. Le misérable, uniquement préoccupé à survivre, est privé

de ses droits d'être libre et pensant. Il n'éprouve aucune envie d'améliorer sa situation. Le mal se présente souvent à lui comme le seul moyen possible d'échapper à son sort et de se venger contre l'injustice de la vie. Dans ce monde si cruellement mal fait l'ennui ne tarde pas à pénétrer dans le coeur de l'homme et dans les structures sociales et morales pour tout pervertir. Même l'amour n'échappe pas à son emprise. Le manque d'amour domine dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais. Ses personnages cherchent dans l'amour une façon de se libérer de leur ennui. Cependant, cette recherche n'aboutit qu'au désespoir parce qu'ils ne sont pas préparés à se donner tout à fait.

Marie-Claire Blais refuse le repliement sur soi-même, la bêtise qui diminue le champ d'existence, le dogmatisme--bref, tout ce qui empêche l'homme de se réaliser.

CHAPITRE I

LE PROBLEME DU MAL CHEZ BERNANOS

i. Situation

ii. L'Ennui

iii. Le Manque d'Amour

iv. L'Esprit d'Enfance

v. Le Mauvais Rêve

vi. Le Mensonge

vii. La Haine

viii. Conclusion

(i) Situation

Bernanos est très éloigné de Mauriac pour qui la vie humaine représente une lutte continue entre la pureté et les tentations de la chair. Pour Bernanos l'impureté est liée au mal, mais elle n'est pas le mal lui-même. Elle n'est que l'un de ses signes. La luxure n'est pas le péché privilégié. Si l'on exige la pureté c'est parce qu'elle approche l'individu de Dieu. Comme dit le saint de Lumbres dans Sous le soleil de Satan:

> La pureté ne nous est pas prescrite ainsi qu'un châtiment, elle est une des conditions mystérieuses mais évidentes de cette connaissance surnaturelle de soi-même, de soi-même en Dieu qui s'appelle la Foi. L'Impureté ne détruit pas cette connaissance, elle en anéantit le besoin. [1a:148]

Pour Mauriac, le péché comporte toujours un certain abandon à la nature qu'il faut éviter si possible. Par contre, Bernanos ne condamne pas les tentations de la chair qui sont bien naturelles à l'homme, mais il insiste sur les conséquences néfastes d'une union charnelle où la communion des âmes n'y entre pour rien. Pour lui, il n'existe pas de conflit entre la chair et l'âme. On ne trouve pas l'impureté simplement dans le corps. C'est l'esprit autant que la chair qui mène l'homme à pécher. Bernanos n'est pas pour un christianisme qui fait de Dieu un policier et un juge, toujours prêt à censurer les instincts naturels de l'homme. Il dénonce cette vue traditionnelle selon laquelle être chrétien signifiait ne pas pécher, c'est-à-dire ne pas céder à la chair.

C'est surtout l'image d'un monde déchristianisé et rongé par le désespoir qui obsède Bernanos. Le mal consiste du refus de Dieu et de l'ordre du monde créé par lui. Toute existence qui se dérobe à Dieu est guettée par le vide, en proie à un ennui démesuré. Il faut des règles, afin de diriger les pouvoirs dont dispose l'homme. Les héros de Bernanos comme ceux de Dostoievski se rendent compte que si Dieu n'existe pas, tout est permis. Il n'y a plus de défauts, plus de mérites. Cependant, il ne leur reste que le néant puisque la vie est sans but. L'absence de Dieu a pour effet de détacher l'homme de lui-même et de le jeter dans le néant. Hors de Dieu, l'homme se sent hors de l'amour et de l'inépuisable passion qu'il allume. Puisqu'il est détaché de lui-même, que sa vie n'a plus de sens, l'homme en tirera la seule conséquence logique, il supprimera cette vie. Il se livre au suicide, au meurtre et à la folie pour fuir le désespoir. Ce n'est qu'en Dieu, par Dieu que nous pouvons nous lier à notre propre vie.

Bernanos décrit le monde déchristianisé de ses jours où l'on fait son mieux pour réconcilier l'homme avec lui-même et avec l'absurdité de la vie. Cependant, l'indifférence et la déchristianisation, non seulement au niveau des idées mais à celui de la sensibilité, ne servent qu'à angoisser l'homme. Il se rend compte de la gratuité de l'existence d'où est exclue toute espérance. Dans un monde sans Dieu l'homme ne réussit pas

à communiquer avec autrui, puisque l'amour chrétien est le seul lien qui puisse nous unir.

En effet, le mal n'est rien d'autre que le néant, parce qu'une vie coupée de Dieu ne tarde pas à être envahie par le vide. Le mal est par essence même négation et n'hésite pas à tout corrompre, à tout détruire, sans rien ajouter à ce qu'il est. Le curé d'Ambricourt constate:

> Il ne sera toujours qu'une ébauche, l'ébauche d'une création hideuse, avortée à l'extrême limite de l'être. A l'extrême limite tout se dissout ou s'épanouit. C'est soit la chute dans les ténèbres, soit l'ascension dans la lumière. [lf:1143]

(ii) L'Ennui

Le christianisme continue à influencer notre morale, même après que nous avons renoncé à l'Eglise et au Christ. La foi, l'espérance, la charité, le désir d'expiation et la pureté, au moment où l'on les avait crus vaincus, renaîtront pour prendre des formes grotesques et hideuses. C'est l'ennui qui est responsable de cette pourriture, qui envahit les âmes et les structures sociales et morales d'où est absent Dieu. D'après Bernanos, l'ennui n'est ni une forme particulière du péché, ni une conséquence du péché, mais constitue comme le voulait Baudelaire l'essence même du mal, au moment où le manque de foi provoque

une nouvelle forme de désespoir. Chaque pécheur s'imagine que son péché lui appartient, le distingue du troupeau qu'il méprise. Mais cette erreur provient de l'habitude qu'on a de vivre à la surface de nous-mêmes. On examine la faute au lieu de chercher ses racines au fond de soi-même. La faute n'est qu'un symptôme du mal qui nous habite. Il s'ensuit que les pécheurs sont à la fois unis et séparés. C'est en vain que Chantal dans le Journal d'un curé de campagne croit échapper par sa révolte à la boue dans laquelle vivent ses parents. "Tous les péchés se ressemblent, lui répond le curé, il n'est qu'un seul péché" [lf:1139]. Mais tout ce que les pécheurs partagent, c'est le vide qui les habite et qui finit par occuper tout leur être, si bien qu'ils ne peuvent plus communiquer avec autrui. Le curé d'Ambricourt est de cet avis: "Le malheur, l'inconcevable malheur de ces pierres embrasées qui furent des hommes c'est qu'elles n'ont plus rien à partager" [lf:1157].

Dans Monsieur Ouine et Journal d'un curé de campagne, le mal est d'abord l'ennui qui a fini par tout corrompre. Le monde est rongé par l'ennui, qui envahit l'être sans que soit modifiée l'apparence des choses. "La personne humaine aura été lentement rongée comme une poutre par des champignons invisibles qui en quelques semaines font d'une pièce de chêne une matière spongieuse que le doigt crêve sans effort," [lf:1143] déclare le curé de campagne.

Le Journal d'un curé de campagne dépeint le drame et le sacrifice d'un prêtre dont la vocation particulière est de porter les promesses de Christ et de l'Eglise à un monde muré sur lui-même par l'ennui. Le mal ne se trouve pas simplement dans les âmes,mais a pénétré même dans les structures sociales pour mieux résister à l'amour divin. La misère, l'injustice, le mépris du pauvre règnent partout. Il ne suffit pas de libérer quelques âmes enfermées dans le péché. Il s'agit de sauver tout ce monde où l'ennui s'est installé.

Mais comment combattre cet ennui? C'est la simplicité du curé, sa maladresse, son oubli total de lui-même qui obligent le mal à se montrer. On voit s'ouvrir une brèche dans l'épaisseur du mal au cours de l'entretien entre le curé et la comtesse.

> 'Mon Dieu' se demande le curé devant le trouble de la comtesse, 'est-ce à cause du désordre de ma pensée, de mon coeur? L'angoisse dont je souffre, est-elle contagieuse? J'ai depuis quelque temps l'impression que ma seule présence fait sortir le péché de son repaire, l'amène comme à la surface de l'être, dans les yeux, la bouche, la voix. On dirait que l'ennemi dédaigne de rester caché devant un si chétif adversaire, vient me défier en face, se rit de moi.' [lf:1149]

La paroisse d'Ambricourt risquerait de tomber dans le même engourdissement que celle de Fenouille si son curé, grâce à sa simplicité et à la charité qu'il éprouve envers autrui, n'obligeait pas le mal à se révéler. Les débuts du ministère du curé le mettent en contact avec la médiocrité de la vie religieuse du village accablé par l'ennui, presque par le déses-

poir. Il semble que la paroisse soit morte, qu'il n'y ait plus de communauté religieuse où la grâce pourrait encore agir. Le curé ne rencontre que méfiance et haine chez ses paroissiens: "C'était ma paroisse mais je ne pouvais rien pour elle, je la regardais tristement s'enfoncer dans la nuit, disparaître" [1f:1031]. Mais comme son maître Jésus Christ le curé d'Ambricourt assume les péchés d'autrui pour le délivrer du mal. Ce qui frappe la comtesse surtout est moins ses arguments, que le spectacle de le voir transpercé de ses défauts, comme Jésus Christ à qui elle se refuse. A travers lui, elle se rend compte des ténèbres dans lesquelles est plongée son âme.

Avec Monsieur Ouine Bernanos exprime une de ses idées principales. Le mal n'a d'autre prestige que son goût d'ennui, de néant. Il ne s'agit pas tellement avec lui de malédiction, de blasphème, de révolte, mais du simple, banal, angoissant ennui, de la paresse de l'être. Ce roman est le symbole et l'incarnation du mal absolu. Monsieur Ouine, ancien professeur, représente le nihilisme total. Dans sa postface à Monsieur Ouine, A. Béguin écrivait:

> Dans ce roman [Bernanos] tentait une sorte de révélation négative (comme il y a une théologie négative) de ses secrets spirituels les plus aimés. [...] Ce roman-ci, tout entier, dévoile un monde inverse du monde sauvé par la grâce divine. Face à l'enfance, à la communion, à la joie, symétriquement, voici l'intelligence d'un homme vieilli, la solitude irrémédiable de qui ne sait plus aimer jusqu'à ne plus s'aimer lui-même, l'abominable tristesse de celui qui a étouffé toute joie sous la démoniaque curiosité. [2:315]

M. Ouine est pour Bernanos Satan lui-même, le diable de la tradition chrétienne et non le mythe romantique du mal. "L'Enfer, c'est le froid," [1h:1480] dit le curé de Fenouille, ce qui rappelle au lecteur ce "génie de froid" que Jambe de Laine a reconnu dans son hôte. Si M. Ouine est Satan en personne, peut-il avoir des souvenirs, une enfance? "Une manière de prêtre de Satan" écrit Albert Béguin "et la figure inversée des prêtres de Dieu, auxquels dans ses autres oeuvres Bernanos a confié sa propre âme" [2:315]. M. Milner va plus loin encore:

> Une incarnation terrestre, pleinement humaine et pleinement satanique de Satan, comme Jésus Christ est une incarnation terrestre, pleinement humaine et pleinement divine de Dieu, un anti-Christ infernal. Sa mort est [...] une véritable Passion, l'accomplissement d'une mission, la consommation visible d'une action sacrée: l'absorption d'une âme humaine par le néant. [3:328]

D'après Claude-Edmonde Magny, Ouine est "le démiurge du monde moderne, ce monde amputé de Dieu qui n'arrive pas à exister autrement que de façon négative" [4:19].

M. Ouine laisse un vide partout où il passe. L'image de la pourriture explique mal l'influence qu'il exerce sur autrui, parce qu'elle laisse toujours un résidu. Après le passage de M. Ouine il ne reste plus rien. M. Ouine lui-même ne décrit pas autrement son action. Il se réjouit de révéler à autrui son néant, et de le délivrer des mensonges qui l'aident à se le cacher. Il suffit à M. Ouine de contempler les âmes d'un regard curieux sans amour pour les vider de leur substance.

"Que n'ai-je été curieux des choses. Mais je n'ai eu faim que des âmes. Que dire faim? Je les ai convoitées d'un autre désir qui ne mérite pas le nom de faim" [lh:1558]. Cependant sa curiosité est parfaitement gratuite, due à aucun désir de pénétrer la vérité des choses et des êtres. Ce regard de M. Ouine appartient à quelqu'un qui sait tout prendre sans rien donner. Indifférent au monde, il y va chercher ses victimes. Mais il n'exerce pas tant d'influence sur autrui sans être soumis lui-même à l'action dévorante de l'ennui dont il est le serviteur. C'est dans ce sens qu'on peut parler d'une véritable passion. Cette aspiration de tout engloutir qui lui permettait de vider les âmes de tous leurs secrets, l'a vidé à son tour, si bien qu'il ne lui reste rien à cacher, rien à regretter, rien à "être". Il tombe dans le néant avec une sorte de joie exaspérée par la douleur et le désir d'y entraîner autrui. Est-ce cela l'Enfer? C'est bien comme cela que se l'imagine Bernanos. Pour lui l'Enfer c'est le froid, parce que les flammes représentent trop d'énergie. Satan, déguisé en maquignon, avait déjà dit ça dans Sous le soleil de Satan: "Je suis le Froid lui-même" [la:175].

Ouine ne souhaite pas atteindre la vérité parce qu'il n'est rien. Il refuse de choisir entre le bien et le mal parce qu'il se veut au delà de tous les deux, totalement libre, mais d'une liberté qui est le néant. Il y a deux moyens de se damner

a écrit Bernanos,

> le premier est d'aimer le mal plus que le bien pour les satisfactions qu'il rapporte. C'est le plus court. L'autre est de se préférer soi-même au bien et au mal, de rester indifférent à tous deux. C'est le chemin le plus long, c'est celui dont on ne revient pas. [Bernanos, Le Chemin de la Croix-des-Ames, p. 37, cité dans 5:243]

La paroisse de Fenouille est un monde misérable où le pauvre et l'innocent sont écrasés, où seuls règnent l'ennui et le désespoir. Toute la paroisse éprouve l'angoisse d'un monde déchristianisé. Dans ce monde les énergies spirituelles, loin de disparaître, se manifestent sous des formes perverties, homicides. Envahies par l'ennui, elles sont négativement actives, occupées à proliférer le mal. "La paroisse n'est pas morte, elle s'est inversée en une contrefaçon maléfique," [6:165] dit H. Debluë dans Le Défi du Rêve. Le symbolisme de la pourriture, de la fermentation est sans cesse présent dans cette histoire de village en décomposition, et révèle au lecteur le pouvoir dissolvant du mal. Il n'existe pour ainsi dire plus à Fenouille un sentiment humain, une qualité humaine qui ne soit pourri. Les notions du bien et du mal n'ont plus aucune valeur à cause de l'ennui. Les appellations les plus courantes des phénomènes humains ou moraux sont prostituées, la compassion et la miséricorde moquées et abominées. Les habitants de Fenouille sont des hommes modernes privés de Dieu, privés de moyens de se délivrer de leurs obsessions, de leurs péchés. On assiste à leur

dégradation. Les personnages ne vivent pas un destin, mais s'enfoncent de plus en plus dans l'inaction, dans l'immobilité du néant et de la perte de tout élan vital. Le roman est une évocation du pouvoir destructeur de l'ennui qui tue toute vie. Le curé de Fenouille voit le monde tout entier s'organiser hors de la présence de Dieu.

C'est l'ennui qui est responsable également de la misère puisqu'il prive l'homme de l'espérance. La misère représente pour Bernanos la pauvreté sans l'espérance. Il condamne l'injustice envers les pauvres, mais il est convaincu que la pauvreté est une condition essentielle de la connaissance de Dieu. C'est précisément quand le pauvre a perdu toute espérance, qu'il succombe à la misère morale et physique, et il la perd parce que Satan l'en prive.

Le monde moderne a mis la pauvreté hors la loi, il veut l'ignorer et si possible la supprimer. Il ne supporte plus la vue du pauvre, du faible, de la victime qui n'ont pas de place dans le monde du progrès, de l'abondance et de la puissance. Mais tous les efforts de la société pour supprimer la pauvreté sont vains. D'après le curé de campagne "il y aura toujours des pauvres [...] pour cette raison qu'il y aura toujours des riches, c'est à dire des hommes avides et durs qui recherchent moins la possession que la puissance" [lf:1080]. La pauvreté est le chemin de notre salut, puisque nous ne pouvons

aller à Dieu qu'en imitant le Christ, le Pauvre. Ainsi l'Eglise a la tâche de prêcher la pauvreté aux riches comme aux pauvres. Si la pauvreté est rachetée et si l'honneur lui est redonné, elle possède l'espérance. "Les pauvres ont le secret de l'espérance," [7:188] dit A. Béguin dans Bernanos par lui-même. C'est ce qui la distingue de la misère qui est la pauvreté sans la foi, sans l'espoir.

L'esprit de pauvreté habite le curé d'Ambricourt et l'anime entièrement. S'il échappe à la misère, c'est à cause de sa foi et de son espérance. Il est fils, petit-fils, arrière petit-fils d'alcooliques, et cet alcool pèse sur sa santé. Le malheur l'a marqué dès l'enfance. Orphelin, il est recueilli par une tante, vit dans un estaminet et ne mange pas tous les jours à sa faim. C'est là où il apprend ce qu'est la misère qu'il est bien près de vivre. C'est grâce à sa foi que sa pureté, cruellement blessée, a été préservée du désespoir. Cette pauvreté qui le tourmente, sans détruire sa foi, ne le quittera jamais. C'est elle qui est à l'origine de sa charité et de toutes ses difficultés avec ses supérieurs et sa paroisse, qui regardent de travers le pauvre et son malheur. Le Journal d'un curé de campagne témoigne de la présence de l'espérance au sein d'un monde misérable, où la pauvreté aide à faire circuler la grâce.

La Nouvelle histoire de Mouchette est le livre de la misère totale, physique, matérielle et morale. "Pour les misérables l'idée de la misère suffit. Leur misère n'a pas de visage" [1g:1271]. Hans Urs Von Balthasar nous montre que ce récit dépeint une descente dans "l'enfer de la misère" [8:408]. Mouchette, frustrée de toute consolation, est la victime d'une insondable justice. Elle est dépouillée à la fois par la misère et par la faiblesse de l'enfance. En elle Satan s'attaque directement à Dieu, au coeur de son amour, parce qu'il tente de désespérer un enfant. Les misérables ont tout perdu quand ils ont perdu l'espérance. Il ne leur reste que le suicide.

> La brèche à peine ouverte au désespoir dans les âmes simples, il n'est sans doute d'autre ressource à leur ignorance que le suicide, le suicide du misérable si pareil à celui de l'enfant. [1g:1343]

La Nouvelle histoire de Mouchette est le livre de la pauvreté écrasée par le monde, et qui ne peut surmonter une épreuve qui la dépasse, mais c'est aussi le livre de l'honneur et de la dignité du pauvre. Mouchette n'est pas une désespérée. C'est bien autour de son honneur et de sa pauvreté, beaucoup plus que du désespoir, que l'oeuvre s'organise, mais aussi autour de la solitude du pauvre, l'aspect le plus affreux de la pauvreté.

Le roman nous raconte l'histoire d'une enfant pure et misérable. Chaque étape de son destin tragique l'entraîne un peu plus profondément dans la solitude et le malheur. Elle

a su cependant garder sa jeunesse et sa pureté. Mouchette cède à la tentation du suicide, car elle ignore Dieu et son amour pour ses enfants. Ce qui distingue Mouchette de Chantal de la Clergerie et du curé d'Ambricourt, c'est la connaissance du sens de la pauvreté que seul donne la foi. Mouchette ne comprend pas pourquoi elle est pauvre, pourquoi elle est violée, pourquoi sa jeunesse est détruite et son espérance avec elle. Elle ne sait pas que, tout abandonnée qu'elle est, Dieu ne la quitte pas des yeux, qu'au delà de la misère, il y a l'espoir et la vie. Contrairement au curé, Mouchette subit sa pauvreté dans la plus totale solitude, sans pouvoir donner un sens à ses souffrances et sans pouvoir les offrir à Dieu. Elle ne peut pas vouloir sa pauvreté, comme finalement le veut le curé d'Ambricourt, qui l'accepte comme une grâce divine. Sa solitude ne peut plus désormais que se renfermer sur elle. Il n'y a plus d'issue pour elle que le suicide parce qu'elle ignore l'amour de Dieu. Elle n'est plus pauvre, elle est misérable. Pour Mouchette, la mort n'est pas une fin pourtant, mais le début de la vie, le grand départ vers lequel son esprit d'enfance l'entraîne. Comme tant de misérables, Mouchette voit apparaître, au delà de sa vie une espérance car comme déclare A. Béguin "la misère n'a d'issue qu'en Dieu" [7:188].

Toutes les structures sociales et morales succombent à l'ennui. Même la vie de famille ne peut y résister. Les

enfants sont négligés par leurs parents qui ne leur témoignent ni amour ni compréhension. Ils semblent tristes et seuls, parce qu'ils ont été trompés par les adultes dans leur droit à l'amour et à la vérité. Les Mouchette, Chantal, Guillaume, Olivier et Philippe sont tous marqués de la même tristesse cynique, de méfiance, de mépris, voire de haine à l'égard de leurs parents et de la famille. Ils se révoltent contre le monde de duplicité et de mensonge des adultes pour nous faire pénétrer dans leur univers à eux, le monde de l'enfance humiliée.

Dans Monsieur Ouine Steeny n'éprouve que tristesse, angoisse et dégoût à l'égard de sa famille. Il vit dans une atmosphère équivoque entre sa mère et une étrange gouvernante Miss. Son milieu familial a fini par tuer en lui toute spontanéité et toute confiance. C'est auprès de sa mère qu'il a subi les premières atteintes du mal, qui ont réveillé en lui des instincts troubles, contre lesquels le malheureux se révolte de toute sa fierté. Steeny n'a jamais connu son père disparu pendant la guerre de 1914-1918. Sa mère, Michelle, vit dans la crainte que son fils ne tente sur elle la même entreprise de conquête que son mari, qu'il devienne son maître, dès qu'il sera un homme. C'est pourquoi elle l'entoure d'une attentive douceur, qui doit l'empêcher de grandir. Quant à Miss, tous ses efforts tendent à pousser Philippe hors de la maison, afin de rester seule aux côtés de Michelle. De plus, elle a vis à

vis de Steeny une attitude trouble qui blesse l'enfant et en fait un petit mâle humilié; aussi le jeune garçon se sent-il exclu de sa propre maison. "Ici Miss, c'est moi qui suis seul, vous le savez bien" [1h:1443]. Steeny saisit la première occasion qui se présente pour sortir de ce milieu étouffant. Cette occasion, c'est une dernière attaque de Miss, et l'arrivée de Jambe de Laine qui l'entraîne avec elle jusqu'au château auprès de M. Ouine.

> L'attaque perfide de Miss, l'indifférence de Michelle, le départ des deux amies, ces voix caressantes qui se mêlent si étroitement, s'épousent, le rire complice, à peine surpris, mais qui a creusé tout à coup entre lui et son monde familier un tel abîme de solitude [...] et l'apparition de l'étrangère ne sont qu'une seule et même histoire dans l'éclatante nudité de ce jour torride. [1:1360]

Humilié, mal compris par ces femmes, Steeny pense avoir trouvé en Ouine un maître qui le libérera de son milieu familial.

C'est dans l'enfance de la première Mouchette qu'il faut chercher la clef du personnage. Son enfance banale cache un destin tragique et une vie vouée au mal. Elle a été une petite fille sage et soumise, dont les premières années se sont passées dans un village entre des parents médiocres, qui n'ont rien fait pour elle et qui l'ont laissée sans instruction et dans l'ignorance totale de toute religion. Germaine supporte mal cette vie privée d'affection, elle s'ennuie. "Cette petite bourgeoise au teint de lait, au regard dormant, aux mains si

douce tirait l'aiguille en silence attendant le moment d'oser et de vivre" [1a:68]. Cette patience qu'a Mouchette d'attendre le moment de vivre, cet ennui qui la ronge et cette sourde révolte qui gronde au fond de son âme, sont à l'origine du mal qui domine sa vie. Sa révolte découle de son espoir d'échapper à l'ennui et à une enfance détestée, mais cette révolte reste sans but. Quand le père de Germaine découvre qu'elle est enceinte, loin de faire preuve de charité ou d'amour, il humilie sa fille. Animée par une révolte désespérée, elle se donne tout à fait au mal.

Comme la Chantal du _Journal d'un curé de campagne_ celle de la _Joie_ est déçue dans son affection pour son père. Elle décide de lui parler de sa maladie, c'est ainsi qu'elle nomme son extase. Elle est fatiguée, usée par l'angoisse, mais M. de Clergerie ne lui est d'aucun secours. Il ne parle que de lui-même; son égoïsme, sa médiocrité éclatent dans toutes ses paroles. Préoccupé entièrement de lui-même, il ne s'intéresse pas à sa fille. Il annonce à Chantal son mariage avec Mme de Matonel qui lui apporte quelques voix à l'Académie, tout en privant Chantal d'un rôle de maîtresse de maison, qui lui permettait de se raccrocher encore à quelque besogne simple. Chantal est accablée par la tristesse, et même par le dégoût, de voir son père se justifier si bassement. Cette maison et son père lui-même ne lui sont plus rien, sont devenus étrangers, ennemis.

Chantal continue à aimer son père parce qu'elle est habitée par l'amour de Dieu. Elle commence pourtant à le craindre car elle a vu la cruauté du mal.

Evangéline, l'héroïne d'Un crime a passé une enfance pauvre et humiliée au milieu du mensonge. Sa mère lui a légué un atavisme irréversible, qui plonge Evangéline dans le néant et le meurtre. Elle est donc devenue la complice inconsciente de sa mère. Elle partage le remords et l'obsession du sacerdoce de l'ancienne religieuse

> . . . elle n'eût jamais voulu convenir que croyant tout devoir à son énergie et à sa ruse, elle avait réellement vécu tout éveillée un sinistre cauchemar, où de plus lucides eussent reconnu une à une les images aberrantes nées du remords maternel, cette obsession du prêtre, de ses manières, de son langage qui avait empoisonné tant d'années de l'ancienne religieuse. [1d:870-71]

La Chantal du Journal d'un curé de campagne ne veut pas ressembler à ses parents qu'elle déteste. Elle adorait son père, mais un jour elle a découvert la liaison entre lui et l'institutrice.

> Mon père était tout pour moi, un maître, un roi, un dieu—un ami, un grand ami. [...] Je ne respecte plus mon père. Je ne crois plus en lui, je me moque du reste. Il m'a trompée. On peut tromper une fille comme on trompe sa femme. Ce n'est pas la même chose, c'est pire. [1f:1136]

Chantal, déçue dans son amour le plus profond, détestée par sa mère jalouse, se révolte contre l'injustice de cette vie. Le curé se rend au château pour empêcher que le comte et

la comtesse la poussent à un acte fatal. Au cours de son entretien avec la comtesse se révèle la misère de cette famille, où manquent l'amour et la communion entre les êtres. La comtesse lui dit son mariage malheureux avec un homme qui la trompe bassement, sa haine contre sa fille, devenue maîtresse au château, et la mort à 18 mois d'un fils qui l'a transformée en cette révoltée, dont le coeur s'est fermé à tout amour.

La deuxième Mouchette a eu une enfance misérable. Elle n'a jamais connu de véritable affection de la part de ses parents. Après son viol, elle a cru un moment pouvoir faire partager sa peine à sa mère, qui, moribonde, lui témoigne, peut-être pour la première fois, un peu de tendresse. La mère de Mouchette n'a jamais eu le loisir d'être tendre avec ses enfants. Elle est l'incarnation de la femme pauvre, acceptant son sort, ne cédant jamais et luttant jusqu'à l'épuisement de ses forces. Le père de Mouchette ne s'occupe pas du tout de cette famille, dont la mère est l'âme.

> Bien qu'elle ne s'en rende nullement compte la vieille femme assume le poids de leur misère. [...] Sur la sinistre galère où ils ramaient ensemble, la mère était la figure de proue face au vent et à chaque nouvel assaut de la mer, crachant l'écume de l'embrun. [1g:1312]

Mais au bout de sa vie elle ne peut consoler sa fille ni l'aider, car elle meurt au moment où Mouchette allait tout lui dire. Mouchette "est seule, vraiment seule aujourd'hui contre tous" [1g:1317]. Ses parents n'avaient pas pu lui manifester l'affection dont elle avait besoin pour briser sa solitude.

C'est l'absence de Dieu qui est responsable de cet ennui qui pénètre lentement dans les structures sociales et morales, et qui plonge l'homme dans le désespoir. L'homme a besoin de la foi s'il veut triompher sur ce vide, qui risquerait autrement d'envahir son âme. Si le mal correspond à ce vide qui pénètre dans les êtres, les rendant incapables de ne rien donner et de ne rien recevoir, on se rend compte que c'est l'ennui qui indique le mieux sa puissance corrosive, sa lente pénétration, son universelle emprise.

(iii) Le Manque d'Amour

C'est le manque d'amour qui produit les révoltés et les personnages voués au mal, qui peuplent les romans de Bernanos. On a déjà vu dans la section sur l'ennui que l'amour n'existe plus, ni dans la société, ni dans la famille, dans un monde d'où est exclue la foi. L'homme a besoin de Dieu pour pouvoir aimer.

Cependant l'amour peut être orienté non seulement vers Dieu ou vers l'homme, mais aussi vers Satan. Le mal n'est pas simplement une conséquence de la disparition de Dieu. Il y a aussi en l'homme un désir d'aveugler la source de la lumière. Il existe un ordre satanique, formé de tous ceux qui ont choisi

le mal en connaissance de cause. Puisqu'il y a une vocation du mal, il y a un amour du mal, et il est dit de Mouchette "qu'elle aime Satan," qu'elle est une "petite servante de Satan," [1a:213] mais cet amour n'est qu'une absence d'amour, dont aucune joie ne saurait procéder. C'est ainsi que Jambe de Laine dans Monsieur Ouine peut dire:"Et par exemple qui aime le mal. Et pourtant lequel d'entre nous si cela était en son pouvoir oserait le chasser du monde" [1h:1424].

La Mouchette de Sous le soleil de Satan cherche dans l'amour une façon de se libérer et d'échapper à son existence médiocre. Elle ne sait pas ce qu'elle espère obscurément, vers quoi elle s'achemine. Son élan trouve son but en Cadignan. Il semble que tout soit prêt pour que s'épanouisse Mouchette, mais pour cela il faudrait que Mouchette soit animée d'un amour véritable. Tout ce qu'elle ressent auprès de Cadignan pourtant, c'est le plaisir physique, qui lui permet de s'oublier. "Germaine savait aimer, c'est à dire qu'elle nourrissait en elle comme un beau fruit mûrissant la curiosité du plaisir et du risque, la confiance intrépide de celles qui jouent toute leur chance en un coup" [1a:68]. Mouchette ne sait pas que l'amour est d'abord don de soi, que le plaisir cherché pour lui-même est un piège. Elle aime Cadignan avec toute l'ardeur d'un premier amour, mais elle aime pour obtenir quelque-chose, le plaisir et la liberté. Son amour n'est qu'une forme de sa

révolte et de sa haine. Il lui offre l'occasion de vivre, de rompre avec son passé médiocre. Pour qu'un tel amour réussisse, il fallait au moins que Cadignan l'aimât vraiment et sût la réconcilier avec elle-même, avec autrui, et avec Dieu. Or Cadignan ne l'aime pas. Après avoir fui la maison paternelle pour défendre son amour, au lieu de trouver quelqu'un qui l'aime, elle ne trouve qu'un être lâche, refusant sa responsabilité, et qui cherche à se débarrasser d'elle.

> Avoir une heure plus tôt franchi la nuit d'un trait vers l'aventure, défié le jugement du monde entier pour trouver au but, ô rage! un autre rustre, un autre papa lapin! Sa déception fut si forte, son mépris si prompt et si décisif qu'en vérité les événements qui vont suivre étaient déjà comme écrits en elle. [la:83]

L'amour de Mouchette a été trahi par la lâcheté de son amant. Son espérance, frappée à mort, elle se donne à la luxure, et se livre finalement à Satan. Animée par l'amour du mal, on dirait qu'elle adorait Satan, mais cet amour n'était rien plus que la négation de tout amour. Mouchette n'est sauvée que par l'amour surnaturel de l'abbé Donissan, mais son amour reste une recherche déçue.

Donissan tente d'arracher Mouchette au néant. Il la voit dans sa vérité, d'une vision pleine de pitié, de charité et d'amour, qui loin d'accabler Mouchette, essaie de la réconcilier avec elle-même, de l'obliger à se rendre compte de son néant et de se laisser tomber dans les bras de Dieu. Mais quand

elle ne cède pas, la colère s'empare de lui. C'est par brutalité que Donissan a réussi à désespérer Mouchette. Pour un moment il a moins aimé Mouchette qu'il a détesté son péché. Il a pensé moins à l'amour de Dieu qu'à Satan, en essayant d'atteindre son vieil ennemi dans le coeur de la fille. Il ne reste à Mouchette qu'à fuir, car l'espérance du pardon pour le pécheur a été détruite. Elle se suicide, après avoir essayé de se réfugier dans la folie. Mais avant de mourir, elle exprime le désir qu'on la transporte à l'Eglise pour y expirer. Elle est délivrée de Satan. Donissan a quand même triomphé sur lui. C'est de Dieu que Donissan a reçu sa vision surnaturelle de l'âme de Mouchette, qui lui a permis de voir le néant dans lequel Mouchette est plongée. Tous les saints bernanosiens seront doués de cette vision des âmes, qui est "seulement et simplement l'effervescence, l'expansion, la dilation de la charité" [1a:188].

Les entreprises de Satan accompagnent les grâces divines chez Donissan. Il n'a pas obéi à la certitude qu'il avait de pouvoir ressusciter l'enfant mort. C'est sa méfiance de la grâce que Dieu lui a léguée, la trop grande importance qu'il prête au pouvoir de Satan qui le trompent toujours.

> Le dernier appel de la miséricorde, la promesse éblouissante qui l'eût sauvé et qu'il n'a entendue qu'avec méfiance, au lieu d'obéir comme l'enfant dont les petites mains font de grandes choses qu'il ignore, est-il possible. [1a:263]

Le miracle est raté parce que Donissan est privé d'amour. "Dieu

ne se donne qu'à l'amour" [1a:268]. Afin de réussir le miracle, il aurait fallu que Donissan s'abandonnât à la promesse d'une première inspiration. Cependant il se méfie de lui-même et de la grâce en lui. Le désespoir de Donissan, ses blasphèmes nous révèlent l'impatience d'un amour violent. Il n'est pas prêt à s'abandonner tout à fait à l'amour de Dieu qui l'inspire.

Simone dans Un Mauvais Rêve s'est mariée très jeune au comte Alfieri, homme médiocre et lâche, aimant le luxe et le vice, et qui ne lui témoigne aucun amour. Au lieu de la sauver, un tel homme ne réussit qu'à la précipiter de plus en plus dans le mauvais rêve, pour qu'elle puisse fuir sa vie absurde. Simone est attirée par la jeunesse d'Olivier, parce qu'il ressemble à ce qu'elle était autrefois. Nous retrouvons ici avec Simone et Olivier la même situation qu'avec Ouine et Steeny. Mais l'attitude de Simone à l'égard d'Olivier est plus complexe. Le jeune homme n'est pas seulement sa proie, elle a pour lui une certaine pitié peut-être même plus. Elle croit s'intéresser d'une façon charitable à Olivier, dont la lâcheté et la faiblesse l'humilient pourtant. Elle espère se prouver par le crime, dont elle rêve, qu'elle peut faire par pure volonté ce que d'autres ont fait par amour. En effet, ce n'est pas l'amour qui l'inspire, mais son rêve qui sécrète le mensonge et le crime.

Olivier ne cherche que l'oubli de lui-même et de son angoisse dans les bras de Simone. Il ne garde de l'enfance que

sa peur devant l'inconnu, son besoin d'être protégé. Dans son amour pour Simone, il n'y a rien d'une virilité adulte; il cherche auprès d'elle la protection d'une mère. Olivier est incapable de se donner tout à fait, parce que son égoïsme et son indifférence l'empêchent de sortir de sa solitude et de rejoindre autrui.

Tous les sentiments humains, y compris l'amour, ont été corrompus à Fenouille. L'amour humain sain et normal y est inconnu, et l'homosexualité rôde partout. La solitude de M. Ouine découle de son incapacité de communiquer avec autrui parce qu'il ignore tout amour. Ouine ne sait plus aimer jusqu'à ne plus s'aimer lui-même. Par contre, Cénabre, le prêtre dans L'Imposture, incarne l'amour du néant, le don de soi au néant et à Satan, ce qui explique pourquoi Cénabre peut être racheté. Il vit toujours, tandis que M. Ouine est déjà mort.

Ouine joue à Dieu avec cruauté. Sa faim des âmes n'est que l'ébauche avortée de l'amour du Créateur pour ses créatures. Il agit exactement à l'inverse d'une Chantal de Clergerie, qui se sacrifie pour sauver autrui. Ouine ne fait qu'initier ses disciples au goût du néant. La mort est don de nous-même et acceptation de notre destin. Une vraie mort pour Bernanos exprime notre foi, notre amour, notre abandon à Dieu. Au contraire M. Ouine se présente totalement vide au moment de mourir. Sa mort n'est pas une action ou un passage, mais la simple constatation qu'il n'y a plus rien.

Le braconnier Eugène et sa femme Hélène sont unis par un grand amour humain, pleinement charnel, mais pur de tout alliage maléfique. Ils éprouvent une passion primitive, mais qui les ennoblit par la soif d'absolu qu'elle traduit. Jamais Bernanos n'a peint avec plus de tendresse et d'amour, les liens qui unissent deux jeunes êtres, cernés par la mort et par le péché, dont ils sont les victimes innocentes. Méprisé, en marge de la société, parce qu'il se sent plus pur qu'elle, Eugène est resté simple, en accord avec la Nature, capable d'amour. Hélène, prête à se sacrifier totalement pour celui qu'elle aime, affronte avec courage la vie. De tels êtres ne peuvent subsister longtemps, unis dans le plus pur amour, au milieu d'un monde envahi par la pourriture, haïssant la pauvreté et l'innocence et pour lequel leur joie est une insulte. Leur suicide qui annonce celui de la deuxième Mouchette n'est pas un acte de désespoir, mais une protestation contre le sort qui leur est fait ici-bas, une affirmation de leur "amour inflexible de la vie," [lh:1479] de la vraie vie qui leur est refusée. Ils sont obligés de se suicider, parce que le monde où ils s'agitent n'a pas de place pour leur amour. Dans la paroisse morte, la mort est la seule issue ouverte à l'amour.

Le contraste entre cet amour pur et les formes dévoyées de la sexualité, qui présente avec le mal les affinités les plus troublantes, ne manque pas de nous frapper tout de

suite. Les souvenirs d'Arsène nous révèlent la luxure à laquelle se livrent les habitants de Fenouille. Autour de la personne de Steeny fourmillent toute une série de relations sexualisées, qui font de son contact avec Miss, avec Jambe de Laine et avec Ouine, des épreuves à la fois pleines de séductions et lourdes de menaces. Pour Steeny et Jambe de Laine le désir est lié à l'humiliation, non seulement parce qu'il est humiliant de désirer, mais parce que l'humiliation constitue l'objet même du désir, ou tout au moins une des parties essentielles. "Qu'est-ce qu'un désir qui n'a pas surmonté le dégoût, forcé la Nature, assuré sa prise dans le remords et dans la honte," [lh:1470] dit Jambe de Laine au sujet des sentiments qu'elle éprouve à l'égard de M. Ouine.

A cette paroisse morte, le curé de Fenouille ne peut opposer que la communion des croyants, "Je vous aime," dit-il à ses paroissiens insensibles ". . . j'aime vos péchés [...] l'amour, mes amis, un amour dont je crains que vous ayez perdu jusqu'à l'idée" [lh:1462]. L'amour chrétien est le seul lien qui puisse unir tous les hommes.

La deuxième Mouchette ne cherche pas l'amour, elle l'attend. Lorsqu'elle rencontre Arsène, le braconnier, pauvre et solitaire comme elle, Mouchette a un instant de bonheur. Elle l'aime et est prête à se donner tout entière à lui. Arsène et Mouchette, qui sont de la même race d'enfants humiliés,

étaient faits pour se rencontrer, se comprendre et s'aimer. C'est ce qui paraît possible un instant avant que leur misère ne se renferme sur eux. Arsène est peut-être le premier être qui témoigne à Mouchette d'un peu d'affection. Le courage d'Arsène ne fait qu'augmenter en elle cet amour naissant, qui répond si bien à ce que son espérance attendait. Lorsqu'Arsène tombe victime d'une crise d'épilepsie, Mouchette s'approche de lui et soulève sa tête:

> Elle tient cette tête chérie ainsi qu'elle tiendrait n'importe quelle chose précieuse avec la seule crainte de la perdre ou de la briser. Elle n'ose même pas la poser sur ses genoux. Et tout à coup elle chanta. [lg:1291]

Ce chant devient une manifestation de son amour même. Il est le signe qu'elle livre à Arsène ce qui lui est le plus cher, ce qui la tient debout: sa pureté, sa jeunesse, son âme. C'est aussi le signe de sa brève réconciliation avec elle-même dans l'amour. Son amour est don d'elle-même; elle s'y engage tout entière avec ce qu'elle a gardé d'innocence et d'espérance. Mais c'est aussi un amour maternel: ". . . l'instinct maternel, frais éclos dans sa conscience, aussi fragile qu'une rose de mai" [lg:1289]. Mouchette n'est pas encore une femme, mais elle a l'attitude protectrice et patiente d'une mère pour son enfant, car elle a remarqué en Arsène sa misère et sa faiblesse. Un instant elle se sent plus forte que lui; elle console, elle aide. Mais Arsène, sans comprendre ce qu'il fait, la viole, lui ravissant sa pureté et son amour. Son espérance reposait

sur ce qu'elle sentait en elle de préservé, sur son enfance et sa virginité. Elle s'accroche à cette virginité,qu'elle ne peut laisser mourir sans avoir l'impression de se tuer elle-même. Mouchette ne comprend pas que sa pauvreté de femme implique le don de sa virginité dans l'amour, et qu'il y a une autre virginité, celle de l'enfant de Dieu.

A l'amour de Mouchette Arsène répond par le désir égoïste et non par le désir amoureux,qui est don de soi pour et dans le plaisir de l'autre. Il humilie Mouchette dans ce qu'elle a de plus précieux, et tue en elle l'amour et l'espérance. Mouchette aspire à l'amour absolu, seul capable de la combler, et qu'elle ne peut trouver ici-bas. Son suicide est l'aspiration vers une vie supérieure, la poursuite d'une recherche de ce qu'elle n'a pas trouvé sur la terre. C'est bien comme le dit M. Estève une aspiration à l'amour divin [9:78-80].

"L'Enfer, c'est de ne plus aimer," [1f:1157] déclare le curé d'Ambricourt. L'Enfer c'est de ne plus pouvoir aimer. Seule la présence du divin nous permet d'aimer, et c'est à travers l'amour de Dieu que nous découvrons l'amour de l'homme. Il n'y a pas d'amour de soi pour celui qui est en dehors de Dieu, puisque hors de Dieu il n'est "rien". L'amour véritable de soi-même est amour de sa propre espèce en soi, amour de l'homme. L'amour de Dieu tel qu'il se manifeste dans "les

saints bernanosiens" comporte le don total de soi-même. Le signe le plus éclatant de la sainteté c'est la charité. Le premier signe qui avertit le curé de Lumbres de son destin exceptionnel est le don qui lui est accordé de voir dans les âmes. Gaëtan Picon dit que la sainteté n'est rien d'autre que cet élan d'amour qui jette le confesseur vers le navrant visage du péché [10:95]. C'est parce qu'il manquait d'amour que Cénabre, hagiographe illustre, était incapable de saisir l'essence de la sainteté. Il s'est obstiné à écrire de la sainteté comme si la charité n'était pas. La participation à l'amour de Dieu implique que le saint participe à la tâche de rédemption du Christ auquel il s'unit. La charité pour les pécheurs habite les saints bernanosiens complètement, comme elle habite Dieu lui-même. Il n'y a pas de révolte chez eux, mais seulement un grand élan d'amour vers les pécheurs.

La tâche du curé d'Ambricourt est celle de susciter l'amour. C'est la misère du curé qui provoque l'amour d'autrui et le rend charitable. En retour de l'amour qu'il éprouve à leur égard, il obtient de ses paroissiens des actes d'amour. Ce ne sont pas les misérables qui lui demandent quelque chose, mais lui qui leur demande une acte de pitié ou de charité à son égard, qui sera le signe de leur réconciliation avec Dieu. En acceptant de souffrir pour autrui, il remplit sa vocation qui est celle du Jardin des Oliviers. Il meurt comme Chevrance

dans l'humiliation, la solitude, même la peur de la mort ne lui est pas épargnée. Pourtant à l'instant suprême il reçoit la grâce de connaître que Dieu l'aime. "Tout est bien" avait dit la comtesse. Mais elle se réjouit plus de la paix reconquise, de l'espérance retrouvée qu'elle n'est soulevée par l'amour de Dieu. Le curé d'Ambricourt dit en mourant: "Tout est grâce." On change de niveau spirituel et la distance de l'un à l'autre est infinie. Ce mot que Bernanos a mis dans la bouche du prêtre agonisant il l'avait emprunté à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. La grâce peut tout faire et on ne peut rien faire sans elle.

Sans l'amour de Dieu l'homme est incapable de se donner tout entier à autrui. Il ne réalise qu'un amour imparfait, fondé seulement sur l'union physique qui ne satisfait à personne. C'est pourquoi l'amour personnel est souvent un échec dans l'oeuvre romanesque de Bernanos. Il n'y a que l'amour chrétien qui soit capable de nous unir. Au fond de l'incroyance et du mal se trouve la solitude.

> Le diable qui peut tant de choses n'arrivera pas à fonder son église, une église qui mette en commun les mérites de l'Enfer, qui mette en commun le péché. D'ici la fin du monde il faudra que le pécheur pèche seul, toujours seul [...] nous pècherons seuls comme on meurt. Le diable voyez-vous c'est l'ami qui ne reste jamais jusqu'au bout. [lh:1496]

(iv) L'Esprit d'Enfance

Les porteurs d'espérance dans ce monde où règne l'ennui seront les enfants. Non que l'enfance soit plus pieuse que les âges suivants, mais il y a en elle une santé naturelle, qui la protège même dans ses défauts contre le vice et l'ennui. "L'enfance est le sel de la terre. Qu'elle s'affadisse et le monde ne sera bientôt que pourriture et gangrène" [1h:1492] dit le curé de Fenouille. Les enfants sont obligés de lutter contre la haine et le mépris du monde des adultes, qui fait tout son possible de détruire leur espérance et leur désir de l'absolu. L'enfance par sa nature absolue consiste dans l'engagement total de l'âme et du don de soi.

Toute l'oeuvre romanesque de Bernanos est animée par l'esprit d'enfance, qui n'est pas une attitude d'esprit ou d'âme comparable à celle de l'enfant, mais sa prolongation chez l'adulte. L'esprit d'enfance consiste donc à maintenir, à développer ou à retrouver dans l'âge adulte les manières d'être de l'enfant. Il s'agit de retrouver un état d'esprit enfantin, mais dans la perspective de la vie adulte, sortie de l'enfance, qui est assumée dans tout son sérieux. C'est la grâce de Dieu qui permet à l'homme de maintenir son esprit d'enfance. Yves Bridel définit l'esprit d'enfance chez l'adulte et chez l'enfant comme "un esprit d'ouverture vers l'autre et vers la vie,

d'amour et de charité, un esprit d'acceptation de sa petitesse, assorti de confiance et d'espérance, un esprit d'engagement total de soi et de courage" [11:12].

Pourtant Bernanos a aussi dit que "l'esprit d'enfance peut le bien et le mal" [Bernanos, Les Grands cimetières sous la lune, p. 266, cité dans 11:12]. Voilà l'ambiguité de l'enfance qui peut nous entraîner dans le péché aussi bien que dans le bien. Germaine fait le mal et se donne à Satan avec un esprit d'enfance comparable à celui qui anime Chantal et le curé d'Ambricourt. Il est évident cependant que, dans le cas de Germaine, cet esprit manque d'éléments essentiels, l'amour, la charité, la joie, l'espérance; ce n'est plus qu'un infantilisme. L'infantilisme apparaît en effet au moment où nous avons affaire à une enfance mutilée, qui se coupe de sa relation essentielle avec Dieu. Alors l'esprit d'enfance sans mourir vraiment devient infantile, tout en conservant certains traits de l'authentique esprit d'enfance. Les êtres, dont l'enfance a été humiliée, tendent à la refouler et n'ont pas une jeunesse véritable. Seule la foi peut les sauver de ce reniement, et leur permettre de convertir leur enfance naturelle en enfance spirituelle.

Assoiffée d'absolu, Germaine dans Sous le soleil de Satan ne peut se contenter de la société où elle vit. Pour elle la tentation est bien moins dans l'impureté que dans la tentation de se risquer. Ce qu'elle nourrissait en elle au

moment de rencontrer le marquis c'est "la curiosité du plaisir et du risque, la confiance intrépide de celles qui jouent toutes leurs chances en un coup, affrontant un monde inconnu" [la:68]. L'amour de Mouchette un échec, sa révolte monte, se transforme en colère, déferle en mensonge et en haine alors que le désespoir rôde déjà. Comme folle, possédée de l'esprit de vengeance et de destruction, projetée hors du monde de l'espérance et de l'amour par la déception,"qui n'appartient déjà plus à ce monde, [qui] est pleine et dense comme l'enfer" [Bernanos, Les Enfants humiliés, p. 195, cité dans 11:57]. Mouchette tue Cadignan et s'enfuit. De retour à la maison familiale, Mouchette est comme aspirée par le mal, par l'immense vide satanique qui s'ouvre sous ses pas,et au bord duquel elle est saisie de vertige.

Mouchette avait grandi dans un monde laïcisé et hostile. Son courage, sa vitalité, son goût de l'aventure, sa révolte, son obscure espérance la portent vers un autre monde, dont l'amour pense-t-elle pourra lui ouvrir les portes. Elle ne songe pas à affronter la vie qui s'offre à elle, mais à la fuir, car elle n'y voit qu'humiliation et misère. Mais sa fuite tourne court. Mouchette est rejetée vers ce monde étouffant,et son enfance qui s'exprimait dans ce grand élan de tout son être vers un au-delà inconnu, est mortellement blessée par son aventure avec Cadignan. Il n'en reste plus qu'une caricature, un infantilisme misérable.

Alors commence pour Mouchette sa vie en Satan, espèce d'inversion d'une vie en Dieu: l'amour de Dieu devient l'amour du mal; l'abandon à la volonté divine, l'abandon à celle de Satan; l'humilité, l'orgueil; l'acceptation, la révolte; la charité, la haine. Son mouvement est spirituel. Mouchette risque tout, son âme et son salut d'un seul coup, avec courage, sans calculer, en s'abandonnant à Satan le seul maître qu'elle connaisse. On assiste à la chute de Mouchette dans le néant infernal, comme la Joie nous dépeint la chute de Chantal dans l'amour divin. Chantal vit l'aventure de la sainteté de toute son âme et sans réserve; Mouchette vit sa damnation dans le même esprit. Mouchette est très proche de tous les enfants humiliés qui peupleront les futurs romans de Bernanos, par son innocence, sa naïveté, la rage de se détruire, sa séparation du monde.

Donissan se désespère à l'idée qu'il a possédé dans son enfance, les dons qui lui auraient permis de se faire saint, mais qu'il les a perdus et qu'il ne peut plus les retrouver. Il ne comprend pas que Dieu ne lui demande pas de surmonter sa nature par des actes héroïques ou par une ascèse purificatrice, mais qu'il lui demande seulement de redevenir l'enfant qu'il était et qui était si proche de la sainteté, en acceptant ses faiblesses et son impuissance. Son destin tragique n'est pas l'aventure de la reconquête de l'esprit d'enfance, ou de son épanouissement, comme sera celui des saints enfantins des futurs

romans, mais la lutte acharnée contre Satan d'un être, qui pense atteindre la sainteté par l'effort constant d'une volonté tendue à se rompre.

L'esprit d'enfance spirituelle anime la Joie et l'Imposture. . La Joie décrit les conséquences qu'entraîne la présence d'un être transparent au milieu d'hommes qui ne peuvent plus supporter de se connaître, et qui sont obligés de se regarder tels qu'ils sont dans ce miroir fidèle. Chantal est comblée de Grâce mais cela n'empêche pas qu'elle en souffre. Elle éprouve la tristesse d'un regard pur posé sur la souffrance d'autrui. C'est parce qu'elle se sacrifie tout à fait, que Cénabre et Fiodor sont délivrés de leur mensonge. En la faisant subir tant de souffrance, ils ont contribué à la fois à leur salut et à l'avènement définitif de la lumière. On ne trouve aucune révolte chez Chantal, mais seulement un grand élan d'amour vers les pécheurs. Ce qui sépare Chantal et Chevrance d'une part et Donissan de l'autre, c'est précisément l'esprit dans lequel une même destinée spirituelle est vécue. L'enfance a toujours été pour Donissan une période dont il a eu la nostalgie. Une telle attitude est opposée à l'esprit d'enfance, qui est bien fidelité à l'enfance écoulée, mais qui est surtout une tentative de retrouver l'enfant en nous, de rejoindre ce qui nous reste de l'enfance. L'enfance spirituelle de Chantal et de Chevrance se caractérise par un regard porté sur

l'avenir, par une vie qui ne regrette pas une enfance disparue à jamais, mais qui s'efforce de retrouver ou d'accomplir une enfance toujours présente.

Tous les enfants d'Un crime, d'Un mauvais rêve et de Monsieur Ouine ont été assassinés par le monde. André Gaspard, le petit clergeon dans Un crime, déteste les gens du village et s'enferme dans la révolte et la solitude. Mais il est séduit par Evangéline, le faux curé à qui André donne sa confiance. Il se lance dans les bras du faux curé et s'abandonne à lui, avec le même esprit d'enfance que Chantal s'abandonnant à Dieu. Mais André découvre bientôt que le curé l'a trompé. C'est alors la déception; l'esprit d'enfance tourne à la haine et au désespoir comme chez Mouchette. Touché au plus profond de lui-même, André se suicide. C'est de nouveau le drame de l'esprit d'enfance trahi, de l'amour trompé, du désespoir et de la mort où l'enfant se réfugie.

Philippe a conscience du vide de son existence. Lui et son ami Olivier, sont deux enfants détruits par un monde qui les désespère, tant il hait la jeunesse et son esprit. Ils sont les victimes des vieux, des habitants du monde moderne, qui par leur haine de Dieu et de tout esprit d'enfance, sacrifient les jeunes. Olivier et Philippe ont l'impression d'être les jouets d'un monde qui les écrase; ils sont humiliés, trompés, et dès le départ leur vie est faussée. Ils sont au delà

de toute révolte, semble-t-il, déçus, au bout d'eux-mêmes, nés "en petits morceaux, en poussière" [le:966]. Aussi se laissent-ils aller à leur désespoir, car tout ressort est brisé en eux. La vie de ces deux jeunes est alors une tentative continue d'oublier leur angoisse, de trouver un moyen d'y échapper. Philippe cherche une issue dans le communisme, mais il ne croit guère à la capacité du parti de purifier une morale pourrie. Pourtant, sous son cynisme et sa lassitude, on perçoit parfois un espoir. Son enfance n'est pas encore morte. Par contre, Olivier n'a plus rien d'un enfant, le monde l'a dévoré.

Lorsque Philippe constate qu'il n'a plus de raison de vivre et qu'Olivier est incapable de lui en donner une, il réagit de la même façon que les deux Mouchette devant la honte de leur existence, il se suicide. C'est une réaction d'enfant-absolue. La mort seule est à la mesure de son désespoir et son esprit d'enfance, car elle seule engage toute son âme, tout son corps. Philippe reste animé de l'esprit d'enfance, mais c'est un esprit d'enfance sans prolongement spirituel, et mutilé, parce que privé d'espérance et d'amour. Il ne pouvait le conduire qu'à la mort dans ce monde qui le déteste, puisqu'aucune possibilité de vivre et de s'épanouir ne lui était donnée. Olivier n'a pas gardé le même esprit. Il est incapable de répondre à cet appel d'amitié de la part de Philippe, de partager sa souffrance. Le suicide de Philippe déclenche une crise qui mène

Olivier au bord de la folie. Il part mais il ne se dirige pas vers quelque chose: ". . . il n'est que de fuir, mettre l'espace entre [l'ancienne vie] et nous, tourner le dos" [le:973].

S'il existe un endroit par où la grâce peut pénétrer encore dans la paroisse de Fenouille, c'est du côté des enfants qu'il faut le chercher. Steeny est assoiffé d'absolu. Il cherche dans M. Ouine un moyen de fuir le monde hypocrite, qui ne correspond pas à ses aspirations personnelles. Il faudrait la maturité et l'intelligence de son petit ami Guillaume pour discerner dans l'enthousiasme de Steeny pour Ouine un "héroïsme à rebours," un désir de s'humilier. De la même façon que Philippe et Olivier dans Un mauvais rêve, Steeny subit l'aliénation de ce monde où dominent l'ennui et la médiocrité. Incapables de surmonter leur colère contre l'injustice de la vie, ces enfants gardent quand même jusqu'au bout une part de l'ingénuité et de l'innocence de l'enfance. L'espace d'un instant l'un ou l'autre éprouve la puissance de ses énergies neuves, mais c'est pour subir l'injure de se voir couper les avenues vers l'héroïsme, vers l'absolu. Leur révolte est un "héroïsme à rebours," c'est-à-dire un héroïsme qui les conduira au néant, parce qu'elle ne fait que les précipiter davantage dans le mal. Guillaume nous l'explique: "Votre avidité, votre dureté, votre passion de revanche—cette rage à vous contredire, à vous renier, comme si vous aviez fait déjà de grandes choses, des choses

mémorables et qu'elles vous eussent déçus" [1h:1389]. Les enfants ont besoin de la foi pour pouvoir résister aux tentations du néant. Le malheur de Steeny est de rencontrer Ouine, l'incarnation du néant, et d'être fasciné par lui. C'est à la lente dégradation de son esprit d'enfance que nous assistons alors. Steeny est une victime de Ouine, comme le sont tous les habitants de Fenouille.

Guillaume appartient à cette race des êtres souffrant pour les autres. La souffrance fait partie de sa vie, mais il ne se révolte pas contre elle. Il est un de ces innocents que le mal dévore, et qui prend sur lui le péché d'autrui. Cependant, dans le monde de la paroisse morte, l'esprit d'enfance n'a plus aucune efficacité surnaturelle. Guillaume ne peut être qu'un consolateur, une victime expiatoire, mais il ne peut être un rédempteur. Dans cette paroisse sans Dieu on voit la pureté, l'élan vital des enfants pourrir sous l'action du mal. Le monde où règne Ouine détruit l'enfance et son esprit. L'espoir ne disparaîtra pas quand même, tant qu'il existera des Guillaume, des Hélène et des Philippe.

Les personnages les plus lamentables dans le *Journal d'un curé de campagne* ne sont pas méprisés. Ils sont vus à travers la charité, car le curé d'Ambricourt les éclaire de la lumière de son enfance spirituelle. C'est en tant que pauvre et enfant que le curé devient l'instrument de Dieu, qu'il se

plonge dans la misère pour l'assumer et y porter la grâce. La comtesse se rend finalement à lui, parce qu'il la fait penser à l'enfant dont la mort a provoqué sa révolte. "Que vous dire? Le souvenir désespéré d'un petit enfant me tenait éloignée de tout dans une solitude effrayante, et il me semble qu'un autre enfant m'a tirée de cette solitude" [lf:1165].

Chantal est sauvée au moment précis que le curé d'Ambricourt la voit et assume sa tristesse: "Je ne sais quel pressentiment m'assurait que c'était là son plus grand et dernier effort contre Dieu, que le péché sortait d'elle" [lf:1139]. Désormais il suffit au curé de regarder Chantal pour qu'elle s'effondre. Chantal sera toujours marquée par le regard du curé. Il l'a révélée à elle-même. Il a réveillé l'exigence d'une âme fière qui méprise le compromis et le mensonge. Chantal appartient à cette race "que Dieu lui-même a mise en marche et qui n'arrêtera plus jusqu'à ce que tout soit consommé" [lf:1227]. Si Chantal lutte encore, c'est qu'elle espère, et le curé sait que cet espoir est justifié. Il devient le garant du salut de Chantal, prenant sur lui le péché de cette fille pour laquelle il donne ses souffrances. "Je me damnerai très bien si je veux. --Je répond de vous, lui dis-je sans réfléchir, âme pour âme" [lf:1226].

Si Chantal s'agite pour cacher à autrui son âme et pour en oublier la vérité, elle ne se perd ni dans le rêve ni

dans le mensonge. Elle est restée malgré sa déception, avide de tout.

> Je désire tout, le mal et le bien. Je connaîtrai tout. [...] Si la vie me déçoit, n'importe! Je me vengerai, je ferai le mal pour le mal. [lf:1226]

Le monde l'a déçue, mais elle refuse de s'y complaire; elle ne sera pas sa proie. L'essentiel, c'est cet élan qui subsiste même s'il semble se perdre dans une révolte stérile. Chantal ne renie pas son enfance humiliée, pas plus que l'héroïne de la Joie, dont elle est en quelque mesure la réplique négative. Chacun peut s'engager dans le mal; tout est encore possible, car Dieu a le pouvoir d'intervenir là où les hommes vivent, où ils courent le risque suprême. La révolte de Chantal, toute marquée qu'elle est par le mal peut la mener à Dieu. "Jetez-vous donc en avant tant que vous voudrez, il faudra que la muraille cède un jour et toutes les brèches ouvrent sur le ciel," [lf:1226] lui dit le curé de campagne.

Jamais Bernanos n'a lâché dans un roman autant d'êtres animés par l'esprit d'enfance. Dans leur souci de vivre dans le risque suprême une existence, peut-être vouée au mal, mais qui ne réserve rien, la plupart des personnages sont des enfants. Mais ils ne vivent qu'une partie de l'esprit d'enfance. C'est pourquoi ils sont guettés par le désespoir. Il est évident que c'est le curé d'Ambricourt qui vit jusqu'au bout l'aventure de l'enfance spirituelle.

L'héroïne de la _Nouvelle histoire de Mouchette_ est innocente. Son suicide est la réaction absolue d'un enfant comme l'était celui de Philippe. Albert Béguin a raison sans doute d'affirmer que l'on "garde l'impression que la pauvre enfant est sauvée malgré son suicide." Mais est-il juste de dire que nous n'en avons "d'autre preuve que le style de tendresse" [7:80]? L'enfant désespéré est la victime d'une entreprise diabolique, d'où elle ne peut sortir. Peu importe son péché, issu de l'orgueil ou bien d'une révolte quelconque, elle ne mérite pas que Satan pénètre dans son âme. Il est ridicule de dire que Mouchette soit sauvée malgré son suicide, parce que les événements qui aboutissent à ce suicide dépassent Mouchette. C'est l'aboutissement d'un destin incompréhensible, qui ressemble à un cauchemar. Mouchette ignore pourquoi elle est animée par une sourde révolte contre tout ce qui l'entoure. Elle ne sait pas au nom de quoi elle refuse le monde. Sa révolte est le signe de la volonté d'intégrité de Mouchette, qui ne veut pas partager avec ceux qu'elle déteste son innocence et son intimité.

Arsène lui enlève sa seule espérance ici-bas en la violant. Elle avance à travers des déceptions et des souffrances jusqu'au dépouillement le plus total, qui aboutit dans le suicide. Contrairement à la première Mouchette pourtant, elle ne s'enferme pas dans le mensonge, elle ne se lance pas dans le mal.

Elle a vécu le même destin tragique mais sa pureté n'en est point atteinte. Son suicide marque la seule réconciliation possible avec elle-même. Ici-bas plus rien n'est possible pour elle. Elle est réduite à rien. Elle ne pourrait vivre qu'en se bâtissant une fausse personnalité, un être mensonger comme Germaine. C'est cela qu'elle refuse en se tuant. Son esprit d'enfance l'oblige à choisir la mort, qui est alors l'entrée dans l'être et dans la vérité. Bernanos exprime ici le mystère ultime de l'enfance, qui même hors de la foi, possède en elle-même la grâce de vivre au sein de l'amour auprès de Dieu.

Bernanos tire ce message de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et il ne cesse de le répéter jusqu'à la mort. "Le monde va être jugé par les enfants. L'esprit d'enfance va juger le monde" [Bernanos, Les Grands cimetières sous la lune, p. 247, cité dans 11:89]. Les enfants refusent d'accepter le mensonge qui domine la vie des adultes. Ils sont prêts à tout faire pour y échapper, même le mal. Cet engagement total dans le mal les protège de l'ennui, mais ils ne réussissent pas toujours à dépasser leur révolte. En très peu de temps ils perdent leur espérance et succombent au désespoir. Il n'y a que la foi qui permette à l'enfant de garder son intégrité et son espérance. Autrement son esprit d'enfance est condamné à périr dans ce monde médiocre,où aucune possibilité de s'épanouir ne lui est pas donnée.

(v) Le Mauvais Rêve

Le mal est négatif par rapport au bien, en ce sens que mis en présence du bien, il apparaît comme sa négation. Son essence est incompréhensible, illogique. Mais pour l'homme qui le vit, le mal possède une réalité positive. Le mal ontologiquement est sans être, mais psychologiquement il est l'un des ressorts positifs de l'âme humaine. Il ressemble dans sa structure au "mauvais rêve" qui nous afflige et nous détache de nous-mêmes et de l'être. Le "mauvais rêve" devient l'expression psychologique du mal. De cette façon il est possible de faire une analogie entre le mal et le mauvais rêve, qui se dissout à son terme dans le néant, le noir sans rêve. Tous les démoniaques bernanosiens sont victimes d'un mauvais rêve, qui envahit insidieusement l'âme. Le rêve entraîne ceux qui s'y livrent hors d'eux-mêmes.

Dans Monsieur Ouine le miroir déformateur est devenue la réalité elle-même. Bernanos a réussi à créer un monde, à la limite du réel et de l'irréel. C'est un monde où règne le cauchemar. M. Ouine est privé de la vie,comme il le sera finalement de la mort. Il manque de toute réalité humaine autre qu'imaginaire. Il n'est qu'un personnage onirique comme l'est aussi Jambe de Laine, sa créature. N'est-il pas seulement le rêve de Steeny? L'accord profond que le jeune garçon doit ressentir entre une part secrète de lui-même et M. Ouine, n'est

probablement que l'accord de son rêve d'adolescent avec sa part de péché, dont ce rêve est l'émanation et qui s'incarne en Ouine. Le vieux professeur paraît à Steeny se prêter "à tous les rêves," [lh:1384] ce qui n'enlève pas à Ouine toute réalité, au contraire. Il a une vérité profonde puisqu'il est l'émanation du diable. Bernanos écrivait à Jorge de Lima qui avait consacré un article à Monsieur Ouine: "Vous l'avez classé magistralement, onirique [...]. Rien n'est plus réel ni plus objectif que le rêve [...]. C'est que rien n'est aussi lucide que le rêve" [7:168]. Avec le personnage de Ouine, avec son manque de réalité charnelle et de vie, nous saisissons l'ultime vision du mal selon Bernanos.

L'ambiguïté du rêve dans le cas de Philippe et de Jambe de Laine provient de ce qu'il exprime à la fois la nostalgie de l'intégrité, la soif de l'absolu, l'attirance de l'irréel et le vertige du néant. Jambe de Laine porte en elle sa propre destruction, une spiritualité dévoyée, une violente soif des âmes. Son mari, Anthelme, était une vie à détériorer, à consommer jusqu'à la honte. Quel est le rêve mystérieux qui tyrannise Jambe de Laine? Quel est le sens de sa folie, de sa solitude, de son étrange innocence? Son caractère nous échappe. Elle dit elle-même: "Comment? Que dites-vous? Qui peut voir clair en soi? Et par exemple qui aime le mal?" [lh:1424].

Steeny s'acharne à tout détruire. Il aime le rêve et hait la vie. Ouine n'aura pas besoin d'apprendre à Steeny à n'aimer que la mort, car il est déjà initié à son attrait. Sur son lit d'agonie, M. Ouine lui insuffle la leçon terminale du néant. "S'il n'y aura rien, je serais quelque chose bonne ou mauvaise. C'est moi qui ne suis rien" [lh:1557]. Peu à peu Steeny se sent envahi par les ténèbres qui l'entourent.

> Ce monde auquel il n'osait pas croire, le monde haï de Michelle--'Tu rêves Steeny, pouah!'--le monde de la paresse et du songe [...] lui était brusquement ouvert, et il se sentait assez fort pour y vivre entre tant de fantômes épié par leurs milliers d'yeux. [lh:1365-66]

Steeny s'enfonce de plus en plus dans le monde du rêve, dans un monde faux et dangereux, où règnent l'ombre et l'oubli. Le vin et l'éther, que lui donne Ouine, ne font que le plonger davantage dans le mauvais rêve et l'éloigner de son enfance.

Le vieux Devandonne, orgueilleux et fier, vit dans le rêve. Il se croit d'origine noble, et toute sa vie est bâtie sur ce rêve. Son gendre Eugène, soupçonné du meurtre du petit vacher, comprend qu'il doit se tuer pour garder l'honneur de la famille. Devandonne n'est pas sûr qu'Eugène soit coupable, mais il est préparé à le sacrifier à son orgueilleux honneur. Il se réfugie auprès de Guillaume. D'un seul mot celui-ci abat l'orgueil du vieux, et le délivre de ses rêves malsains. Les récits sur l'origine noble de la famille ne sont que des légendes, de beaux rêves. Quelque chose s'écroule en Devandonne.

> A l'extrémité de son dénuement, le rêve orgueilleux qu'il avait vainement nourri tant d'années, presqu'à son insu [...] le voilà qui se dissipe, s'efface, qu'il ne le reconnaît plus, qu'il en a honte. [lh:1461]

Aussitôt délivré de son rêve, il obtient une certaine sérénité. Guillaume, l'enfant pur, est l'instrument de sa libération; parce qu'il s'est toujours gardé de ce rêve, il peut en voir la malfaisance, qui s'exprime dans la mort d'Eugène et d'Hélène, car le jeune couple est la victime du mauvais rêve du vieux. La mort du petit vacher a ainsi porté à son plus haut point de malfaisance, le rêve, d'abord innocent, du vieux Devandonne. Comme tout mauvais rêve, il a sécrété peu à peu une étrange forme de péché, et le vieux s'est enfermé dans son orgueil.

Simone Alfieri et l'écrivain Ganse, dont elle est la secrétaire, représentent en quelque sorte le mal à l'état pur. Le mauvais rêve est à l'origine de la création littéraire d'Emmanuel Ganse. La fonction sociale de Ganse consiste de produire des rêves, afin de donner à ceux qui se dérobent à la vérité l'illusion de vivre. Conçus en marge et en haine de la vie, dont ils puisent la substance sans jamais atteindre à son essence, les rêves de Ganse obtiennent une autonomie dangereuse vers la fin de sa vie. Son imagination ne cesse de multiplier "jusqu'à l'absurde, au cauchemar, ses créatures inachevées, mêlées à des lambeaux d'histoires dont le grouillement donne au malheureux l'illusion sans cesse renaissante de la puissance qu'il a perdue"[le:932]. La tentation se présente alors pour

lui de reprendre contact avec la vie, en réalisant ses rêves dans un être véritable. En faisant de sa secrétaire le modèle de son héroïne, il compose son roman. Tous les deux se passionnent pour cette entreprise où ils se sentent liés par une complicité équivoque. Un jour Simone demande "Où la menez-vous cette pauvre Evangéline?" Il répond, "Au crime. A un beau crime digne de vous et de moi" [le:933].

Pendant des années Simone a prêté son âme aux personnages de Ganse, auxquels elle a donné une réalité qu'il n'était plus capable de leur donner. "Vous m'avez remplie de vos créatures," lui dit-elle. "J'étouffe. Oui, j'étouffe vraiment. Que je tarde encore à redevenir moi-même et je ne pourrai jamais plus" [le:921]. Simone, qui est devenue un roman en action, s'achemine moins vers son propre destin que vers la fin du livre qu'elle incarne. Mais elle s'est décidée à vivre cette conclusion, ce qui est le seul moyen qui lui reste de se délivrer de ce "moi" fictif qui l'obsède. Le rêve et la réalité se confondent chez Simone, puisque le rêve a envahi la réalité, le non-être a remplacé l'être. Cela ne nous étonne pas que le "mauvais rêve" ait pour fruit la mort. Mais ce qui est clair, c'est que son crime est un acte véritable qui engage son âme dans la vie réelle. C'est bien un suicide, mais celui de sa fausse personnalité, et en même temps sa chance de se retrouver, puisqu'elle est revenue dans la vie réelle où se joue notre destin.

L'existence de tous les personnages dans ce roman est un "mauvais rêve", parce qu'elle échappe à la vérité humaine. Sur le plan ontologique l'Etre et la vérité sont un. Par contre le mauvais rêve est illusion comme le mal est illusion. Le cauchemar s'engendre de la même façon que le mal et le mensonge. Il détruit les êtres qui disparaissent vers leur horizon solitaire; Philippe se suicide, Olivier s'enfuit, Simone commet son crime et le vieux Ganse est abandonné de tous. C'est parce qu'ils ont perdu le secret de s'aimer comme Dieu nous aime, et de se rêver comme Dieu nous voit que cette humanité est devenue la proie du "mauvais rêve", dont la mauvaise littérature de Ganse est le reflet fidèle, fidèle parce que menteur.

Un crime est l'analyse et l'illustration du satanisme, auquel peut aboutir une âme, perdue par atavisme et par consentement au péché. Les diaboliques d'Un crime, victimes du mauvais rêve, ont été entraînées par le mal qu'elles ont voulu, au delà des conséquences qu'elles auraient pu redouter, si Satan n'avait pas obscurci en elles le sentiment du simple respect qu'on doit aux créatures. On y voit l'esclavage héréditaire du "mauvais rêve", qui se transmet de la mère à l'enfant. Evangéline s'est réfugiée dans les rêves qui la dévorent, puis la poussent au crime, avant que son ultime imposture ne la conduise au suicide. C'est son enfance humiliée qui en est responsable et la conduit à se déguiser en homme de Dieu, comme une analogie humaine de

Satan qui contrefait Dieu. Le mal envahit la conscience comme un cauchemar, comme un mauvais rêve. Dorénavant le pécheur vit en dehors de la réalité, contre la réalité, meurtrier de l'être et des êtres.

Orgueilleuse, la première Mouchette ne peut accepter le monde médiocre qui l'entoure. Trahie dans l'amour, elle se plonge dans le mauvais rêve dont les conséquences sont la déception, le mensonge, la lucidité destructive, la haine de soi et de l'être. A mesure que son "mauvais rêve" l'emporte sur la réalité, Mouchette ne fait plus qu'un avec la volonté de Satan, l'ennemi de l'être. Elle s'abandonne au néant qui était déjà inscrit en elle. On dirait même qu'elle était prédestinée à faire l'épreuve de toutes les aventures par où elle passe. Elle ressemble à un somnambule dont la vie est dominée par un rêve sinistre. Mouchette démontre mieux que Simone Alfieri le mystère du "mauvais rêve" et du mal. Elle est plus dénudée, plus pure, plus débarrassée de toute culte, de toute idéologie.

C'est parce que Donissan appartient à la sainteté que Satan s'acharne à le détruire. Cependant, Donissan facilite son travail à cause de son obsession du mal. Satan n'avait aucune prise sur Chantal et Chevance, tandis que l'empire qu'il exerce sur Donissan correspond exactement au défi absolu que lui lance ce prêtre. La joie, l'espérance même deviennent suspectes, et le néant semble le seul endroit où l'on peut fuir

Satan. "Rends-moi à mon néant," s'écrie le saint de Lumbres que tourmente "la tentation du désespoir" [la:139]. Ce prêtre, guetté par le désespoir, vit "moins dans l'espérance de la gloire que nous posséderons un jour, que dans le regret de celle que nous avons perdue" [la:225]. Il lui manque peu finalement pour passer de la haine du péché à la haine de la vie. "J'ai haï le péché se dit-il, puis la vie même, et ce que je sentais d'ineffable dans les délices de l'oraison, c'était peut-être ce désespoir qui me fondait dans le coeur" [la:263]. C'est le désir de connaître le néant qui le met au pouvoir de Satan au moment de leur rencontre. "Ta curiosité te donne à moi pour un moment" [la:183]. Il retrouve ce désir du néant au moment de la grande tentation, au début de la troisième partie du livre, et c'est quand il est près de s'y abandonner, qu'il contemple ce soleil de Satan dont le titre du roman évoque la présence: "Connaître pour détruire et renouveler dans la destruction sa connaissance et son désir--ô Soleil de Satan!--désir du néant recherché pour lui-même, abominable effusion du coeur" [la:237]. Tout au long de sa vie Donissan n'a cessé de rencontrer l'ennemi. Il est partout dit-il:

> Il est dans le regard qui le brave, il est dans la bouche qui le nie. Il est dans l'angoisse mystique; il est dans l'assurance et la sérénité du sot... Prince du monde! Prince du monde sous le Soleil de Satan. [la:293]

Sa vie lui paraît illusoire et il aspire au néant. Il est la

victime du "mauvais rêve". Pourtant Donissan n'est pas perdu, parce que sa vie est sainte. "Perdre," le saint de Lumbres aurait signifié pour Bernanos la mort de l'espérance. Le mal ne l'emporte pas sur la Grâce. Nulle part le mal n'y est-il définitif, parce que Donissan lui résiste. C'est à cause de ce combat héroïque entre Donissan et Satan, que le roman ressemble à une épopée spirituelle.

André Espiau de la Maestre dit que "le rêve de [la deuxième] Mouchette est essentiellement une aliénation dont les causes se résument en une souffrance sans limites et qu'elle subit sans comprendre" [12:136]. C'est de ses aïeux misérables que Mouchette a hérité son goût du rêve. "Au fond sa prédestination au rêve c'est cette hébétude vécue par sa race, la lignée de mères résignées, soumises au marmot comme à l'homme dont elle descend" [lg:1299]. Mouchette porte en elle les exigences du "grand rêve". Bernanos dit au lecteur qu'elle est née "sous le signe du rêve" [1:1340]. C'est un être plein de tendresse prédestiné à l'amour. Mais de la même façon que ses manières farouches et haineuses sont l'expression inversée de son grand besoin d'aimer, de même le "mauvais rêve" remplace le "grand rêve" chez Mouchette. Ce n'est pas le viol qui tuera Mouchette, mais la déception qu'il entraîne chez elle. Dupée dans son "grand rêve", il ne lui reste que le "mauvais rêve" et la mort. Le péché de Mouchette est né de l'opposition qui

existe entre son caractère absolu et le monde où elle ne peut avoir sa place. Personne dans le milieu où elle vit, ne peut satisfaire les exigences de son "grand rêve".

Au monde du mal s'oppose celui de la Grâce. Tous les pécheurs, peu importe leurs péchés, peuvent s'attendre à obtenir la grâce. Elle est à la portée de tout le monde. Personne n'est condamné à l'enfer. Les personnages dans l'oeuvre romanesque de Bernanos sont damnés, parce qu'ils refusent le secours de l'esprit et de la grâce. A côté du "mauvais rêve" se trouve celui qui s'ouvre dans la lumière. Le "grand rêve" est l'aspiration de l'Etre. Il crée à la fois l'espérance et le risque. On n'existe que dans la mesure que l'on aime. Aussitôt que nous cessons d'aimer, le néant s'installe au fond de notre âme, nous enlevant le goût et le sens de la vie. Pour réaliser le "grand rêve", il faut le dépasser pour avancer vers la "lumière sans rêve". Une fois réalisé un rêve n'est plus un rêve mais une réponse à Dieu. La sainteté est la réalisation humaine la plus approchée du "grand rêve".

(vi) Le Mensonge

Le mauvais rêve entraîne le mensonge, car il faut se donner l'illusion de vivre afin de fuir son néant intérieur.

La première Mouchette devient prisonnière du mensonge, qu'elle avait été obligée de tisser autour d'elle pour cacher son crime. Elle n'est plus qu'un masque. "Le personnage qu'elle affectait d'être détruisait l'autre peu à peu, et les rêves qui l'avaient portée, tombaient un par un, rongés par le vers invisible, l'ennui" [la:94]. A mesure qu'elle avance dans le mal, se déclareront son désir d'une fuite en dehors de toute route connue, son besoin de vivre dans le mensonge et de le répandre autour d'elle comme les bêtes de la mare de Vauroux qui "s'enfoncent tout à coup et à leur place reste un nuage de boue" [la:109]. Elle se fuit par tous les moyens possibles jusque dans sa liaison avec Gallet. Ce qu'elle cherche dans ses bras n'est pas le plaisir du corps mais l'égarement de l'âme; le néant où tout se dissout: "Elle avait couru à lui comme au vice, à l'illusion longtemps carressée de faire une fois le pas décisif, de se perdre pour de bon" [la:40]. Si elle essaie d'obtenir de Gallet qu'il la fasse avorter ou qu'il croie qu'elle est la meurtrière de Cadignan, c'est dans l'espoir de le forcer de partager son mensonge et de sortir ainsi de sa solitude.

Dans l'Imposture et la Joie Bernanos nous présente la peinture d'un monde menteur, et le portrait d'un prêtre sans la foi. L'Imposture décrit le destin du monde contemporain, plongé dans le mensonge. On y fait la connaissance d'un milieu catholique moderniste. Ces gens sont pour Bernanos des médiocres pour le moins, en fait des imposteurs, des hypocrites

"qui vivent à distance égale du monde religieux et du monde politique pour s'entremettre patiemment, diligemment entre l'un et l'autre. [...] Quelle entreprise à déraciner les âmes!" [1b:406]. Bernanos déteste ce petit monde parce qu'il est rongé par le mensonge, et parce que toutes ses entreprises aboutissent à désespérer les âmes. Tous les personnages secondaires sont des êtres médiocres, tandis que Cénabre vit dans le risque chrétien, quoiqu'il soit lié à eux en quelque mesure. Cette peinture d'un milieu, dominé par le mensonge, ne fait donc qu'achever la peinture de l'imposture telle qu'elle apparaît chez Cénabre.

La maison de M. de Clergerie dans la Joie ressemble à celle de Guérou dans l'Imposture. Les personnages "sont simplement hors de la vie [...]. Actuellement nous ne pouvons que nous dévorer les uns les autres. Tel est le pouvoir du mensonge [...]. Personne ne défend ici sa nature," [1c:542-43] dit Fiodor, le chauffeur russe. Un vide habite tous les personnages, sauf Chantal, qui fréquentent les maisons de M. de Clergerie et de Guérou. Guérou dit à Pernichon qu'il finira par se tuer plutôt que de regarder ce vide en face.

> Il vous coûterait moins de vous tuer que d'avouer à présent que vous vous êtes affolé pour rien. Vous êtes vaniteux. Toutes les passions peuvent mettre au jour le révolver en main, mais à la fin du compte, c'est la vanité qui tue. [1b:433]

C'est la médiocrité qui traduit le mieux le vide de tous les personnages. Ceux qui se dérobent à leur nature véritable sont

obligés d'opter pour le mensonge. "Qu'importe la vérité des êtres à qui n'a jamais entrepris de rechercher sa propre vérité" [lc:536]. Tous, excepté Chantal, se sont réfugiés dans une partie d'eux-mêmes qui n'a plus rien de vivant; la grand-mère dans ses clefs, le fils dans ses ambitions académiques, Mgr Espelette dans sa passion de plaire. "Le mensonge est ici plus vivace qu'ailleurs," dit Fiodor, "il jette sa graine partout, il finirait par ronger la pierre" [lc:623].

A côté de ses hypocrites médiocres on trouve l'imposteur Cénabre, marqué du signe indiscutable de Satan. Ils vivent tous hors de Dieu, puisqu'ils vivent hors de l'amour, mais les médiocres ne s'en rendent pas compte. Par contre, Cénabre avait découvert, au cours d'une crise morale, qu'il n'avait jamais possédé la foi. Cependant, il continue de vivre en prêtre. Il a choisi le mal en connaissance de cause. Bernanos dit à propos de Cénabre:

> Le néant est accepté le plus souvent comme l'unique hypothèse possible après la ruine de toutes les autres. On l'accepte avec désespoir, avec dégoût. Mais lui, il donnait vraiment au néant sa foi, sa force, sa vie. Il le voulait tel, ne voulait que lui. [lb:510]

Toute sa vie a été un mensonge, puisqu'il a vécu comme s'il avait la vocation sacerdotale. C'est pour échapper à la pauvreté qu'il joue dès l'enfance la comédie de la vocation sacerdotale. Son orgueil l'a poussé à substituer ce qu'il souhaite être, à ce qu'il est. Il s'est menti pour se donner

une raison d'être. Mais un tel mensonge ne peut subsister, si l'on en prend trop nettement conscience. A ce moment-là, il cesse d'être utile, parce que l'on ne peut plus ressentir que son néant intérieur, après avoir perdu la vérité de son être. Pourtant, Cénabre réussit à surmonter cette crise et se décide à continuer de vivre comme auparavant. Bernanos décrit l'envahissement progressif de la personnalité de Cénabre par une personnalité étrangère, ou par un vide, auquel le vide de sa vie précédente de menteur et d'hypocrite ne correspondait qu'imparfaitement. On voit se développer jusqu'à la fin de la Joie les conséquences qu'entraîne la présence de Satan dans l'âme de Cénabre. Ce sont son suicide raté, l'humiliation recherchée comme le suprême raffinement de la haine de soi, et une fascination du mensonge. Cette fascination lui permet de maintenir son personnage social pendant que s'écroulent tous les faux "moi", auxquels il avait sincèrement adhéré quand il n'était encore qu'un hypocrite. Pourtant, il éprouve de la peine de se maîtriser de temps en temps. Directeur de conscience de Pernichon, il démasque brutalement la médiocrité spirituelle du jeune journaliste. La charité sait que l'homme le plus vil peut aspirer à la Grâce, parce que Dieu l'aime. Cénabre n'a réussi qu'à désespérer Pernichon. Cénabre ne manque pas pourtant de tomber victime de son mensonge. Il a raté son suicide, mais il n'échappera pas à la folie.

C'est une illusion de penser que nous pouvons disposer de nos mensonges, et en profiter pour servir à nos intérêts et à notre plaisir. En réalité, c'est le mensonge qui triomphe sur nous. Quoique Cénabre aspire au néant, il ne peut pas avoir de véritable imposteur, si l'on entend par là un homme qui serait responsable de son imposture. On ne choisit pas de se donner entièrement au mensonge, si l'on n'est pas déjà habité par lui. L'homme ne sacrifie pas le peu de vérité qui lui reste, si le mensonge n'a pas déjà pris entièrement possession de lui. Mais un mensonge qui n'a pas été choisi comme tel, est-il encore un mensonge? C'est là où réside la contradiction fondamentale d'un personnage tel que Cénabre. Il n'est pas un véritable imposteur. Il est trahi par le Père du mensonge.

La vie de tous les personnages d'Un mauvais rêve est dominée par le mensonge. Olivier, secrétaire de Ganse, même s'il n'a pas le courage de dissiper d'un seul coup ses illusions médiocres ne choisit pas exprès le mensonge. Pourtant il ne réussit pas à s'en défaire. Par contre, Ganse a peur d'être lucide et de se débarrasser des mensonges, sur lesquels il a fondé sa vie et sa littérature. Au fond du destin de Simone on trouve le mensonge et le rêve, qui tous deux entraînent ceux qui s'y livrent hors d'eux-mêmes. Ses rêves ont peu à peu détruit son esprit d'enfance, dans la mesure où celui-ci

est conservation en nous des désirs et de la possibilité de vivre une vraie vie, et non une vie irréelle, enfoncée dans le mensonge. Il lui reste pourtant assez d'enfance, assez d'instinct de vie pour briser son mensonge et se retrouver alors vide, pauvre mais vivante. Criminelle, mais non pas incapable de se repentir, elle a brisé sa solitude et ainsi fait preuve d'esprit d'enfance, ce dont Ouine est incapable. Elle est rentrée dans le monde réel et la vieille qu'elle a tuée est l'instrument de cette grâce.

Le mensonge est une des formes les plus redoutables du mal, à cause de ses conséquences et de son pouvoir de pénétrer partout. On ne peut se rendre compte des répercussions infinies qu'entraîne le plus petit mensonge. Le mal égale le mensonge puisqu'il tente de s'établir aux dépens de la vérité. Obligé d'assumer une fausse personnalité pour se donner l'illusion de vivre, l'homme a perdu sa vérité personnelle. Il se sent vide, guetté par le néant.

(vii) La Haine

L'absence de Dieu sert à détacher l'homme de lui-même. Ce n'est que par Dieu que l'on peut se lier à sa propre vie. La haine de soi-même et de son prochain éclate dans l'âme aban-

donnée de Dieu. Sans l'amour de Dieu, on se sent indifférent envers soi-même et à l'égard d'autrui. On ne s'aime pas si l'on ne croit pas en Dieu, parce que sans Dieu on n'est rien. Il se peut que le suicide soit l'acte satanique par excellence. "Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier," [1f:1258] dit le curé d'Ambricourt dans Sous le soleil de Satan. Les héros de Bernanos manquent de cet amour du prochain qui ne va jamais sans un humble amour de soi, qui est un devoir de reconnaissance envers Dieu, créateur. L'amour véritable de soi-même est amour de sa propre espèce en soi, amour de l'homme. Le mal s'installe dans la place laissée vide par l'absence de Dieu, comme les ténèbres viennent lorsque la lumière se retire. Celui qui se laisse surprendre se trouve devant cette alternative: soit combattre en sollicitant l'aide de Dieu, soit goûter comme une vengeance "l'amère ivresse de se mépriser chez les autres" [1a:285], à la fois un attentat contre autrui et contre soi-même, en somme contre l'être. On trouve sans cesse dans l'oeuvre romanesque de Bernanos cette haine de soi, qui est le signe du désespoir et du mal.

Les personnages de Donissan et de Mouchette sont complémentaires, puisqu'ils sont nés du grand débat entre les deux adversaires que Bernanos découvre au fond de toute passion. D'un côté, il découvre l'héroïne enfoncée dans la révolte et l'humiliation volontaire; de l'autre le prêtre qui accepte

d'être la proie de Satan pour mieux le vaincre. A la haine que Mouchette éprouve envers elle-même et à son insatiable appétit d'humiliation: "Je sais que tu me hais [...] moins que moi," [la:159] dit-elle à Gallet, correspond chez le saint de Lumbres le masochisme, qui exige qu'il subisse des mortifications inhumaines. Il accomplit "une sorte de suicide moral, dont la cruauté raisonnée, raffinée, secrète donne le frisson" [la:159].

C'est l'humiliation que Mouchette cherche dans sa liaison avec Gallet. Elle veut "se laisser tomber, glisser [...] aller jusqu'en bas--tout à fait--jusqu'au fond--où le mépris des imbéciles n'irait même pas vous chercher... On a honte? Mais entre nous, dès le premier jour est-ce qu'on cherche autre chose? Cela qui vous attire et vous repousse" [la:58]. Mouchette veut défier le monde qu'elle hait. Pourtant, sa haine du monde et d'autrui ne tarde pas à se retourner contre elle. C'est parce qu'elle se déteste qu'elle se fuit dans le mal.

Donissan parvient à se mépriser tant il se méfie de lui-même. Ce mépris n'est pas tellement éloigné de la haine et du désespoir. Il ne s'aimait pas assez pour accepter le bonheur comme un don. La volonté qu'il éprouve de sacrifier son propre salut au salut d'autrui, est à la fois le sommet de l'héroïsme spirituel, et peut-être une tentation diabolique [la:241]. Il fait le voeu sacrilège de se damner pour sauver les âmes que Dieu lui confie, parce qu'il ne s'aime pas. Il croit que ses

faiblesses humaines sont des manquements à sa vocation de saint. Cela le conduit à se haïr et à renier sa faiblesse. "Le doute de soi n'est pas l'humilité, je crois même qu'il est parfois la forme la plus exaltée presque délirante de l'orgueil, [...] le secret de l'enfer doit être là," [1f:1222] dit le curé d'Ambricourt.

Dans la Joie, Fiodor avoue qu'il ment parce qu'il a perdu "le goût de lui-même". Il hait cette âme qui est sa souffrance et son remords et qu'il voudrait étouffer. Chantal lui dit: "Oui Monsieur, je n'ai ni expérience, ni esprit, mais je sais que vous haïssez votre âme et que vous la tueriez si vous pouviez" [1c:548]. Il ne peut se délivrer de cette âme possédée, emprisonnée par le mal. Comme Simone Alfieri, il porte le meurtre en lui-même, conséquence logique de son "mauvais rêve".

C'est par l'orgueil que l'abbé Cénabre s'est voué à l'enfer.

> Etrange erreur d'un homme qui ne savait pas encore que l'orgueil n'a rien en propre, n'est que le nom donné à l'âme qui se dévore elle-même. Lorsque cette dégoûtante perversion de l'amour a donné son fruit, elle porte désormais un autre nom plus riche de sens substantiel: la haine. [1b:446]

L'ambition et l'orgueil, qui l'ont poussé à tourner le dos à son enfance humiliée par la pauvreté, n'ont pas réussi à tuer, mais seulement à refouler les désirs obscurs de son enfance, qui s'est décomposée pour n'être plus qu'un nain monstrueux.

Il n'a plus que haine pour lui-même, comme pour les autres, et c'est lui-même, son double, qu'il traque chez le mendiant qu'il rencontre un soir. Le mendiant lui offre une caricature répugnante de son imposture, et il se regarde dans ce miroir avec une curiosité, aiguisée par la certitude d'y trouver de nouveaux motifs de se haïr: "La haine de lui-même s'exerce contre cette image abjecte que le vagabond lui fournit de son propre imposture" [lc:548]. Cénabre est l'instrument de sa propre perte. Il renie sa nature, en reniant son enfance et en la poursuivant de sa haine. Il est devenue indifférent à lui-même et à son propre salut.

Monsieur Ouine attire Philippe parce qu'il est un héros laid, un anti-héros. Philippe ne réussit à admirer que si son admiration l'humilie secrètement. Tout ce qu'il y a de jeune en lui se révolte à sa première rencontre avec Ouine; son instinct l'avertit du danger, de l'influence diabolique de Ouine. Il cède pourtant à la convoitise du vieux professeur, la convoitise d'une âme d'enfant, parce qu'il a envie de se détruire. "Quel triomphe facile vaudrait la joie déchirante, l'ébranlement intérieur d'une victoire remportée sur le dégoût, la soumission volontaire à une sorte de grandeur humiliée, méconnaissable, presque repoussante?" [lh:1369-70]. Sa révolte ne consiste pas d'une conquête de la vie, mais d'une chute dans l'abîme du néant. Philippe cède à Ouine par la curiosité qui

l'attire aussi à Jambe de Laine. Ce qu'il aime en elle, c'est la voix qui lui inspire "une espèce de curiosité plus forte que la peur comme à la vue et à l'odeur du sang" [1h:1415].

Jambe de Laine est une espèce de prêtresse qui humilie son corps, et qui triomphe sur la nature comme le ferait une carmélite. Ce qui l'attire chez Ouine est le dégoût qui l'humilie et qui lui permet de se venger contre elle-même.

Ouine est impassible et immobile; il singe l'acte créateur. Il est sans haine et sans amour. Cénabre est toujours capable de haine contre son enfance; Ouine flotte au delà de toute haine et de tout reniement. Il n'est plus rien. Le trait le plus satanique du satanique M. Ouine est l'indifférence à autrui qui naît de son indifférence à lui-même, de son indifférence à l'égard de son propre salut.

Dans _Un mauvais rêve_ Bernanos nous présente une humanité, qui a perdu le secret de s'aimer. Tout le monde se déteste. Pourquoi Simone se modèle-t-elle alors sur les rêves de Ganse? Elle a besoin de s'oublier dans le mensonge et le mauvais rêve, parce qu'elle se hait. Cela explique pourquoi elle met toute son intelligence au service du mal, avec une espèce de volupté à la fois sauvage et raffinée. Elle conduit l'héroïne à son crime, puisque Simone se rend compte au moment d'assassiner que la haine de soi peut seul expliquer sa conduite. Elle a tué par la passion de se détruire; elle a tué comme on

se suicide. "Elle en était la véritable victime" [le:1005].

> Contre la ridicule victime étendue à ses pieds, elle n'avait jamais réellement senti aucune haine. La seule haine qu'elle eût vraiment connue, éprouvée, consommée jusqu'à la vie, c'était la haine de soi. Elle s'était haïe dès l'enfance, d'abord à son insu, puis avec une ambition sournoise, hypocrite, l'espèce de sollicitude effroyable dont une empoisonneuse peut entourer la victime qu'elle se propose d'immoler un jour. [le:925]

Cette haine de soi motive également tous les autres personnages du roman, parce que Bernanos était convaincu de son caractère fondamental et universel quand il parle de "cette haine secrète de soi-même qui est au plus profond de la vie--probablement de toute vie" [le:1021].

Philippe a tué la joie, l'espoir pour ne pas s'avouer l'humiliation de son coeur. Victime de son orgueil, il devient sa première dupe. Il n'y a que ceux qui possèdent la force nécessaire pour supporter les humiliations, qui vivent vraiment. Olivier aussi ne s'aime plus: "Je vais te dire une chose idiote que tu ne comprendras pas. Je ne m'aime plus" [le:966].

Chantal dans le Journal n'est plus que haine contre tous. Elle croit haïr le curé, mais en réalité c'est elle-même qu'elle déteste. Le curé se rend compte que Chantal ne pourra vaincre toute seule sa haine d'autrui et d'elle-même. Il a été touché par le courage de Chantal, qui lutte avec énergie contre sa haine, mais il sait qu'elle s'y enferme. Il perçoit chez elle le même processus de dégradation de sa pureté et de son

innocence, que celui que nous avons observé chez Germaine. Mais l'amour et le sacrifice du curé assurent qu'elle finera par briser sa haine. La comtesse, enfermée dans sa douleur et sa haine, n'a jamais pardonné l'humiliation que son mari lui a fait subir. Le curé lui apprend qu'elle doit quitter sa haine et rentrer dans l'amour, sinon elle sombrera dans l'enfer. Si elle veut revoir son fils mort, elle ne peut se couper de Dieu qui "n'est pas le maître de l'amour, [qui] est l'amour même. Si vous voulez aimer, ne vous mettez pas hors de l'amour" [1f:1158].

La Mouchette d'une Nouvelle histoire de Mouchette ne peut ni accepter son existence misérable, ni l'humiliation qui en découle, à cause de son orgueil. Pour se protéger contre le mépris d'autrui, elle se montre haineuse, farouche. Après la trahison d'Arsène, son orgueil brisé, Mouchette ne tarde pas à détester son corps méprisable. Cette haine d'elle-même qu'elle sent grandir, se manifeste par le geste de ses mains qui "ne pardonnent pas, refusent de toucher ce corps haï, restent crispées à la paillasse" [1g:1300]. Autrefois, à chaque humiliation, elle pensait à se venger, "elle sentait renaître cet orgueil que rien, semblait-il, n'eût pu détruire sans la détruire elle-même. Et maintenant cet orgueil achevait de mourir. Il était mort" [1g:1301]. Elle est incapable même de pleurer; elle a trop honte d'elle-même et de son mal. Un instant, au bord de la mare où elle va se suicider, elle se plaint, mais

tout à coup sa main s'accroche à l'étoffe de sa robe. C'en est fait de la pitié. Le contraste entre cette main affreuse et sale, et le tissu délicat provoque le dégoût destructeur. Elle hait cette main qui exprime toute sa misère. Tout lui semble désormais vain ici-bas; elle se tue. Mouchette ne peut finalement que se haïr, car elle est incapable de se réconcilier avec elle-même, de s'aimer pauvre, parce que cela est impossible sans l'amour de Dieu.

Bernanos considérait la haine de soi comme la matrice de tout péché. On ne peut haïr que soi-même. Comme déclare le curé de campagne, "si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus Christ" [lf:1258]. D'après Bernanos la haine de soi est punitive, et résulte du remords qu'on éprouve de ne pas être saint.

(viii) Conclusion

D'après Bernanos, c'est un monde déchristianisé qui est à l'origine du mal. Sans Dieu, l'homme et ses structures sociales et morales ne peuvent plus résister à l'ennui, qui finit par tout corrompre. Toutes les qualités humaines sont attaquées par la pourriture, perverties. C'est la nostalgie de la pureté,

qui survit sous des formes monstrueuses, qui en est responsable. Si le mal est par définition même "négation", c'est l'ennui qui exprime le mieux le vide qu'il installe dans la plénitude de l'être.

Cet ennui aboutit dans le mauvais rêve, le mensonge et la haine de soi, parce que l'homme s'acharne à ne pas s'avouer l'humiliation de son coeur et le vide qui se trouve au fond de son âme. Sans l'amour de Dieu, l'homme ne tarde pas à se détester, à se sentir dépossédé devant la gratuité de l'existence.

Si l'amour personnel n'a plus de place dans ce monde sans foi, on peut distinguer chez les personnages de Bernanos l'amour du mal, qui est choisi en connaissance de cause. C'est parce que l'homme n'est rien sans Dieu, qu'il succombe très vite à la tentation du désespoir et du néant, qui se présentent à lui comme les seules tentatives possibles dans ce monde plongé dans l'ennui.

Bernanos mettait tout son espoir dans l'esprit d'enfance qui était seul capable, d'après lui, de triompher sur l'ennui. Ses saints en sont tous animés. Face à ses saints se dressent les grands pécheurs, qui renient ou contrefont l'esprit d'enfance. Cénabre renie son enfance en se créant une personnalité fausse, par un mensonge poursuivi jusqu'à la destruction de lui-même. Ouine va plus loin encore, il contrefait l'esprit

d'enfance et toute sa vie en est la négation. La foule des autres pécheurs suivent tous le même chemin qui les éloigne de leur enfance, ou qui les mène à son reniement--M. de Clergerie, Ganse, Simone, Evangéline, la comtesse. Ils gardent tous cependant un dernier élan de l'être, qui les empêche de sombrer totalement dans le néant, et qui les rend encore susceptibles de rachat. La première Mouchette ne vit pas exactement le même destin. C'est avec tout l'élan de son enfance qu'elle fuit dans les bras de Satan, la part préservée de son enfance trahie par le monde. Marquée (d'après Hans Urs Von Balthasar) d'une sorte de "prédestination négative," [8:412] elle ne renie pas son enfance mais en accomplit la partie négative. Le destin du deuxième Mouchette résume l'aventure spirituelle de tous les enfants humiliés, et de tous les adultes, qui ont gardé une part d'enfance, tout en s'engageant sur la voie du mal, parce que leur enfance était une fois déçue ou désespérée. Tels sont André, Philippe et Olivier, Steeny, Guillaume, Hélène, Séraphita et Chantal.

Vivre selon l'esprit d'enfance, c'est vivre notre être le plus profond, c'est vivre dans la vérité et dans la réalité de notre condition humaine, et de réaliser notre vérité personnelle. Par contre, renier notre enfance, c'est renier notre être lui-même, c'est vivre dans le mensonge, la haine et le rêve, c'est aboutir dans l'ennui et le néant. L'esprit

d'enfance permet à l'homme de vivre une vraie vie sans mensonges; c'est un esprit d'héroïsme, et d'amour, mais plus encore c'est l'esprit d'espérance.

CHAPITRE II

LE PROBLEME DU MAL CHEZ MARIE-CLAIRE BLAIS

(i) Situation

Presque toute la littérature du vingtième siècle témoigne de l'importance universelle de l'aliénation. L'usage général du terme date de Hegel qui était le premier de s'en servir pour décrire la dépossession que l'homme éprouve devant l'existence. Kostas Papaioannou écrit:

> La réalité toute entière est pour Hegel une aliénation de Dieu qui meurt dans le monde qu'il a produit, de l'homme qui ne peut se réaliser qu'en se perdant dans ces propres produits. Dans tous les domaines de la vie et de l'esprit, l'homme s'est posé hors de soi, s'est fait étranger à soi-même, s'est progressivement créé un monde où il ne se reconnaît pas. ["Marx et la critique de l'aliénation," Preuves (nov. 1964), cité dans 21:28]

Les personnages dans le Jour est noir sont de cet avis: "L'homme est un être que Dieu ne peut sauver" [15:43].

L'aliénation traduit le malaise général que l'homme éprouve face aux contradictions de l'existence. Affronté de la cruauté et de la souffrance qui règnent partout dans le monde, l'homme commence à douter de lui-même. La gratuité de l'existence pénètre au fond de son être, le précipitant dans le désespoir. Il se sent hors de lui-même, dépaysé, déraciné. Comme dit Rodolphe dans l'Insoumise:

> Je comprend qu'il en était de même pour toute chose en ce monde et j'éprouvais moins de tristesse à penser

> que je ne possédais rien sinon de rapides apparences de tout cela que j'avais tant aimé et que mon corps lui-même vivant et fébrile aujourd'hui n'aurait plus souvenir de moi demain. Ni mon corps, ni mes cendres. Et de Paul qu'ai-je connu? [17:97]

L'oeuvre de Marie-Claire Blais dépeint le tragique de la solitude humaine, l'inutilité de la vie et le manque de communication entre les êtres, qui caractérisent l'aliénation de nos jours. Elle insiste sur la solitude et l'isolement de l'homme. L'homme prend conscience de sa solitude dans un monde où la communication et la compréhension n'existent pas entre les êtres. De cette aliénation essentielle sont nés tous les combats et tous les échecs que subissent ses personnages. La mort offre une solution fréquente et facile devant l'absurdité de la vie, comme chez tous les écrivains de l'aliénation. Une Saison dans la vie d'Emmanuel répand la mort partout. "Grand-mère comptait les mois qui la séparaient de la fin tragique de Jean-le-Maigre, celui-ci n'en continuait pas moins de vivre comme un diable" [16:22]. La mère d'Emmanuel parle de Gemma "qui avait à peine un jour," du "petit crâne sanglant d'Olive écrasée sous la charrue" et du "squelettique Léopold dans sa robe de séminariste balancé par le vent, pendu" [16:53].

Beaucoup de personnages de Marie-Claire Blais refusent l'enlisement, la vie quotidienne, le rythme de la civilisation moderne qui ne font que plonger l'homme dans l'aliénation

et le désespoir. Comme déclare Yance dans le <u>Jour est noir</u>:

> L'Ile Noire était un pays jeune à notre mesure. Les grandes villes honteuses dormaient à l'intérieur de nos peines. Les villes ouvrières et les villes sensuelles qui ne devraient vivre que la nuit. L'Ile Noire était l'Ile du Jour. [15:73]

Madeleine témoigne des mêmes sentiments quand elle va rencontrer Camille, son amant. "Le train traversait la campagne, en quittant pour quelques jours ma maison, je voulais bien périr avec Camille. [...] Tout cela pour une place fraîche au bord de l'eau" [17:59].

Cependant les gens qui peuplent les romans de Marie-Claire Blais ne participent pas simplement à l'aliénation universelle. Ils sont condamnés à subir l'influence d'une autre, celle que produit une société conservatrice et étouffante. Pour garder une façon particulière de vivre, l'homme a été privé de sa liberté. On a trop insisté sur le bonheur dans l'au-delà que l'on a oublié de vivre sur la terre. C'est l'Eglise Chrétienne qui est responsable de cette peur de vivre, qui domine la littérature québécoise. La dichotomie de la chair et de l'esprit n'a fait que traumatiser l'homme, qui finit par considérer le corps comme quelque chose d'impur. Cette culpabilité éprouvée à l'égard des choses charnelles est liée à une autre, celle de la peur d'arriver à l'âge adulte. L'homme a peur d'assumer de la responsabilité en face de la vie. Il va sans dire que ces deux culpabilités privent l'homme

de sa liberté. Il ne se sent jamais en pleine possession de lui-même. Marie-Claire Blais insiste sur l'importance de la nature aliénatrice de la société québécoise. Elle dénonce cette peur de vivre inculquée à des générations de gens, qui les avait livrés au désespoir et au néant. "Tant de gens souffrent chez nous de ne pas sentir libres. Tant de gens ont des craintes religieuses, parce qu'on nous a enseigné la peur de vivre, la peur de Dieu," [22:12] dit Marie-Claire Blais dans un interview avec Pierre Saint-Germain.

Le Québécois a dû subir l'influence de deux formes de l'aliénation, l'une universelle, l'autre née d'un système périmé. Les deux ont contribué à pénétrer l'homme du goût de l'ennui. Comme dit Jean Le Moyne dans Convergences:

> Notre morale est naïve comme un symptôme: la hantise sexuelle et l'obsession compensatrice de l'autorité que nous rencontrons ici nous situent en pleine psychopathologie. Nous ne mourrons pas tous mais nous sommes tous frappés. [26:57]

Pour Marie-Claire Blais le mal est essentiellement cette aliénation qui empêche l'homme de se réaliser dans un monde absurde. Cependant, le mal peut se manifester de plusieurs façons telles que l'ennui, le manque d'amour, le rêve, le mensonge et la haine, qui aboutissent tous dans l'aliénation de l'homme.

(ii) L'Ennui

Dieu a créé un monde où Il ne peut exister. La création, une oeuvre manquée, les structures morales et sociales ne manquent pas d'être envahies par la pourriture, et l'homme n'éprouve que l'ennui devant l'existence. C'est l'ennui qui installe un vide partout où il pénètre, qui indique le mieux cette pourriture insidieuse. Le visage social du mal s'appelle la misère, l'injustice, le mépris du pauvre. La misère morale accompagne toujours la misère physique, qui servent à avilir le pauvre et à le réduire à la servitude morale et mentale.

Une Saison dans la vie d'Emmanuel, les Manuscrits de Pauline Archange et Vivre! Vivre! dépeignent le Québec de la famille nombreuse et pauvre, où domine la misère. Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel Marie-Claire Blais fait vivre une famille de Canadiens-français écrasés par la misère. Le drame même du livre évoque l'atmosphère d'oppression. "Il me semblait que l'Ouest se promenait autour de la maison, la tête basse comme une personne qui s'ennuie" [16:60]. Cette phrase à propos d'Emmanuel qui se trouve au début du roman est prophétique. "Il a su que cette misère n'aurait pas de fin, mais il a consenti à vivre" [16:9]. C'est l'hiver qui traduit le mieux cette misère dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel. Comme dit Marie-Claire Blais au cours d'un interview qui a apparu

dans le Nouvelliste, "Ce que j'ai voulu faire sentir c'est l'hiver. Hiver moral, hiver physique, la misère matérielle et la misère morale, la prison du gel et des préjugés" [23:16].

Cette famille est pauvre jusqu'à la vermine, la tuberculose, l'alcool et le vice. Les conditions d'existence sont si dures qu'il semble bien que la seule affaire soit de survivre et qu'il serait malséant à ce degré de misère physique de parler d'une détresse morale. La morale familiale est ramenée à la dimension du pullulement obligatoire, fin unique et ultime du bon foyer rural. Les Canadiens-français ont attribué longtemps à leurs familles nombreuses le miracle de leur survivance. Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel on y découvre la raison de leur pauvreté et de leur servitude économique. Emmanuel est le seizième enfant. Mais comment tenir compte des vivants dans cette alternance presque régulière des naissances et des morts, ces morts que la grand-mère associe au bon repas des funerailles, que la mère enveloppe d'une pitié éparse qui mélange prénoms et dates, que le Curé sanctifie comme une preuve d'amour de Dieu. "Mais Monsieur le Curé, c'est le deuxième en une année. --Ah! comme Dieu vous récompense dit Monsieur le curé" [16:50].

La plupart des images approchent la vie humaine au niveau de la vie animale, afin d'insister sur l'absurdité de l'existence. Les jeunes filles ressemblent aux animaux de

trait; le Septième est comparé à une chenille, les enfants à une nuée de vermine. Ceux-ci, de petits monstres, fatalement portés au mal et à la haine, jouissent sous le coup de lanière, mettent le feu à l'école, se confessent entre eux comme devant Monsieur le Curé, boivent de l'alcool en cachette et aiment le sang et leurs propres souffrances. Voués à l'exiguité on ne s'étonne pas de les voir se livrer à l'homosexualité. "Mais dans 'son' lit, il y avait déjà Pomme et Alexis et le Septième que l'absence d'espace obligeait à dormir sur le côté" [16:34]. Ils partagent une hérédité, chargée de pauvreté, d'ignorance et de maladie.

Ces enfants sont abandonnés à l'atmosphère viciée de maisons et de personnages aussi affreux que ceux qu'ils vont eux-mêmes devenir plus tard. "Ces coupables au visage d'ange qui avaient fait l'apprentissage du vice entre les murs des orphelinats et des couvents" [16:95]. Hantés par la laideur et à la course d'un bonheur prohibé pour eux, ces enfants déracinés se livrent aux pires cruautés. "Donc--abandonnés par notre mère, orphelins errants au visage barbouillé de soupe et au derrière cuit par les coups... Fortuné et moi avions commencé notre descente en enfer" [16:54].

Marie-Claire Blais nous évoque un monde où règnent le froid, la peur, l'étroitesse d'esprit, l'inconscience et la souffrance, où tout est créé pour salir, pervertir et pourrir au

lieu d'élever, embellir, éduquer. C'est une famille étroitement définie par des servitudes, dont elle n'a aucun moyen de se libérer. En quoi le destin du Seizième échapperait-il à cette fatalité née des structures d'une société d'où est exclu tout changement. L'essentiel de cette condition sociale se trouve moins dans la pauvreté que dans le maintien de l'homme dans un état où il se trouve privé de ses facultés d'être libre et pensant. L'homme n'éprouve plus aucune envie de se libérer de sa condition de pauvre. Marie-Claire Blais dénonce cette vie où l'homme, emmuré dans son silence, incapable de prendre conscience de lui-même et d'assumer son destin est livré à l'aliénation. Elle dépeint la sordide réalité québécoise qui est issue de plusieurs siècles de répression et de s'entendre dire, "Dieu vous aime puisqu'il vous punit."

Jean-le-Maigre est la seule personne qui se révolte contre son milieu étouffant et qui ne doit sa révolte qu'à lui-même. Il se rend compte de l'inutilité de compter sur Dieu pour l'aider à se libérer. C'est à cause de lui peut-être que Grand-mère Antoinette peut dire à Emmanuel le nouveau-né: "L'hiver a été dur mais le printemps sera meilleur" [16:128].

Les Manuscrits de Pauline Archange et Vivre! Vivre! racontent l'histoire d'une petite fille qui s'appelle Pauline. Sa famille ressemble à celle de Jean-le Maigre, sauf que Pauline habite la ville. Pauline a hâte d'échapper à son milieu

social qui l'étouffe et qui l'empêche de réaliser sa vocation d'écrivain. Elle se révolte parce qu'elle refuse d'accepter sa condition misérable de pauvre. Elle est indépendante et farouche et commence à sentir qu'elle a une existence individuelle. Elle est parfois cruelle, ce qui s'explique peut-être par le fait qu'elle vit dans une famille où le souci majeur est de survivre, tandis qu'elle rêve d'échapper à la nécessité en écrivant. Pour se réaliser elle renie sa famille impossible et ne vit que pour elle-même.

Pauline a envie de s'instruire. C'est en fréquentant la famille d'une jeune poétesse, Romaine Petit-Page, qu'elle se rend compte du grand écart qui existe entre les parents de Romaine et les siens.

> L'élan de bonté et d'affection que cette famille avait pour moi quand je la visitais, semblait rendre plus douloureux encore mon retour à la maison auprès de mes parents qui eux ne lisaient jamais et ne connaissaient pas la musique. [20:47]

Elle avait déjà pris conscience de cet écart social si cruel dans ses rapports avec Mlle Léonard quand celle-ci confondait Pauline aux voyous dans la rue. Mlle Léonard était incapable de distinguer entre Pauline et cette caricature d'elle, qu'elle remarquait chez les autres. Elle éprouvait la méfiance de sa classe à l'égard des pauvres. "Mlle Léonard avait la même terreur de 'tous ces vices éclos dans la pauvreté.' Elle ne les nommait pas toutefois et baissait un regard pudique sur des

actions qu'elle jugeait déjà sévèrement chez moi qui ne les avait encore accomplies" [19:93]. D'après elle, les pauvres ne peuvent pas échapper aux conditions de leur existence.

On voit dans les deux romans les malheurs qu'entraîne le pullulement incontrôlé. Pauline parle de son cousin Jacob:

> Il faisait déjà partie de la caste avilie des infirmes, tristement entouré d'un jeune frère épileptique, d'une soeur sourde de muette, d'une tante souffrant comme lui de la paralysie d'une main... et enfin, cadeau pervers d'une Providence desséchée par les nombreux cadeaux qu'elle avait fait ailleurs, Jacob avait aussi parmi ses frères et soeurs accidentés de naissance, un petit frère bleu... une larve qui n'était que laideur, chagrin, culpabilité du monde, peut-être. [19:50]

Quel embryon d'horreur serait le quatorzième enfant. Jacob voudrait le tuer au nom de la justice et de la pitié, mais celles-ci n'existaient que dans ses rêves. Assassiné par son milieu et par son destin, Jacob devrait traîner le reste de sa vie derrière les murs des asiles.

Les pauvres sont obligés de subir l'injustice d'autrui. Séraphine Lehout subissait la cruauté et le mépris des religieuses. Elle est l'image même de la pauvreté, baissant devant Pauline "une nuque, une tête martyre dévoré par les poux, dont les deux nattes minces n'ayant pas été dénouées depuis deux mois [...] semblaient former autour de l'abandon d'un visage étroite toute une brume de cheveux sales" [19:12].

La laideur, la saleté, la tuberculose et les enfants monstres qui dominent dans ces deux oeuvres sont des symboles

d'une pourriture intérieure qui ronge les âmes. Les enfants sont des monstres, parce qu'on les a assassinés, inculqués de terreurs superstitieuses dès le début. Leur pureté instinctive et leur spontanéité ont été détruites à jamais.

Cet ennui qui a pénétré dans les structures morales et sociales enlève à l'homme tout espérance. C'est parce qu'il manque d'espérance que l'homme tombe dans la misère. Emprisonné par la société et la religion, l'homme se débat dans un monde de pessimisme et de désespoir. Il n'éprouve que tristesse face à l'amour et à la vie.

Il n'y a pas que la misère qui résulte de l'ennui et aboutit dans l'aliénation de l'homme. Quand l'ennui pénètre dans les structures sociales et morales tout devient corrompu. Toutes les qualités humaines subissent cette pourriture. Rien ne peut y résister dans une société envahie par le vide. La religion, la vie familiale, l'amour, la pureté sont tous pervertis. Très jeune, Marie-Claire Blais a su que le monde n'était pas ce qu'on enseignait à l'école et dans la famille, mais plutôt lâche, menteur, cruel, hypocrite, sanguinaire. Elle expose la hideur et la violence qui se cachent derrière de fausses croyances qui ont subi l'influence néfaste de l'ennui.

Marie-Claire Blais en a contre la société familiale, milieu qui pour beaucoup n'est que l'occasion d'aliéner l'homme. Soit la morale familiale est ramenée à la dimension du pullule-

ment obligatoire, soit elle ne fait qu'empêcher l'individu de se réaliser. Les enfants ne trouvent pas dans la famille l'amour et la compréhension dont ils ont besoin. On ne saurait nier l'importance du matriarcat dans l'Amérique du nord. Les pouvoirs et l'influence de la femme dominent à l'excès le milieu familial au Québec. La mère est omniprésente, omnipotente et habituellement archidévote. Par contre le père est absent ou bien il exerce très peu d'autorité à la maison. Il faut tenir compte des conséquences psychologiques et religieuses d'un tel phénomène. Il est normal que la mère joue un rôle primordial dans l'enfance, mais il faut bien que le père participe également à l'éducation de ses enfants, afin de les guider et les influencer virilement. Jean le Moyne a dit dans Convergences:

> Environnée de fécondité, une femme nourrissante travaille en l'absence de son homme. Vu le contexte historique, il est étonnant que l'homme soit absent. Il est surprenant que la collectivité n'ait pas, sur l'écran de sa mythologie, projeté le couple. On dira que l'imagerie populaire comporte effectivement d'autres thèmes qui comprennent le couple; ainsi, les thèmes de la famille et du foyer. Fort bien, mais leur donnée permanente est la donnée maternelle, tandis que l'élément paternel s'absente nécessairement, et facilement. La mère comble ce vide, la mère assure l'unité de l'ensemble, la mère suffit à tout. [26:71]

On rencontre des mères dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais, qui, malgré certains aspects superficiellement attachants, ne réussissent jamais à être vraies. Elles ne corres-

pondent jamais à ce que ses enfants attendent d'elles et ceux-ci ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour échapper au malheur de vivre. La mère est soit absente comme celle d'Evans dans Tête Blanche,

> Il la revoyait [sa mère] avec ses yeux aggrandis par l'angoisse, mais résignée, patiente. Comédienne de son métier, elle se donnait plus à son art qu'à son mari et moins à Tête Blanche qu'à lui-même. Elle vivait peu à la maison. [14:12-13]

soit inconsciente comme la mère d'Emile.

> J'ai vu un jour une dame qui paraissait en cristal tant elle était superbe. Mais en ouvrant la bouche pour parler, elle devint moins belle. [...] Il y a des corps splendides qui doivent rester à l'état d'apparition. Ta mère est ainsi. [14:138]

Parfois la mère est trop coquette ou imbue d'elle-même pour pouvoir aimer et correspondre vraiment à l'amour de ses enfants. Louise, amoureuse d'elle-même, est une mère dénaturée. Elle ne demande à ses enfants que de reproduire la beauté de son propre visage, afin de pouvoir encore s'admirer en eux. Isabelle-Marie, laide et intelligente, est rejetée. "Si simplement Louise eût osé aimer sa fille. Naturellement Isabelle-Marie eût grandi sans méchanceté" [13:92]. Patrice l'"Idiot" est choyé aussi longtemps qu'il est beau. Le cancer qui ronge le visage de Louise représente sa pourriture intérieure. C'est l'égoïsme qui a détruit l'instinct maternel chez elle.

D'autres fois la mère a tellement peur dans son inconsistance, elle est tellement résignée à un état nul, qu'elle n'éprouve pas le besoin avoué d'aimer franchement et de comprendre. Absente d'elle-même, elle ne peut établir de liens avec ses enfants. Emmanuel dit à propos de sa mère:

> Sa mère, elle, ne dit rien, ne répond plus, calme, profonde, déserte peut-être. Il est là mais elle l'oublie. Il ne fait en elle aucun écho de joie ni de désir. Il glisse en elle, il repose sans espoir. [16:12]

Par contre quand la mère s'occupe de ses enfants, son amour devient envahissant et écrase les enfants. Dominatrice, elle veut leur organiser la vie. Elle prodigue à ses enfants un excès de soins matériels, mais les prive de ce dont ils ont vraiment besoin, la sécurité et la compréhension. Louise suppliait Patrice de ne jamais quitter sa mère pour une épouse ou une amie. "Je suis ta mère, ta meilleure compagne. Je suis de toi, tu es à moi. Ne l'oublie pas" [13:160].

David Sterne, Pauline Archange et Paul se révoltent contre la domination de leur mère. Paul se dérobe doucement, mais avec une implacable fermeté à toutes les visées que ses parents ont sur lui. Il mène à l'écart des siens une existence totalement indépendente. Madeleine dit de lui, "Un mur de silence protégeait Paul contre nous, les assaillants de son espoir. Je baissais la tête devant son regard indigné. Paul devait sourire en lui-même en songeant aux descriptions qu'il ferait de nous dans son journal" [17:31].

David Sterne se plaint des soins excessifs de sa mère quand il était petit. "Dans l'étroite cage de cristal de mon être, je songeais à m'enfuir. On me soignait trop, on me chérissait trop. On me dégoûtait de moi-même" [18:15]. Il déteste la perfection monotone de sa mère face aux souffrances du monde. "Ah! maman, ta perfection monotone que rien ne peut troubler, combien je la hais!" [18:14].

Pauline ressent le gouffre d'incompréhension qui la sépare de sa mère. Elle veut vivre seule "sans être touchée par des mains incestueuses" [19:18]. La mère de Pauline est sentencieuse et geignante, mais Pauline éprouve quand même une pitié rebelle pour cette femme, atteinte dans la santé et brisée par le travail. "Il y avait en ma mère une soeur incomprise de moi, peut-être mais perdue si loin dans le brouillard austère de la vie que désormais nous serions de plus en plus séparées" [19:25]. Elle désire pour ses enfants ce qu'elle avait jadis souhaité pour elle-même, une existence fière [19:87]. C'est avec douleur que Pauline refuse l'amour de sa mère, dont elle sent la profonde souffrance. Elle refusera afin de ne pas s'enfoncer dans la morbidité et la résignation. La mère de Pauline a raté sa vie, parce qu'elle n'a jamais pu atteindre le bonheur et sortir de sa condition misérable. Pauline cultive l'indifférence envers ses parents "pour renaître à [sa] façon d'un rêve intime, naissance spiritualisée où les parents ne joueraient plus aucun rôle" [19:18].

Le seul conseil que la mère offre à ses enfants, c'est dans le domaine de la morale religieuse dont elle est le champion à la maison. Cette influence ne sert également qu'à aliéner les enfants. La mère de Pauline insiste que son mari corrige les enfants pour leur apprendre la différence entre le bien et le mal. La déchéance de ses enfants provoque la mère à les renier. David Sterne prévoit la réaction de sa mère quand elle apprend ses crimes.

> Oh David, tu nous a fait beaucoup pleurer. Nous qui t'avions tout donné. Nous qui étions là comme une proue de conseils, de prudence, de sagesse-- [...] mon fils bien-aimé, mon enfant malade que j'ai chéri jusqu'à la dévotion. Ce n'est plus toi, ce n'est plus toi, tu as fait le mal. [18:34-35]

Pour partager la vie de cet être, souffrant de toute façon, à cause de sa solitude, et de son besoin d'affection. "Au fond les mères sont bien seules" dit Tête Blanche [14:68], il y a quelquefois un mari, mais souvent dans ce monde vide de la femme-mère, il n'y a plus d'homme. "La voix d'homme n'est plus qu'un murmure. Elle se perd, disparaît" [16:11]. Parti, mort ou absent moralement et quand il est là d'une atroce fadeur, il n'apparaît que pour blesser ou nuire. Le père dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel représente la force brutale. Il ne peut soupçonner ce que c'est que le respect de la personne, ni dans sa femme ni dans ses enfants. "N'était-ce pas lui l'étranger, l'ennemi géant, qui violait sa mère à chaque nuit, tandis qu'elle se plaignait doucement à voix basse. [...] Mais lui

la faisait taire soudain" [16:98]. Ignorant, il n'a que mépris pour l'école et la vie intellectuelle. Inconscient des valeurs étrangères à celles du métier de fermier, il est d'une inhumanité inouïe. Il proclame à propos de Jean-le Maigre:

> Il est tuberculeux... à quoi cela peut-il bien lui servir d'étudier? Je me demande bien de quoi se mêle le curé--on ne peut rien faire de bon avec Jean-le Maigre. Il a un poumon pourri. [16:14]

Cette vie qui prolifère dans sa maison, il ne peut la prendre en charge spirituellement. Comme sa femme, l'homme est silencieux, mais alors que le silence de la mère est le signe de sa démission devant la fatalité, celui du père trahit son opacité intérieure. Il n'est que muscles et chair. Sa journée finie, il fume sa pipe en silence et baille.

Lanz, être égoïste et faux, ne remplace pas le père auprès des enfants de Louise. Il ne fait que mépriser Isabelle-Marie et maltraîter Patrice. Isabelle-Marie se souvient de son père tout à fait le contraire de Lanz.

> Très loin dans son enfance, elle apercevait son père, l'âpre paysan, le maître du pain. Lorsqu'il labourait le ventre vierge de la terre, il pénétrait le coeur de Dieu. En lui, la candeur de l'âme se mêlait à l'instinct. [13:43]

Evans désire fuir sa famille dont il a honte. Il n'aime pas son père qui se montre cruel envers sa mère et ne s'occupe pas de lui. "Oh! maman, comme ce serait bon un père aimable. Chaque matin, il te dirait des mots gentils pendant le déjeuner, il me prendrait sur ses genoux, il ferait des équations avec moi" [14:50].

Paul et David Sterne ont renié leur existence confortable et la tradition d'obéissance. Ils ne veulent pas que leur vie ressemble à celle de leur père.

> David, le monde t'ouvrait généreusement sa porte, nous étions bien entre nous dans le sein orgueilleux de nos familles, buvant le lait de la tradition de l'obéissance, tu auras une vie droite comme ton père. La ligne est tracée, suis-là. La nef familiale te sourit, au feu des ancêtres on est bien. Voici ton père dans sa bibliothèque, historien comme son père le fut, avant lui et comme tu le seras. [18:34]

Pour David Sterne son père représente une façon de vivre imposée par la tradition et la société, qui ne fait que le dégoûter. La répugnance de la discipline, la soif de la liberté, l'insatisfaction face à la vie se manifestent chez lui. Par volonté de forger son propre destin, il refuse cette "proue de conseils, de prudence, de sagesse" [18:34] incarnée dans la personne de son père. Pour Paul et David le père incarne l'ordre, le devoir, le service d'autrui, toutes valeurs imposées par la société et qui n'ont pas de place dans leur univers. Paul se révolte contre la bêtise et la médiocrité de son père, qui a bâti sa vie sur des valeurs établies sur des résultats scolaires. Il y a un manque de communication entre Rodolphe, père de Paul, et sa famille. Il ne sait communiquer ni avec sa femme ni avec son fils. "Possesseur d'une foi solide, inébranlable, Rodolphe ne comprendrait jamais la cruelle opposition de Paul à toute autorité religieuse" [17:30]. Il est prêt à déverser la compassion et le secours à ces malades, mais il ne comprend pas que sa femme a

aussi besoin de lui.

> Mais moi qui vis dans sa maison si près de lui, et qui ne suis pas l'une de ses patientes [...] et qui ne suis qu'une femme ordinaire à ses yeux et extérieurement soumise et limpide comme le jour, comment verrait-il que je péris de la même blessure. [17:26]

Lorsqu'ils sont ensemble ces "époux fanés" sont si absurdes qu'ils parviennent difficilement à être un peu humains. Isabelle-Marie n'a que mépris pour ses parents. "Elle pensa au mariage prochain du couple de poupées, poupée mâle, poupée femelle. [...] 'Dommage, ils n'ont pas d'âme,' se disait-elle" [13:56]. Ces couples ne manquent pas de léguer à leurs enfants un atavisme qui les condamne au goût de la mort et de la déchéance. Roxane dans le Jour est noir a hérité le "mauvais rêve" de ses parents.

> Yance, quelle idée de mettre un enfant au monde! Tu es donc sûre de ce monde? [...] Nous sommes la génération de la mort. [...] Roxane, ma petite Roxane, qu'avons-nous fait? Vous voilà au monde et on ne saura vous offrir que des rêves. [15:49,51]

Le premier contact avec le monde marque l'enfant pour toujours et lui donne, sans qu'il en soit responsable, une attitude vitale qui commandera ses acceptations et ses refus, et expliquera en dépit de tous, les motifs conscients et avoués, la courbe de sa vie. Mais dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais un manque de communication, de compréhension et d'amour règne dans la famille qui finit par aliéner tout le monde. David Sterne se rend compte de la fragilité de la famille qui ne

correspond pas aux besoins de ses membres.

> Chères familles unies, blotties dans ce mythe de la chaleur et de la sérénité, ah! pour combien de temps? Le monde est fragile, attention, il suffit d'une étoile malveillante sur le toit terrestre et vous par milliers, vous êtes décapités, éteints? [18:36]

L'égoïsme, l'indifférence ou la brutalité des parents obligent les enfants à résoudre eux-mêmes des problèmes trop profonds et sérieux pour eux. Voici ce qu'en dit M. Brenner, professeur d'Evans dans Tête Blanche:

> Ces petits grandissent dans toutes sortes de privations, je sais qu'à leur sortie de pension ils auront du mal à devenir des hommes équilibrés, mais je ne puis réparer tous les torts des parents vivants ou perdus. [14:182]

C'est parce que l'ennui a pénétré dans les structures familiales pour les pourrir et les pervertir, que la famille est regulièrement déficiente dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais.

L'ennui a également envahi les structures de la religion pour tout déformer. Un déséquilibre règne dans la pratique religieuse, là où on insiste trop sur la morale sexuelle et sur le principe du pullulement absolu. "Dieu bénit les familles nombreuses," [16:51] dit M. le Curé dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel sans faire aucune attention à la misère qui en résulte. La rigueur avec laquelle on a appliqué ces deux principes n'a pas manqué de conduire l'homme au désespoir, à la perte de la foi et enfin à la haine de Dieu et de l'Eglise. Tous les grands sentiments aboutissent à la catastrophe, quand

ils ne sont vécus qu'au niveau du sentiment. La recherche de l'absolu n'entraîne que l'ennui et la gêne de vivre. Il ne faut pas sacrifier le bonheur des individus, des couples, des familles, du monde pour des sentiments abstraits tels que la Pureté, la Vertu et la Sainteté. L'excès et la démesure arrivent chaque fois que l'on essaie de séparer l'homme de sa conduite naturelle.

La crainte de Dieu et de la vie domine partout dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais, et résulte dans l'aliénation de l'homme. Dans ce monde où règne la peur quelques êtres innocents tentent de subsister, perdus qu'ils sont parmi des adultes pour qui "le corps n'est rien" et pour qui "c'est l'autre vie qui compte." Assujettis à une religion toute en rites et en défenses, tellement accablés de bénédictions célestes, ils ont perdu le goût de la vie. C'est de la dichotomie corps-esprit qu'est né ce climat vicié sous la botte de la crainte religieuse, crainte qui prend toutes les formes de la superstition. Ce dualisme est rendu plus néfaste encore par un idéal qui encourage l'homme à adopter les goûts masochistes du martyr. Comme déclare Pauline dans les Manuscrits de Pauline Archange:

> L'idée de la mort, du sacrifice de nos enfances par un beau soleil couchant, le corps traversé de flèches, la tête coupée sous la hache, si Lady Baron l'exigeait de nous un jour prochain, effleurait machinalement nos tempes en délire. [19:67]

Saint-Denys Garneau dans son Journal parle de la haine de la chair

"cette partie corrompue de l'homme" [27:256]. L'être humain naît alors divisé, en lui s'affrontent deux ennemis et c'est très tôt qu'on expose les consciences à ce manichéisme. Cette morale n'a fait que rendre plus intense encore l'attraction pour le mal, c'est-à-dire pour le corps, pour la vie.

Pauline et Jean-le Maigre critiquent l'éducation reçue dans les couvents et les noviciats qui exercent une influence aliénatrice sur les enfants qui les fréquentent. Les religieux, hantés par un déséquilibre sexuel, se montrent cruels, sadiques, vicieux. Un climat étouffant règne dans ces institutions où la méthode d'éducation dont on se sert est la crainte de Dieu et de punitions. On prêche l'amour et la charité envers son prochain, mais ces religieux, obsédés comme ils sont par la culpabilité et la haine de la chair, ont tout corrompu autour d'eux. Ils n'hésitent pas à violer les âmes aussi bien que les corps de leurs élèves, les rendant incapables de bonheur. La terreur superstitieuse qu'ils inspirent à leurs élèves tue leur spontanéité et les plonge dans l'aliénation. Ces policiers de Dieu ignorent qu'il faut être heureux pour aimer Dieu.

Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel la religion s'affiche superficielle, routinière, mal comprise, ridicule, ridiculisée et mêlée à l'érotisme. Héloise confond une crise d'érotisme avec le mysticisme. "Comme elle l'avait fait autrefois, dans la solitude de sa cellule, elle allait s'offrir encore

au Bien-Aimé absent qui laisserait en elle ces stigmates de l'amour dont elle garderait le secret" [16:77]. Jean-le Maigre nous révèle l'atmosphère viciée des couvents et des noviciats, peuplés de sadiques et de tartuffes, qui cachent leurs vices sous le couvert de la religion.

> Il [Frère Théodule] avait cru, comme beaucoup de ses confrères dans le malheur que Dieu, non seulement lui accorderait le pardon pour ses fautes à venir, dont il sentait déjà le poids ardent, mais aussi cette paisible sécurité dont les vices ont besoin pour s'épanouir et comme les plantes s'épanouir à la lumière du jour. [16:94]

La vocation religieuse devient refuge assuré contre la pauvreté matérielle et même consécration tacite d'habitudes solitaires. Lorsque le Frère Théodule quitte le noviciat ce sont ses besoins matériels qui l'occupent le plus.

> Le Frère Théodule nouait les lacets de ses souliers en reniflant ses larmes. Jeune encore, il était seul au monde... (pas de mère, pas de maison, et une vocation brisée, il ne mangerait plus à heures fixes, il ne dormirait plus dans des draps propres, il ne pourrait plus se servir d'un savon pour se laver. [16:95]

Grand-mère Antoinette ne s'attend pas à voir ses petits enfants manifester une véritable vocation sacerdotale, avant de les envoyer au noviciat. Ils y échouent parce que "ça ne coûte rien" [16:12]. On ne s'étonne pas donc d'y trouver des gens frustrés qui se vengent sur leurs élèves. Le noviciat qui doit soustraire les adolescents aux tentations de la chair et du monde les livre aux désirs du Frère Théodule, infirmier péderaste et criminel. "Jean-le Maigre appréciait que le Noviciat fût ce

jardin étrange où poussaient là comme ailleurs, entremêlant leurs tiges, les plantes gracieuses du Vice et de la Vertu" [16:49]. Dans ces institutions on façonne aux étudiants des coeurs de pierre grâce à des êtres monstrueux, qui sous des dehors faussement religieux, les dirigent vers la perte de tout véritable sentiment religieux, de toute confiance en Dieu.

La conception qu'on se fait de Dieu même n'a pas échappé à l'ennui. Un Dieu vengeur a remplacé celui d'amour. Ce faux dieu, dont la colère s'abat sur le monde, a traumatisé bien des gens. Pauline Archange constate que la peur de la culpabilité n'a jamais cessé de l'habiter. Un Dieu justicier toujours prêt à condamner domine l'existence de Pauline et de ses amis. Il s'agit en effet d'un procès.

> L'Aumônier de notre retraite avait fait son apprentissage chez les prisonniers, il nous ouvrit la porte de son monastère comme les grilles de sa plus belle prison, venez mes enfants, c'est l'heure de votre procès, Dieu est là comme un juge sous mon toit. [19:68]

On supprime toute idée d'un Dieu miséricordieux qui rachèterait l'homme. Pauline ne manque pas d'être impressionnée par "l'oeil de Dieu" qui la guette et qui ne la laissent jamais de repos. Cette justice implacable est appliquée par des religieux à tous les domaines de la vie. Il s'ensuit que les personnages n'ont pas de réflexion personnelle. Dès l'origine des éducateurs ont exercé une influence tyrannique sur leurs intelligences qu'ils gavent de valeurs toutes faites.

Les enfants ne manquent pas d'être mutilés à un âge très précoce par ces fauves de Dieu. Ils sont condamnés à subir l'influence aliénatrice de deux forces:

> L'une, policière, destructrice, celle du fouet, et l'autre qui en résultait, dans une douceur noyée de remords, celle de la poursuite, de la séduction, force du viol des corps et des âmes, peut-être, contre laquelle le jugement ne peut rien sinon avoir pitié. [19:45]

Il y a très peu de gens qui puissent renoncer à l'amour sexuel sans subir à la suite un refoulement, nuisible à leur équilibre mental et physique. Les religieux dont la vocation sacerdotale n'était pas sincère tombent dans l'excès et la démesure. Frustrés dans la vie, obsédés par la chair, ils torturent leurs élèves et perpétuent le mal au nom du bien. Mère Saint-Théophile qui passe tout son temps à flairer "l'odeur du péché" éveille le désir du péché chez ses étudiants:

> Le goût, l'obsession du péché [...] émanait d'elle à chaque phrase, innocent ou coupable, elle jouissait plus qu'il n'est permis, et malgré elle, levait partout sur son passage ces fraîches pointes de luxure que chacune de nous recevait avec intérêt ou malice. [19:59]

La confession ne réussit pas à rendre les personnages plus vertueux. On les exhorte d'avoir une conscience pure, mais Pauline et Louisette ont hâte de reconnaître "les mauvais touchers" dont parle le confesseur et qui sont de vrais péchés. On y voit la sottise inouïe du directeur de conscience qui menace de les mettre dans "une petite cellule noire, pleine de

rats," [19:69] si elle refusent de se confesser. Frère Théodule trouvent même dans la confession l'occasion d'un redoublement de malice. "Mais quel espoir de sentir que Dieu l'attendait dans toutes les églises, qu'il recevait ce pardon comme une nourriture contenant la précieuse énergie pour accomplir le mal--aussitôt qu'il en avait bénéficié" [16:95].

Les enfants se révoltent contre cette tyrannie, cette vertu des adultes qui risquent de les enfoncer dans l'aliénation, dont souffrent leurs parents. Louisette et Pauline refusent de se complaire dans cet état d'assujettissement où la vie et le mal étaient confondus. Cela provoque chez elles le désir d'opter pour la vie, c'est-à-dire le mal. Elles commencent même à douter de l'existence de Dieu qui n'aurait pas pu créer des créatures odieuses comme les religieuses dans leur couvent.

> Les Soeurs, c'est comme des araignées noires, avec des p'tites pattes jaunes, l'bon Dieu si y était dans le ciel comme on dit, y aurait pas créé des animaux pareils, y a pas de conscience si les a créés. [19:64]

Donc la morale du monde adulte n'a aucune place chez les enfants. Les méchants, d'après eux, sont la Mère Saint-Théophile et l'oncle Victorin qui sèment partout la violence et la haine. C'est l'avis de Pauline Archange:

> Ah! pensais-je, combien on se moquerait désormais de Mère Saint-Théophile, de la Directrice, de Mère Saint-Scholastique et même de l'Oncle Victorin et du père de Jacob. 'Tous des méchants qu'on va brûler en enfer, disait Louisette, et nous, on les regardera brûler.' [19:60]

La séparation du corps et de l'esprit obsède les adultes. Au couvent on enseigne aux enfants le mépris du corps qui n'est qu'une "simple apparence de vanité," mais comme le dit Pauline "on a l'habitude de vivre auprès de ce corps humilié, méconnu" [19:101]. Pauline parle des adultes qui cachent sous un voile de mystère tout ce qui touche à la chair.

> Les adultes préservait de nous un mystère charnel qu'ils jugeaient sans beauté, mais pour nous il n'y avait vraiment de mystère que dans la violence de leurs paroles et de leurs suggestions et on pensait avec tristesse à cette ombre de péché sur des actes aussi simples et nus. Combien on aspirait à vivre librement, dans l'harmonie d'un corps et d'un esprit heureux! [19:113]

La vertu, la pureté, la sainteté sont des mots qui dégoûtent les enfants parce qu'ils s'opposent à la vie. Les actes d'Héloïse révoltent Jean-le Maigre parce qu'elle se sacrifie pour satisfaire à son égoïsme et ne pas pour racheter autrui. "C'est de l'égoïsme, ce n'est pas pour toi et moi qu'elle veut crever, c'est seulement pour nous ennuyer. Ah! les gens vertueux me dégoûtent" [16:28]. David Sterne croit que la sainteté est une façon égoïste de se donner bonne conscience. Pour Pauline la pureté n'évoque que "corruption, putréfaction en attente, à laquelle il faut résister comme à un pouvoir malsain" [19:46]. Cette corruption prend une signification plus grande encore. C'est le monde peut-être qui est cruellement mal fait. Marie-Claire Blais reprend l'idée que la création est une oeuvre manquée. D'après Pauline Archange:

> Non seulement la mort de Séraphine avait tué toute innocence autour de soi, mais cette innocence, tel un rêve diaphane qui se brisait enfin dans l'air, jamais n'avait existé, n'existerait jamais et cette certitude embrasée était la seule foi, la seule espérance de nos jours sans lumière. L'homme n'étant pas bon qu'aimerait-il accomplir d'autre que le Mal qui le remplissait de joie et de fiel? [19:46-47]

Evans dans Tête Blanche était le premier en ligne de douter de la bonté de Dieu. "Mais si Dieu connaît tous les crimes du monde, il ne peut pas être innocent" [14:87]. Mais c'est David Sterne qui insiste sur l'opposition entre un Dieu qui est supposé nous aimer, et celui qui se complaît dans la souffrance. Devant cette impasse David se révolte contre l'idée même de Dieu et ne voit d'autre solution que d'assumer le mal. Il ne se révolte pas simplement contre la société, mais contre une création absurde, dont la violence écrase sans but les êtres d'innocence et de bonté:

> En priant on rendait hommage à l'absurdité de l'existence. On disait: 'Seigneur, enlève le pain de la bouche des hommes, nous adorons ta force qui nous brise, ta tendresse qui nous tue.' Dieu était le père, le guide des grands oppresseurs, sous sa main vengeresse, les hommes périssaient, on vivait sous son ombre comme dans l'ombre des bombes. [18:75]

Marie-Claire Blais nous révèle la pourriture qui s'est insinuée dans les structures morales et religieuses, privant l'homme du droit de penser et même de vivre. Une religion de défenses a remplacé celle d'amour et d'espérance. Dès l'origine on a supprimé le désir de vivre dans le bonheur, afin d'installer à sa place le goût de la mort et de l'ennui. En

plus, les personnages de Marie-Claire Blais arrivent à douter même de l'existence de Dieu, qui ne pourrait pas se complaire dans la souffrance et l'injustice du monde. Dieu meurt dans le monde qu'il a créé. Devant l'absurdité de la vie l'homme tombe dans l'aliénation.

(iii) Le Manque d'Amour

L'amour ne peut exister dans un monde où l'ennui a exercé son influence aliénatrice sur l'homme. L'absence d'amour engendre une déformité monstrueuse dans la nature humaine. Il ne reste que la haine qui remplace la joie et l'amour de la vie. C'est parce qu'ils n'ont jamais éprouvé de véritable amour au sein de leurs familles que les enfants dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais se livrent au mal et au désespoir. Ses personnages sont seuls et souffrants, à la recherche d'un moyen viable d'échapper à leur solitude. Il y en a qui cherchent dans l'amour une façon de se réaliser et trouver le bonheur.

Isabelle-Marie se laisse gagner pour un moment par l'amour qui la libère de sa haine et de sa jalousie. Elle renaît dans un monde neuf qui ne l'habille plus de toute la déchéance et tout le mal du siècle. L'amour parvient même à la transformer physiquement. Elle ne doute plus d'elle-même, ni

ni de sa beauté fictive. "Entre temps Isabelle-Marie naissait à l'amour de Michael, sa seule façon de naître et de mourir. L'amour l'avait si l'on veut, embellie dans sa monstruosité" [13:91]. L'amour de Michael lui permet d'épanouir. C'est parce que Michael espère en elle et à cause d'elle que Isabelle-Marie ne souffre plus de la beauté de Patrice. "Isabelle-Marie devenait plus femme, oubliant ses tourments [...] elle était toute transformée, aimant les robes blanches et les fleurs à la taille" [13:73].

De la même façon l'amour fait oublier à Evans sa peur et son désir de tout détruire. Avant de faire la connaissance d'Emilie, le mal l'habitait, tandis que maintenant il savait que le bien existait. "Il y a quelques mois quand je pensais à Pierre j'éprouvais une sorte de joie à savoir que j'étais capable de le blesser. Mais la tendresse m'habite maintenant" [14:122]. Emile réussit à l'humaniser et à le délivrer de son goût de tuer, de torturer autrui.

L'amour offre aux adolescents dans le Jour est noir un moyen de s'épanouir:

> A seize ans quand Josué m'a prise j'avais un corps chétif qu'il a délivré de sa nuit hésitante pour me donner un corps de femme qui se souvient des mains de l'homme dont il est sorti frisonnant et embelli. [15:35]

Mais dans les trois cas cités ci-dessus, l'amour aboutit à un échec. Quand il recouvre la vue, Michael, dans La Belle

Bête, recule d'horreur devant celle qu'il avait tant aimée. Isabelle ne peut résister à cette humiliation qui l'enfonce de plus en plus dans le mauvais rêve et la haine. L'amour d'Emilie a fourni à Evans la sécurité nécessaire pour triompher sur sa peur de la vie et d'autrui. Abandonné par Emilie, il manque trop de courage pour continuer tout seul son humanisation. L'échappée vers la lumière ne survit pas à son amour. Il en va de même des personnages dans le Jour est noir qui ne réalisent qu'un amour éphémère.

Les enfants refusent la morale négative de leurs parents et des éducateurs qui interdit le plaisir sexuel. Ils veulent démystifier tout ce qui touche à la sexualité afin de rétablir l'unité du corps et de l'esprit. Ils n'hésitent pas à goûter aux plaisirs sexuels sans arriver pourtant à se libérer d'un sentiment de culpabilité. Parfois ils ont peur de l'union physique, peut-être par peur de vieillir, de devenir homme, de ressembler aux adultes. Evans et Emilie renoncent à l'amour physique afin de garder la pureté de l'enfance. Tous les personnages dans le Jour est noir craignent l'âge adulte. Encore aux prises avec les problèmes de l'adolescence, ils deviennent époux et épouse, père et mère, sans être prêts à en assumer les responsabilités.

> Je regrette de ne pas être cette adolescente à jupe rouge et aux bas noirs qui rit appuyée aux bras d'un garçon de son âge sans savoir qu'elle sera seule bientôt dès qu'elle deviendra une femme. [15:59]

Les enfants et les adolescents associent l'acte charnel aux adultes, dont ils ne partagent pas les valeurs, et qui s'y livrent comme des bêtes sans arriver à se rejoindre. Isabelle-Marie ne veut pas ressembler à Lanz et à Louise qui la dégoûtent. "Son rire fusa à travers ses larmes. [...] Tout sera tellement grave désormais. Tout ressemblerait à Louise, à Lanz, à l'immense tragédie qu'ils déployaient tristement" [13:78]. Des êtres d'une pureté instinctive, ils ont peur que, après le passage de l'amour vraie, il ne leur restera que l'érotisme, comme chez leurs aînés. Ce sont les parents donc qui ont légué aux enfants une image honteuse de l'amour physique. L'amour dans l'univers familial est souvent source de conflit. Le couple vit dans le mensonge, incapable de se comprendre. La peur a stimulé le désir de Rodolphe et de Madeleine qui se plongent dans l'érotisme sans arriver à se rejoindre et à éviter un sentiment de culpabilité.

> Aussi éloignés l'un de l'autre que nous le fussions, nous avons fait ce que font beaucoup de gens en de telles circonstances, la peur stimulant le désir, mais quel singulier désir, nous en avions un peu honte tous les deux, nous avons brûlé le temps dans les bras, l'un de l'autre. [17:78]

Parfois l'un est seul à se satisfaire, tandis que l'autre s'offre, résigné et impuissant au désespoir. Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel l'amour comme réalisation et épanouissement de l'individu est une chose insoupçonnée, il reste le devoir. C'est le devoir de la femme d'assouvir le désir de

l'homme. La nuit venue, elle devient la proie de son mari, sourd à ses "trop fatiguée." L'autorité est pour Grand-mère Antoinette le moyen de s'affirmer comme personne vivante et nécessaire. C'était sa revanche contre l'asservissement, car elle aussi a dû s'effacer devant l'homme et les enfants. Elle l'a fait par devoir, mais elle s'est rebellée intérieurement. Elle ignore l'amour, étouffée comme elle est par le devoir incompris, une pudeur janséniste et une sécheresse rigide.

> Grand-mère Antoinette nourrissait encore un triomphe secret et amer en songeant que son mari n'avait jamais connu son corps dans la lumière du jour. Il est mort sans l'avoir connue. [16:80]

Il s'ensuit que les enfants regardent souvent l'union de l'homme et de la femme comme quelque chose de répugnant, qui doit être bien honteux, étant donné la violence des paroles et des suggestions de leurs parents. Pauline est de cet avis: "Il devait être bien terrible d'aimer puisque mes parents en avaient si honte" [19:111]. Alors les enfants n'échappent pas tout à fait du moralisme aveugle qui traumatise tant les adultes. Ils ont découvert le corps, mais celui-ci ne leur offre pas le bonheur, à part quelques instants d'extase physique.

L'amour n'est pas assez fort pour tout sauver et pour créer un univers plus viable à cause de l'égoïsme des individus et de leur incapacité de communiquer. Les personnages du Jour est noir vivent côte à côte sans parvenir à se rejoindre.

> Mais qui suis-je pour le juger? Sa femme oui; nous dormons flanc contre flanc mais je ne me sens pas libre de pénétrer la pleine connaissance de cet amant farouche que mon corps ignore moins que mon âme. [15:47]

Ils sont obsédés par la fragilité du bonheur qu'ils cherchent non pas dans l'amour véritable, qui est don de soi, mais dans la possession charnelle. Aliénés dans un monde qui leur échappe, ils sont incapables de se donner tout à fait. C'est l'égoïsme qui inspire leurs rapports amoureux. Ils s'offrent le corps pour tromper l'ennui, pour oublier la peur. Réduit au plaisir physique, leur amour ne sert qu'à les rendre plus insatisfaits encore. Ils ne réussissent pas à créer entre eux l'harmonie nécessaire pour réaliser un amour durable, parce qu'ils confondent l'érotisme avec la sensibilité amoureuse. L'amour véritable exige l'union des âmes aussi bien que celui des corps. Il faut être prêt à se donner tout entier. Faute de compréhension mutuelle, les âmes des personnages dans le Jour est noir ne se rejoignent jamais. Ils ont essayé de vaincre la vie dans un élan d'amour physique et seule la solitude leur est restée.

> Pour nous il ne reste que le moment aveugle, les plaisirs inconscients. Nous avons installé notre avenir dans un tout petit instant tourmenté. Nous sommes la génération de la mort. [15:49]

Il en va de même des personnages dans l'Insoumise. C'est le bonheur que Madeleine voudrait trouver chez son amant Camille, c'est lui que Paul incarne dans le personnage d'Anna et que Frédéric cherche en aimant Paul. Ces personnages ont

tous en commun une solitude irréparable. Ils ne réussissent pas à établir des rapports durables avec autrui, parce que l'union des corps d'où est exclu le coeur ne leur offre aucune satisfaction. C'est la peur de la vie, le désespoir qui les empêchent de s'approcher l'un de l'autre. L'amour, comme l'amitié que Paul voue à Frédéric, sera un échec. Paul a l'impression que son amour pour Anna est menacé sans cesse. "Car notre liaison avait ses menaces et ses craintes et ce que je croyais impérissable était, chaque jour, menacé de périr" [17:14]. C'était pour protéger sa famille que Madeleine a renoncé à Camille. "Tous mes efforts pour vivre un amour et le faire mourir vite avant qu'il ne devienne une cause de souffrance pour les miens, me semblaient vains, tout à coup" [17:24]. Pour les héros et les héroïnes de Marie-Claire Blais l'amour demeure une tentative dont ils n'envisagent pas même le succès. Elle a déclaré lors d'un interview avec Hélène Pilotte que quand on a reçu l'éducation qu'elle a eue, "on se méfie de toutes les religions, même celle de l'amour humain" [24:31].

L'image de l'amour avorté ou refusé nous assaille de tous côtés, et il ne reste que le désespoir, la haine et la souffrance. Le mal qui domine dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais est issu justement de ce manque d'amour réussi. L'homme, posé hors de lui-même, ne peut trouver dans l'amour le moyen nécessaire pour se réaliser.

En tout cas, comment accepter d'être heureux et jouir d'un amour partagé dans un monde où règne la souffrance, et qui ne sert qu'à aliéner l'homme. Les personnages de Marie-Claire Blais se sentent coupables d'être heureux dans un monde qui écrase les innocents. Evans a honte d'aimer Emilie face aux souffrances d'autrui. "Est-ce que nous avons le droit d'être heureux quand Pierre vient de mourir?" [14:129]. Devant l'absurdité de l'existence l'amour ne peut survivre. Tous les personnages de Marie-Claire Blais partagent l'avis de Pauline Archange.

> Dans un monde aussi cruel dont toute l'immense cruauté semblait se lever soudain dans votre esprit, en une seule image de destruction meutrière, il semblait absurde d'aimer Séraphine et surtout de la vouloir protéger, quand tant d'hommes mouraient à chaque instant sur la terre comme [...] nous l'apprenaient [...] les visions sanglantes de tous nos rêves, ces rêves dans lesquels on baignait même à l'heure de sa naissance, le monde étant toujours à feu et à sang, oui dans ce monde qui semblait enfanter pour nous un avenir plus ennemi et plus sanguinaire encore, comment l'amour aurait-il le don de survivre? [19:37]

(iv) <u>L'Enfance</u>

L'esprit d'enfance joue un rôle de première importance dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais. L'enfant est doté d'une pureté innée qui lui permet d'attendre la vérité à travers les masques. Tout en se vautrant dans le mal, il garde

cette pureté du regard qui le protège de succomber au mensonge. De sa lucidité découle une prise de conscience qui l'oblige à remettre en question la société. La pureté d'enfance est le contraire de repos, de compromis, le révélateur de la violence et de la laideur de notre monde. Par sa nature même l'enfant est porté vers l'absolu, dans lequel il cherche un moyen de se réaliser tout entier. L'enfant est préparé à se servir de tous les moyens à sa disposition, afin de parvenir au bonheur. Le mal se présente souvent comme un moyen de salut, tandis que l'occupation n'est qu'une façon de se damner. En tout cas, la conception qu'ils se font du mal ne correspond pas à celle des adultes. Le mal pour eux c'est justement cette morale de la mort qu'on considère le bien et qui empêche l'homme de vivre. Les beaux sentiments de la vertu et de la pureté ne servent qu'à maintenir l'homme dans la misère. Marie-Claire Blais croit que "les plus beaux sentiments peuvent être fatals, même l'amour d'une mère peut nuire à son enfant," [24:30] tandis que la méchanceté aide souvent à se sauver.

Les enfants n'ont pas peur de se risquer. Ils se lancent dans l'inconnu où il se sauvent ou se perdent. Marie-Claire Blais déclare:

> Ce qui m'intéresse dans les êtres c'est cette part de liberté dangereuse où les gens se sauvent ou se perdent. Je veux montrer comment les individus survivent et comment ils sont gouvernés par des instincts absurdes qui en font des héros ou des criminels. [24:30]

C'est justement ce goût du risque qui les livre aux démons. Satan qui méprise les médiocres est tenté par l'innocence de l'enfant qui lui lance le défi suprême.

Les enfants de Marie-Claire Blais s'engagent dans la recherche d'une vérité personnelle. Parfois ils la trouvent dans l'amour ou la vocation littéraire. D'autres la cherchent dans la cruauté, les plaisirs sado-masochistes et la violence. Quelquefois ils arrivent à se dépasser, mais plus souvent la recherche du bonheur dans l'absolu entraîne un refus total de la vie. Devant l'inutilité de la vie et les souffrances d'autrui les enfants n'ont plus d'espoir. Tout ce qui leur reste, c'est soit se livrer à la cruauté, soit mourir.

Le mal est au centre de l'univers de Jean-le Maigre et de Pauline Archange, recherché comme la vie elle-même. Pourtant, le don de la poésie les aide à se dépasser jusqu'à un certain point. Jean-le Maigre nous explique comment est née sa vocation littéraire:

> Nous regardions jaillir de la fumée, ces lettres géantes [...] que mon père formait de sa bouche ignorante. [...] Notre père écrivait ainsi des romans, des contes qu'il ne lirait jamais, car de sa pipe sortait l'illustration brumeuse de mes oeuvres futures. C'est ainsi que je devins un poète. [16:55-56]

L'écriture sert à Pauline Archange de moyen de résurrection personnelle. Elle y exprime l'angoisse qu'elle éprouve devant l'absurdité de la vie, et dont elle veut en sortir en écrivant.

> Si on m'avait fait naître dans une autre vie, peut-être aurais-je pu éprouver un peu de pitié en me penchant vers une personne comme moi, pour raconter son histoire, mais née dans le récit même que je voulais écrire, j'aspirais seulement à en sortir. Ce qui me désolait le plus, c'était de penser qu'il était si long, si dur pour moi de vivre et que dans un livre, cela ne prendrait que quelques pages, et que sans ces quelques pages, je risquerais de n'avoir existé pour personne. [19:127]

Evans se révolte contre la souffrance du monde et l'injustice de Dieu. M. Brenner l'encourage à se révolter à condition qu'il ne se cache pas au fond de sa détresse. Evans ne parvient pas pourtant à se dépasser. Il ne comprend pas pourquoi il s'achemine vers le malheur des autres et sa propre perversité. "Tête Blanche éprouva l'envie de pousser Pierre du coude [...] il avait froid; ce vertige avant d'accomplir le mal le troublait" [14:90]. Il veut rester enfant parce qu'il a peur de la vie et de la responsabilité:

> . . . il ne pouvait s'expliquer cette honte de lui-même, cette timidité qui lui paraissait nécessaire. La pudeur de vivre, c'était cela. Il découvrait que tout était vulnérable en lui; il se sentit jeté dans l'intimité cruelle de la vie. [14:154]

Il est seul et souffrant, parce qu'il se rend compte de la fragilité du bonheur. A la fin du roman il est prêt à succomber au désespoir.

David Sterne s'engage dans le mal pour se libérer d'un monde de gens satisfaits et médiocres qu'il méprise. Devant l'absurdité de la vie, il ne reste que le mal qu'il faut assumer en connaissance de cause. "Le mal, nous l'avons aimé jusqu'à

la consommation et consommé comme un pain amer" [18:20]. Conscient de l'impossibilité du bonheur, il se livre à la cruauté, tout en gardant la nostalgie du bien. David Sterne dit de lui-même: "Je suis un voleur, mais il m'arrive d'être juste et pur" [18:13]. Avec son ami Michel Rameau, il tente d'embrasser tous les vices avant de mourir, vols, drogues, prostitution, homosexualité et ainsi de suite. Il refuse même l'amour, se précipitant dans la brutalité et la sexualité.

> Les jeunes filles, nous les avons séduites, puis repoussées. Puis séduites encore, pour savoir si à la fin nous pourrions aimer cette fraîche écorce qui saignait de nous. Elles n'étaient qu'une frontière à écarter: des merveilles sacrilèges attendaient plus loin. [18:20]

La course de ces adolescents vers le mal aboutit au dégoût et à la mort. Après l'avoir longtemps médité Michel Rameau choisit le suicide, parce que l'homme, condamné à mort, devrait se rendre maître de son destin. François Reine pour qui "la charité est la seule gloire" [18:71] se suicidera en signe d'expiation, après avoir renoncé à son idéal de reforme social. Il voit le monde comme un endroit d'anéantissement et de terreur. Pour David Sterne il ne reste que la mort, seule attitude authentique devant l'absurdité de l'existence.

> Je peux mourir ce soi ou demain, cela ne m'effraie pas, c'est une douleur comme une autre. J'ai toujours vécu avec la souffrance; elle n'a fait que croître, elle prendra maintenant une forme définitive, c'est tout. [18:12]

La révolte de ces adolescents qui mettent en question les lois de la société et la vie ne sert qu'à les isoler d'autrui et à les détruire.

Dans l'Insoumise, Paul, un personnage à la fois lucide et complexe, incarne en quelque sorte l'image d'une jeunesse contemporaine: l'insatisfaction devant la vie, la répugnance de la discipline même religieuse, la soif de la liberté, la volonté de forger son propre destin et la méconnaissance du véritable amour, car l'incommunicabilité des êtres se révèle par le manque de dialogue entre les enfants et les parents, par une affection restrainte avec le meilleur ami, par un amour impossible avec une maîtresse plus âgée et mariée. Comme sa mère Paul se révolte contre la bêtise et la médiocrité de son milieu, mais plus que sa mère il représente la liberté. Il refuse de bâtir sa vie sur des valeurs établies pour accepter davantage. Toutefois la vie et l'amour seront pour lui un échec. Il ne s'agit pas d'une conquête de la vie, parce que sa révolte reste toute négative. On assiste à une descente lente dans la mort et la solitude. Au bout de l'aliénation il y a la mort qui apporte la paix. Frédéric et Paul sont tous les deux morts à la fin du roman parce qu'ils ont perdu le goût de vivre. Comme dit Frédéric:

> Il y a peut-être un certain courage à livrer sa jeunesse à la mort, puisqu'il faut se livrer de toutes façons soit à l'amour, à Dieu ou à quelque humaine ambition, pourquoi ne pas se livrer simplement aujourd'hui à l'inconnu. [17:119]

Isabelle-Marie, dont le visage "faisait presque peur," ne rencontre qu'indifférence et mépris chez autrui. Elle ne peut tolérer que sa mère lui préfère son frère Patrice, dotée de beauté physique mais idiot. Consumée de jalousie, elle s'est retirée à l'intérieur de son mal. Elle sollicite les malheurs parce qu'elle ne peut vivre que dans un climat de catastrophe et de violence, qui la fortifie contre le mépris des autres. Humiliée par sa mère, trahie par son mari, le froid, symbole parfait du néant l'habite de plus en plus. Elle défigure Patrice parce qu'il lui faut satisfaire sa jalousie ou mourir. Cependant elle n'a pas encore assouvi l'instinct déstructeur, qui la pousse à détruire les fermes de Louise. De cette façon elle se venge contre cette femme "qui l'avait meurtrie depuis son enfance comme un infatigable bourreau de plus en plus puissant" [13:208-09]. Pour Isabelle-Marie qui ne possède pas la beauté physique, il ne reste que la mort. "Elle était de la race des laids éternellement voué au mépris. Il ne lui restait qu'un retour possible, qu'une chose capable de l'accueillir, la terre" [13:142].

Les autres enfants qui ne font pas partie des révoltés subissent le même sort. Héloïse et Patrice sont des victimes, parce que leur destin ne résulte d'aucune prise de conscience de leur part. Patrice est un idiot malheureux. Dès qu'il se sent seul ou que sa mère s'intéresse à d'autres qu'à lui, il n'est plus qu'un cretin qui cherche désespérément son âme. "L'âme

finirait-elle par naître en lui comme l'inspiration chez le génie impatient? Non. Pourrait-elle vivre jamais? Non" [13:190]. Patrice n'a jamais pris vraiment conscience de l'autonomie de sa propre personne; il n'a pas changé depuis le stade prénatal, quand il ne faisait qu'un avec sa mère. Trahi par sa mère il tombe dans la folie et la mort.

Héloïse rêve d'un bonheur absolu qu'elle cherche dans le mysticisme, au lieu de l'attendre d'un amour partagé. Refusant son milieu trop dur et sans poésie elle prend à la lettre les images mystiques et rêve d'un monde où elle serait aimée. Sa sexualité d'abord ambivalente, se porte tantôt sur un jeune prêtre, tantôt sur les jeunes novices au couvent.

> Il [le désir] coulait dans le coeur d'Héloïse sans laisser de trace, naissait d'une parole tendre, du rire étincelant d'une jeune novice, d'un geste maternel de la Supérieure, et Héloïse y consentait sans le savoir. Peu à peu elle perdit cette sérénité, dont elle avait joui si peu de temps, et se livrant à ses scrupules, elle retomba dans la prière comme dans un piège. [16:30]

Chassée du couvent, elle se rend à l'Auberge de la Rose Publique qui n'est qu'un bordel en réalité. Bornée d'esprit, mais de bon coeur, Héloïse est une victime, son destin ne résulte d'aucune prise de conscience.

Ces enfants, trop vieux pour leur âge qui ont à affronter trop tôt les problèmes de la vie, seuls sans amour et poursuivis par un héritage de destruction et de mal, ont très peur de vieillir. Le passage de l'enfance à l'adolescence ne leur

représente que la déchéance et la perte de toute espérance. Ils partagent tous l'opinion de Yance dans le Jour est noir: "J'envie tous ceux qui n'ont pas encore mis le pied dans le temps, les êtres inachavés dans leur propre plénitude: les enfants" [15:59].

Dans un monde où la réalité n'est qu'une aliénation de l'homme et de Dieu, les personnages de Marie-Claire Blais tombent dans le mauvais rêve, la haine et le mensonge.

(v) Le Mauvais Rêve

L'homme n'éprouve que désespoir devant la gratuité de l'existence. Pour fuir son sentiment d'aliénation l'homme s'est créé un monde où il ne se reconnaît pas. Le mauvais rêve remplace la réalité chez ceux qui fuient leur vérité personnelle.

Dans la Belle Bête la vanité a fini par détruire toutes les émotions humaines chez Louise. Tout ce qui lui importe, c'est sa beauté physique dont elle cherche le reflet chez son fils, Patrice. Elle lègue à Patrice son cauchemar en l'initiant au culte de la beauté physique. Indifférent aux souffrances d'autrui, incapable d'amour, "Patrice est devenu le dieu de Patrice. Il se savait désormais beau et la beauté sera le but de sa vie. Il n'avait pas assez d'âme pour désirer davantage" [13:19].

C'est Louise qui empêche Patrice de prendre conscience de sa propre nature et de développer ses intelligences. L'âme de Patrice est toujours restée prisonnière de sa mère, parce qu'elle ne veut pas qu'il mène une existence indépendente.

> Ce pauvre Patrice n'était pas né complètement idiot. Mais sa mère avait tout fait pour lui, tandis que lui n'avait que le goût de dormir, de s'accepter mollement. Louise disait ce que l'enfant devait dire et jamais l'enfant n'éprouvait l'envie de chercher des mots, de les arracher à son âme voilée. [13:140]

Après avoir introduit Lanz dans la maison, Louise commence à délaisser Patrice. "Partagée Louise donnait moins à Patrice qu'à son mari et si elle manifestait le désir de donner plus à Patrice, Lanz l'en empêchait par différents stratagèmes de fausse tendresse" [13:55]. Désormais les miroirs seuls mettent Patrice à l'abri de son désespoir, mais il est dangereux de vivre avec des miroirs et des images.

> Les miroirs seuls le mettaient à l'abri de lui-même. Au plus tragique de ses rêves, Isabelle-Marie lui donnait un miroir et là il souriait à ses dents pures, à sa bouche parfaite. Une fausse paix l'ensorcelait, mais sans le guérir. [13:28]

Incapable de résister au vertige de son mauvais rêve il tue Lanz. Après la défiguration de Patrice par Isabelle-Marie, Louise éloigne son fils dont elle ne peut supporter le visage détruit. Aussitôt qu'il a perdu la beauté physique, qui était devenue le seul but de sa vie, Patrice ne peut plus résister à la folie et au suicide. "Il avait eu l'âme du bellâtre mais le bellâtre était assassiné" [13:190].

> Alors comme il ne lui restait plus rien au monde que l'eau, il y plongea sa tête et descendit pour y rechercher son beau visage d'autrefois. Dans le bleu du lac qui succédait au bleu de l'eau, la belle-bête retrouvait enfin son âme. [13:214]

Louise est responsable aussi du mauvais rêve qui domine la vie d'Isabelle-Marie. Depuis la mort de son père, Isabelle-Marie n'a souffert que de l'humiliation de la part de sa mère. La haine, l'envie, le mépris, le goût de tuer et de détruire s'installent au fond de son esprit, la privant du goût de la vie. "Le poison bouge en elle et elle s'étonne de sa propre puissance" [13:31]. Aveuglée par la jalousie et par un certain goût de la perversité son esprit destructeur se tourne d'abord contre son frère. "Jamais Isabelle-Marie ne souriait et sa rigidité pitoyable la durcissait. Plus elle se croyait laide et abaissée, plus elle songeait à reprendre l'injuste beauté de son frère" [13:142]. C'est pour effacer l'image qui la hante qu'elle détruit la beauté de Patrice. Son crime était sa seule façon de reconquérir la vie et de se libérer de son "mauvais rêve."

> Sa révolte contre Patrice l'exaspérait. Elle le guettait, lui reprochait tout. [...] Sa jalousie se gonflait à ses tempes comme le triomphe d'une passion de damné. Il lui fallait satisfaire cette passion ou mourir. [13:114]

Isabelle-Marie revient à la santé après la défiguration de Patrice. Il lui fait plaisir de chanter et de rire, maintenant qu'aucun beau visage ne lui rappelle sa laideur. Cependant,

chassée par sa mère des terres auxquelles elle tenait beaucoup, Isabelle-Marie retombe dans la violence. L'image de cette mère qui avait fait sa fille si laide et qui n'avait jamais eu pitié d'elle, l'exaspère jusqu'à ce qu'elle soit obligée de l'anéantir.

> Mère, depuis que je suis enfant, je te vois chérir Patrice parce qu'il est beau et me mépriser, moi, la laide. Patrice, toujours Patrice! Tu ne m'as jamais aimée et tu n'as pas su que ton fils était un idiot, une bête... un beau corps. [...] Il n'a jamais eu d'esprit, ton adoré Patrice. Moi, tu croyais que je n'avais pas de coeur parce que j'étais laide? [13:131]

Après avoir détruit les fermes de Louise pourtant elle ne peut plus vivre avec elle-même. Son mauvais rêve l'avait détruite.

> Son instinct destructeur n'était pas assouvi. Elle marcha plus vite, tremblante. Un moment elle regretta de n'avoir point donné autant qu'elle avait détruit. En sanglots, elle éprouva le goût d'avoir un dieu, un seul dieu. Le train venait. [...] Elle marcha jusqu'au rail, son âme sans coeur palpitait de frayeur. [13:156]

C'est le journal de Paul qui permet à Madeleine de partager le mauvais rêve de son fils. "Voyant soudain le monde par ses yeux inquiets, je perdis l'équilibre, je me sentis à mon tour victime de ce cauchemar contre lequel luttait mon fils" [17:12]. Paul, insatisfait de sa vie, se crée une autre dans son journal, moins hostile que celui des adultes. Il s'évade dans l'irréel pour échapper à son malheur de vivre. Dans son journal il est amoureux d'une femme, ni tout à fait réelle, ni tout à fait irréelle. Madeleine comprend le rôle d'Anna dans

la vie de Paul. "Anna était l'amour impossible, le symbole de la passion déçue. Non Anna était plutôt l'amour confiant, la belle liaison inachevée que tout homme rêve de vivre" [17:42]. On trouve dans son journal des images d'égarement, de mort et de fin du monde qui trahissent son désespoir:

> Alain P., suicide, gaz; ne savons pas la cause du suicide. [...] Paul Robinson, 22 ans. Guerre. Cela pouvait être un rêve aussi, un très mauvais rêve, d'où l'on sort secouru par une main invisible qui vous caresse le front. [17:14]

Sa fuite dans l'irréel ne correspond à aucune conquête de la vie, mais à une chute du côté de la mort et du néant, dont sa mort dans la neige n'est que l'aboutissement inévitable. Encore vivant il avait renoncé à la vie. De même que sa mère, il ne fait rien hors du rêve, qui l'emporte sur le réel. Paul écrit son journal et sa mère le lit. Ils se renoncent à l'action et à la vie, afin de consumer leur existence dans le rêve. Celui de Madeleine est rempli de souvenirs du passé qu'elle regrette, surtout sa liaison avec Camille. "Camille, je pensais à nos nuits pauvres, à ces chambres d'hôtel que nous avions élues pour une heure, ton souvenir nocturne était enfermé en moi pendant que j'embrassais Rodolphe" [17:58]. Dans l'*Insoumise*, c'est l'absence qui est seule réelle. Madeleine et Paul sont des présences inversées, des symboles du refus.

Obsédés par la fragilité du bonheur et la cruauté de la vie, David Sterne et Michel Rameau cultivent l'indifférence

envers tout pour se retirer dans "le royaume de la mort" [18:13].

> Je pense quel trou ce monde quel abîme je ne veux pas être ici tout ce sang versé me gêne lointain ou proche c'est la même chose c'est mon sang à moi, la fin est proche la stupidité règne, féroce amère. Cela n'a l'air de rien, mais nous serons tous exterminés de cette façon. [18:52]

Cette indifférence sert à les détacher peu à peu de la vie et à les plonger dans le mauvais rêve. C'est le vertige de son mauvais rêve qui pousse David Sterne à accomplir le mal. "Je m'étends, je détruis, à la fin je suis souvent ma propre victime. [...] En moi, tout est conflit, ardeur, massacre" [18:23]. Le mauvais rêve n'offre que deux possibilités à ces adolescents--le meurtre ou bien la mort. Après s'être livrés à la destruction, David et Michel Rameau optent pour la mort. David parle de Michel:

> Chacun de ses mouvements le préparait au suicide: les jours d'évasion, sur des motocyclettes volées, je l'accompagnais vers cette course finale, même l'exercice de ses muscles semblait servir son agonie, tout son être souriait de dédain. Traversant la piscine avec cette même vitalité intrépide, il nageait encore vers le rivage morose de la mort. [18:18]

Pauline Archange se révolte contre le mauvais rêve qui risque de la plonger dans le néant. Elle ne veut pas ressembler à ses parents enfoncés dans la morbidité et la peur de vivre. Elle n'éprouve que de l'angoisse devant cette violence de ses rêves, qui s'est réalisée tant de fois dans sa vie. Il faut lutter sans cesse contre le cauchemar, si l'on veut échapper à son emprise. Dans les Manuscrits de Pauline Archange, Pauline est

prête à succomber au mauvais rêve, dont elle est prisonnière. Elle n'envisage l'existence que sous des aspects très sombres:

> Je me levais chaque matin pour vivre, mais bien souvent ce n'était que pour m'acheminer vers de violents cauchemars, dès mon réveil. On se levait et s'habillait, tout tremblant encore des craintes de la nuit, mais dans le jour qui commençait, d'autres mauvais rêves se mettaient à vivre avec vous, eux aussi. [19:114-15]

Pourtant, la résurrection personnelle esquissée dans le premier roman se réalise dans _Vivre! Vivre!_ Pauline ne se laisse pas sombrer dans le gouffre du rêve, parce que le don de l'écriture lui permet de s'affranchir de son empire. Dans son roman elle met sa haine, sa violence, son aliénation, afin de ne pas les trouver dans sa vie.

Une atmosphère irréelle et cauchemaresque pénètre _Une Saison dans la vie d'Emmanuel_. Tous les personnages vivent à la limite du réel. Il le faut bien pour oublier la misère de leur vie quotidienne. La mère de Jean-le Maigre vit dans le mauvais rêve, accablée par la fatalité et le tragique de la vie. Absente aux vivants elle dialogue parfois avec les morts.

> Ah! suppliait-elle, d'une faible voix, Hector, pourquoi m'as-tu abandonnée, Hector? Est-ce que tu m'entends? Gemma! Gemma! tu avais à peine un jour, lorsque tu es partie. M'entends-tu Gemma? Mais à mesure que les heures passaient, ma mère confondait les noms, les événements et les morts valsaient confusément devant ses yeux. [16:53]

Matériellement démunis, la plupart des personnages cherchent un salut dans l'évasion. Ils se créent un univers qui leur permet de se délivrer de la réalité brutale. Les formes du rêve nous

révèlent pourtant une puissance de vivre mal orientée. Le rêve ne réussit qu'à les écraser, parce qu'il ne sert qu'à les détacher d'eux-mêmes et de l'être. Frustrés par l'impossibilité de trouver une saine décharge à leurs pulsions, Jean-le Maigre, le Septième et Héloïse tombent dans le néant.

Le rêve de Jean-le Maigre l'encourage à braver l'inconnu qui aboutit dans sa mort.

> Jean-le Maigre n'avait pas eu besoin d'être beau pour séduire le Diable. C'est même sa laideur charmante qui l'avait conquis [...] ou quelque chose de plus inquiétant encore: les bonnes dispositions que l'adolescent possédait pour [...] le Mal. [...] Enfin le Frère Théodule n'avait jamais eu un disciple aussi agile à le suivre, une proie aussi légère et amusée dans le péril. [16:93]

Héloïse à la recherche d'un bonheur absolu et d'un monde où elle serait aimée, glisse du couvent au bordel. Victime de son mauvais rêve qui l'empêche de s'apercevoir de ce qui se passe autour d'elle, son existence ne résulte aucunement d'un choix personnel. Tout se passe dans le rêve chez elle. "Elle descendait donc calme et affligée, le regard perdu dans un rêve étrange" [16:27]. Elle accomplira auprès de ses clients dans l'Auberge de la Rose Publique une sorte de mission. Elle recueille des bâtards et des orphelins chez elle, et s'offre pour satisfaire "la soif, la grande soif du premier jour, malheureusement inassouvie" [16:117]. Héloïse confond l'instinct maternel et la prostitution. Fausse religieuse, mais aussi fausse putain, elle est au-dessous du bien et du mal. Elle n'a pas encore réussi à exister réellement.

Les personnages du Jour est noir se débattent dans une atmosphère de cauchemar. Josué n'a pas le courage de la vérité. "Je ne veux pas briser le cristal noirci du rêve" [15:29]. Il préfère vivre dans le rêve qui l'empêche de sortir de sa solitude et de communiquer avec Yance. Yance déteste le mauvais rêve de Josué qui l'éloigne d'elle. "Je maudis tous les rêves qui viendront dans l'esprit de Josué brisant sa réalité," [15:51] mais elle y participe afin de ne pas le perdre. Cela ne réussit qu'à l'entraîner aussi dans le cauchemar et le désespoir.

> Je suis vivante, saine et raisonnable à ma façon, mais Josué est le reflet qui se multiplie, la nuit désarticulée en fantômes. Il vit dans une fugue continuelle. Il est venu vers moi pour m'entraîner dans son pays de brumes et de dangereuses féeries, il a caressé mon corps avec des mains innocentes et j'aurais dû comprendre dès le début que cette innocence me tuerait puisqu'elle était plus perfide qu'un maléfice. [15:62]

Yance a conscience du vide de son union avec Josué. "Si une fièvre soudaine atteint les joues de mon mari, je pense: 'Le mal inconnu, le rêve, son rêve'" [15:64]. Tous les personnages se réfugient dans le mauvais rêve pour oublier la solitude et la peur de leur génération face à la destruction:

> Il est vrai que les êtres de notre génération souffrent d'avancer dans un siècle de destruction. Ils préfèrent soudain ne pas avoir de siècle. Délibérément ils choisissent des gouffres à la taille de leurs rêves. [15:50]

Les enfants héritent le mauvais rêve de leurs parents. Roxane ressemble à Josué. Elle s'évade dans l'irréel qui lui plaît plus que la vie. Comme a déclaré Yance à propos de Josué:

> Le jeune homme des ombres ne me laissera que la maison d'odeurs et de songes, peu de choses vraies: il me laissera une petite fille sans consistance comme lui, une fleur seulement faite d'un peu de rosée. [15:62]

Le mépris que Roxane éprouve à l'égard de toutes choses humaines résulte de son incapacité de vivre. Il lui semble qu'elle n'a pas de véritable existence puisqu'elle est venue au monde pour réincarner Nicholas, son oncle mort.

> Mais que cherches-tu dans ces brumes maudites? --Ce que je cherche Jessy, c'est comment retourner d'où je viens. --Mais tu viens de la vie comme moi et tous les êtres. --Il me semble que je suis née comme un rêve, dans un rêve... [15:86]

En essayant de lui arracher son goût du rêve, Jessy, son mari, la prive de sa seule réalité. Marie-Claire Blais dépeint dans le _Jour est noir_ toute une jeunesse vouée au mauvais rêve. Privés de la pureté et l'innocence de l'enfance, il ne leur reste que la destruction et le désespoir. Ils sont habités par le goût de la mort. "C'est le goût de la mort qui allume ce fade génie dans leurs regards" [15:113] dit Yance à propos de la jeunesse.

Les personnages de Marie-Claire Blais n'éprouvent qu'aliénation devant l'injustice et la violence du monde. Ils sont tous obsédés par la fragilité de l'existence et par la peur

de la mort. Dans un monde voué à la destruction et à la misère, ils se plongent dans l'irréel et le mauvais rêve pour oublier leur sentiment d'aliénation.

(vi) La Haine

Perdu dans un monde où il ne peut se réaliser qu'en se perdant dans ces propres produits, l'homme ne tarde pas à détester la vie. Il faut peu que la haine de soi-même et d'autrui éclate chez ceux qui sont aliénés par la vie, parce qu'ils ne sont plus capables d'aimer.

Isabelle-Marie a grandi dans un monde hostile où elle n'a jamais éprouvé d'amour. Elle se sent humiliée par sa laideur dont elle n'est pas responsable. Elle déteste sa mère et son frère, dont la beauté accablante blesse son orgueil, mais c'est elle-même qu'elle hait en réalité. Elle se fait mal pour se venger contre sa chair laide et son corps disgracieux qui ont entraîné le dégoût et le mépris de tout le monde. Cette haine de soi-même l'emporte vers le malheur des autres et à sa propre perversité. C'est parce que sa mère l'a privée d'amour qu'Isabelle-Marie est habitée par la haine. A la fin du roman elle s'emporte contre cette mère qui n'avait jamais su l'aimer. "Mère je te méprise parce que tu n'as cru qu'en

ta maudite vanité. Moi personne n'a eu pitié de moi, puisque ma mère me repoussait" [13:179]. Alors "le regard clos, souriante, indifférente et cruelle" [13:209] Isabelle-Marie se livrera tout entière à son instinct destructeur. Cependant la haine satanique qui agite Isabelle-Marie traduit en le dénaturant quelque chose de pur. Elle témoigne d'un désir de lutter pour la vie et contre l'injustice à laquelle la soustraient les gens à cause de sa laideur.

C'est l'orgueil qui pousse Jean-le Maigre à se risquer. Il n'aime pas son corps pourri dont il voudrait se débarrasser. C'est pourquoi le Septième et lui tentent de se suicider. Ils ne manquent pas d'être influencés par les êtres vicieux qu'ils sont obligés de fréquenter. La violence qu'ils subissent les encourage à exercer leur vengeance sur des plus faibles qu'eux-mêmes.

> Inspiré par le Directeur, le Septième et moi, voulions devenir des bourreaux d'enfants, [...] car nous avions l'intention de faire de grands massacres autour de nous. [16:71]

C'est parce qu'ils manquent d'amour que la haine ait pu exercer son influence aliénatrice sur eux.

Héloïse se livre à la mutilation et au jeûne, parce qu'elle regrette de ne pas être sainte. Elle cherche à s'humilier parce qu'elle n'aime pas son corps.

> Dès l'enfance Héloïse a manifesté cet amour de la torture. Quand tout le monde trayait les vaches autour d'elle, Héloïse, à genoux dans le foin, [...] regardait jaillir des gouttes de sang de ses doigts transpercés d'aiguilles. [16:28]

David Sterne n'échappe pas lui-même à la haine qu'il éprouve envers la famille, la société, l'univers tout entier. Il regrette son innocence perdue, conscient de la pourriture qui ronge son corps et son âme. "J'ai une beauté un peu hypocrite mais non servile. Enlevez le masque charmant de ce corps et vous y verrez tous les vers qui me rongent" [18:17]. Son hypocrisie et sa violence le révoltent tant qu'il s'adonne au néant par la passion de se détruire. Le plaisir sexuel ne lui offre aucun plaisir et ne sert qu'à l'humilier davantage.

> Livré à la débauche, je n'ai pas connu le plaisir, mais la violence de sensations périssables et douloureuses. Asservi à une femme ou à un homme, je ne connais que la cruauté et l'ennui. L'abîme du plaisir ne sera toujours pour moi que l'abîme du dégoût que j'ai de moi-même. [18:28]

David Sterne s'excite sur la souffrance d'autrui et de soi-même:

> Nous n'aimons qu'une chose dans la vie c'est notre souffrance. Je fais souffrir, c'est une nécessité pour moi comme souffrir. Rameau et moi avions nos victimes, je ne le nie pas, mais qui donc est si innocent qu'il ne puisse être puni, torturé? Nous sommes tous d'odieux esclaves de complicités: celui qui inspire la souffrance et celui qui la reçoit participent au même travail commun. [18:44]

David Sterne déteste tout et veut tout détruire, parce que la vie ne lui offre plus de joie, ni d'espoir.

Le désespoir de vivre des religieux résulte dans la haine d'autrui. Ils se livrent au sadisme pour se venger contre leur vie ratée. Le refus de l'amour sexuel sans la grâce achève par former des morts qui perpétuent une vengeance au nom de la

morale et de la foi, et qui deviennent bourreaux par destination et tourmenteurs par volupté. La haine du péché l'emporte sur l'amour de la vie et la charité, parce qu'ils veulent tuer la joie autour d'eux. Ces religieux qui ne savent plus vivre privent leurs élèves de toute espérance, de tout amour. Comme dit Pauline dans les Manuscrits de Pauline Archange:

> Pourquoi aurions-nous le droit de rendre fertile notre paysage intérieur, le droit de penser et même de vivre, quand, elle, depuis son entrée au couvent, a renoncé à toute espérance, à toute vanité? Il n'y a que la crainte de Dieu qui hante ce cerveau impétueux [...] ne laissant qu'une tempête d'obsessions, un élan paralysé vers le rivage de la vie. [19:101]

C'est l'aliénation qu'ils subissent dans un monde absurde, qui est responsable de la haine de soi-même et de son prochain, qui anime les personnages de Marie-Claire Blais. Ils trouvent le bonheur et l'amour impossible face à un monde de cruauté et de souffrance. Il en résulte la haine parce qu'il est impossible d'aimer si l'on déteste la vie.

(vii) Le Mensonge

Le mauvais rêve aboutit au mensonge parce que l'homme n'éprouve aucune envie de se connaître. Il se fait étranger à lui-même, il se crée un moi fictif, pour ne pas avouer le néant de sa vie.

A côté des enfants assoiffés de vérité, on trouve les adultes qui se contentent d'une existence médiocre qui n'exige aucun engagement, aucune prise de conscience de leur part. Habités par un vide, ils sont des êtres nuls qui passent leur vie enfoncés dans le mensonge.

Lanz et Louise dans la Belle Bête vivent tous les deux dans le mensonge. Lanz "dandy" mûrissant est un être vide. Ce beau-père n'était "ni méchant, ni bon, ni doux, ni violent. Il ne savait pas trop lui-même ce qu'il était et ne cherchait d'ailleurs guère à le savoir" [13:36]. Il est l'image même de l'hypocrisie. "Un rayon de soleil donnait à sa barbe brune, un air de masque incomplet. Ainsi il dissimulait la brutalité de ses yeux, son regard d'homme feint qui ne savait à quoi jouer dans la vie à part l'élégant" [13:42]. Même son rire est faux. "Il riait et son rire était le rire figé et gracieux des marionnettes. On ne retenait que cela de lui" [13:43]. Comme Louise, Lanz possède des passions artificielles et vaines, comme elle il aime se vanter de ses conquêtes.

> Il adorait se sentir entouré, grisé de conquêtes, irrésistible séducteur. Sans conscience, il jouait à l'amour avec beaucoup de femmes, chassait l'une et puis l'autre, leur inventait des discours sublimes, mais nuls, et laissait derrière lui des coeurs sanglants dont il se glorifiait. [13:36]

Il poursuit son rôle de "dandy" avec une perfection monotone et ennuyante, tout en gardant "son coeur opaque et son regard de chauve-souris" [13:120]. Il pensait, buvait, mangeait et dormait

dans cette attitude, "jeu accapareur qu'il accomplissait parfaitement comme on arrive à s'imprégner des vices les plus solitaires" [13:94].

Le mariage de Lanz et de Louise, fondé sur l'égoïsme, les enfonce de plus en plus dans le mensonge. "Louise avait son adorateur et Lanz son adoration, aussi funestes et inutiles l'un que l'autre" [13:78]. Ils essaient de se dérober au vide qui les habite en se vautrant dans la chair.

> Ils passaient ensemble des jours et des nuits vides, où ils échangeaient leurs corps, mais férocement comme on donne de la chair à manger. Ils étaient malsains, sans noblesse. [13:106]

Comme des bêtes sans âme ils se dévisagent méchamment, prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Un être vide comme Lanz a naturellement peur de mourir. Comment sait mourir quelqu'un qui n'a jamais appris à vivre? Sa mort ridicule correspond à l'absurdité de sa vie. La fausseté de son caractère et de sa vie est révélée à mesure qu'est détruit le masque qu'il a toujours porté pour voiler son vide intérieur.

> Patrice suivait la canne d'or qui s'enfuyait comme une glaive en fusion, et aussi, ce qu'on n'avait jamais remarqué, la perruque de Lanz qui quittait son crâne. De plus, mêlée aux taches de sang, la barbe fausse de Lanz s'égrenait. [13:93]

Dans l'Insoumise c'est Paul qui fait connaître à Madeleine le mensonge de sa vie et de son mariage. Dans son journal il lui présente un miroir où elle se reconnaît et tout devient désormais insupportable.

> C'est là que j'ai compris que le monde dans lequel je vis n'existe pas et peut-être n'a jamais existé. [...] Toute chose que j'avais cru posséder, par l'enveloppante expression de "notre", "mon", "ma", tombait de moi sans bruit, dans un néant aveugle. [17:10]

La maison était patiente et en ordre et on y croyait au bonheur. Tous les membres de la famille portaient des masques sans s'en apercevoir. Cette famille était tombée dans un état d'indifférence, où le gouffre d'incompréhension entre les membres s'élargissait tous les jours. Madeleine refuse la médiocrité de sa vie, afin d'aspirer au bonheur. Désormais la paix de la famille est brisée et les membres se mettent à s'interroger et à réfléchir.

Rodolphe refuse de renoncer à son existence sûre, bâtie sur des valeurs établies. Incompréhensif, il cache sa faiblesse et son insignifiance sous une attitude d'autorité. Heureux dans le mensonge et à cause de son manque de lucidité, il s'est fabriqué des structures qui le protègent. Il se rend compte qu'il méconnaît sa femme mais il a peur de la vérité.

> Je préférais encore le mensonge de notre union à un aveu brutal qui l'eût brisée, peut-être. J'avais besoin de réserve, d'une discrétion opaque sur toute chose. Il me paraissait tout à fait évident maintenant que j'avais aimé en Madeleine des apparences diverses mais qu'une certaine profondeur d'elle me serait toujours interdite. [17:96]

Il se voue au devoir afin de se donner une raison d'être. Sa vérité personnelle ne l'occupe pas beaucoup. Il n'apprécie que la sécurité et le conformisme social et religieux, qui l'empêchent

de se poser trop de questions et de se rendre compte de l'hypocrisie de sa vie. La morale prend beaucoup d'importance dans sa vie, beaucoup moins parce qu'il la croit une bonne chose, que, parce qu'elle représente bêtement ce qui est "comme il faut."

Madeleine, tout en étant consciente du mensonge de sa vie, ne réussit pas à s'en libérer tout à fait. Elle fait semblant d'être soumise en dépassant la situation et en sachant que cela est faux.

> Oui, tu as toujours raison, disait la voix menue de l'Insoumise en moi, oui, Rodolphe, je n'ai qu'à m'abandonner à toi, et tout ira bien... Mais je ne veux pas me donner. Je ne me donnerai pas. [17:58]

Elle est fière de son fils qui a le courage de rompre les liens qui font d'elle une esclave. Madeleine n'observe la religion que pour faire plaisir à son mari. "Je priais par habitude et parce que j'aimais Rodolphe l'habitude me semblait sacrée et je ne désirais pas la rompre" [17:31]. Paul déteste l'image bonne épouse, bonne mère de Madeleine parce que la fausse vertu le déconcerte.

> Elle savait mentir, trouver des ruses nouvelles, feindre de ne pas comprendre. Il y avait sans doute longtemps que ma mère était morte, comme beaucoup de gens, et qui donc mieux que moi pouvais comprendre le sommeil, la lente habitude du mensonge et de la dissimulation. [17:37]

Madeleine représente l'imposture, car elle est consciente du vide de sa vie, tandis que Rodolphe l'ignore. Elle fait l'effort de se créer une nouvelle vie qui correspondra à ses aspirations personnelles, mais son insoumission demeure négative.

David Sterne s'attaque à la vie artificielle du séminaire où on passe tout son temps à prier, au lieu d'apaiser la douleur et la misère qui règnent dans l'univers. "Qu'elle était belle cette génération de séminaristes qui priaient! [...] De leur chapelle chaude, de leurs dortoirs impurs, que savaient-ils de la douleur?" [18:76]. Le professeur de David parle de "ce vicieux Séminaire une livide serre de mensonges d'hypocrisies" qui a réussi à désespérer David et Michel.

> Le père Antime, l'Abbé Jaloux ah! je sais tout je sais ces persécutions lentes timides mais cruelles. David Sterne Michel Rameau je sais moi combien ils ont asservi vos âmes brisé vos intelligences fières. [18:112]

Au lieu d'aider ses élèves, face aux problèmes du monde, à sortir de leur marasme, le Père Antime les prive de tout espoir. Il attache trop d'importance aux châtiments et à l'humiliation comme moyens de triompher sur le mal, plutôt que de se servir de l'amour et de la charité. "Dieu n'aime pas la douceur. La terreur ne se dompte que par la force. Il faut punir, châtier, humilier," dit l'Abbé Jaloux au Père Antime. Il continue:

> Frappez-les sans crainte, Père Antime, broyez ces échines rebelles! Le fouet chasse le rêve. Nous n'avons pas assez puni, Michel Rameau et David Sterne se sont trop amusés dans Notre Maison: une aube de rigueur se lève enfin. [18:103]

La vie du Père Antime et de l'Abbé Jaloux illustre le mensonge des bien-pensants, qui font le mal tout en croyant faire le bien. C'est à l'homme tel qu'il est que s'adresse la loi divine,

formulée dit Saint Paul "non pour le juste mais pour les insoumis, les rebelles et les pécheurs" [I Timothée 1, 8, cité dans 25:213]. Il faut que la religion apporte dans le coeur des hommes non pas le désespoir, mais l'espérance et l'amour.

Marie-Claire Blais poursuit son attaque contre le mensonge des bien-pensants dans Vivre! Vivre! et les Manuscrits de Pauline Archange. Dotés d'aucune vocation sacerdotale véritable les religieux chez Marie-Claire Blais se construisent des masques pour voiler leur néant. Ils ne s'aperçoivent pas de leur manque de probité, abrutis comme ils le sont par une fausse moralité. Leurs élèves ne manquent pas d'être aliénés par le mauvais rêve de leurs éducateurs. "Vivant trop en compagnie de ces miroirs estompés, qui vous reflètent avec mensonge, l'on devient étranger à sa propre image" [19:45] écrit Pauline Archange.

Un bel exemple de l'hypocrisie dans le domaine de la création littéraire est Romaine Petit-Page. Les conversations de la poétesse au sujet de l'amour et de la poésie révèlent une conception faussée de la vie, vidée de toute vérité humaine. Sa littérature devient l'expression de son mensonge hors de la vie et contre la vie. Pauline Archange se moque des héros de Romaine Petit-Page qui

> n'osaient jamais embrasser les jeunes filles, oh! non, mais qui cachés derrière les rosiers, les regardaient jouer du piano, ardents, peut-être, mais chastes, si 'transis d'amour' dans leur hagarde contemplation,

> 'plus roses que les roses dans le coucher de soleil qui tombait sur leurs nuques pures' que dans une sublime distraction de tous leurs sens, 'leurs doigts ensanglantés aux épines répandaient de lumineuses gouttes rouges'. [20:43]

Les poètes doivent se débarrasser de leurs passions érotiques, afin de les transformer en sentiments mystiques. Elle envisage une union des âmes où le corps n'entre pas du tout. Son idéal d'un amour selon l'esprit et des fiançailles éternelles "comme celui d'Armande dans les Femmes Savantes de Molière n'est pas simplement impratique mais malsain.

> Georges cédait sa place à Pierre, et Pierre à Louis, et autour de ces fiançailles éternelles, chacun s'agglutinait, languissait, pendant que Romaine Petit-Page consommait dans le miel et l'affectation, celui des esprits. [20:45]

Elle voulait garder autour d'elle et en elle la pureté et la simplicité de l'enfance qu'elle ne possédait plus. Ses amitiés construites sur le mensonge ne servent qu'à lui cacher la réalité.

> Romaine Petit-Page cherchait en moi [Pauline] un reflet de ce qu'elle avait été, s'émerveillant devant une innocence que je n'avais plus, vestiges de ses rêves qu'elle désirait toujours partager avec ceux qu'elle aimait, et si plusieurs de ses amis cédaient peu à peu à ces créatures nées de l'illusion, ce n'était peut-être que pour sauver la pudeur de leur être véritable. [20:48]

Le Père Benjamin Robert nous demeure un énigme. Est-il un imposteur ou veut-il vraiment se sacrifier pour autrui? Le mal l'a aidé à découvrir sa vérité personnelle qui se trouve dans l'amour. Pourtant il existe une opposition entre ses idées pures

et ses actes. La pitié et la tendresse qu'il exige pour tous les hommes, il les sollicite en même temps pour lui-même.

> Il ne voulait jamais blesser autrui mais les lourdes fautes qu'il commettait contre sa dignité, sa mendicité têtue, souvent puérile, l'entraînaient malgré lui vers l'oubli des lois pures de son coeur. [20:73]

Il est convaincu de sa mission dans la vie qui est celle de la charité déraisonnable. Alors il se lance dans l'homosexualité avec les prisonniers afin de ne plus les juger. Il dit à propos d'un assassin: "Il est parfois nécessaire de montrer qu'il est aimé. [...] Lorsqu'il devient un fragment de votre âme, de votre corps, on éveille en lui l'amour" [20:79-80]. Benjamin Robert veut se détacher du mensonge de l'Eglise et de sa fausse moralité pour se vouer à la charité et à l'amour. Il est convaincu qu'on n'a pas besoin de l'Eglise pour faire le bien. C'est précisément le faux prêtre en lui qui l'empêche de réaliser sa mission, puisque la prêtrise lui interdit d'entreprendre ce qu'il considère d'être le bien, si celui-ci contredit les lois morales de l'Eglise. Il dit à propos de la prêtrise:

> Il semble interdit de faire notre oeuvre dans la vie même. Aimer la vie pour nous, c'est un blasphème. Nous travaillons dans le désert. Comment pouvons-nous prier quand autour de nous on prolonge le châtiment de l'innocence? [20:82]

Il condamne la complicité silencieuse des prêtres qui sont aussi coupables dans leur silence et leur complicité que ceux qui sont voués au mal.

> L'Enfer est rempli de ces mauvais anges de la résignation qui ont laissé à leurs esclaves la tâche de tuer à leur place. [...] Si nous avions la force de condamner la vie, de l'aimer d'un amour dévastateur qui consume l'âme du véritable meurtrier nous aurions le secret d'une autre vie dont l'absolue vérité nous éblouirait. [20:89]

Benjamin Robert insiste sur la puissance de l'amour qui devrait triompher sur l'injustice, le malheur et même la honte.

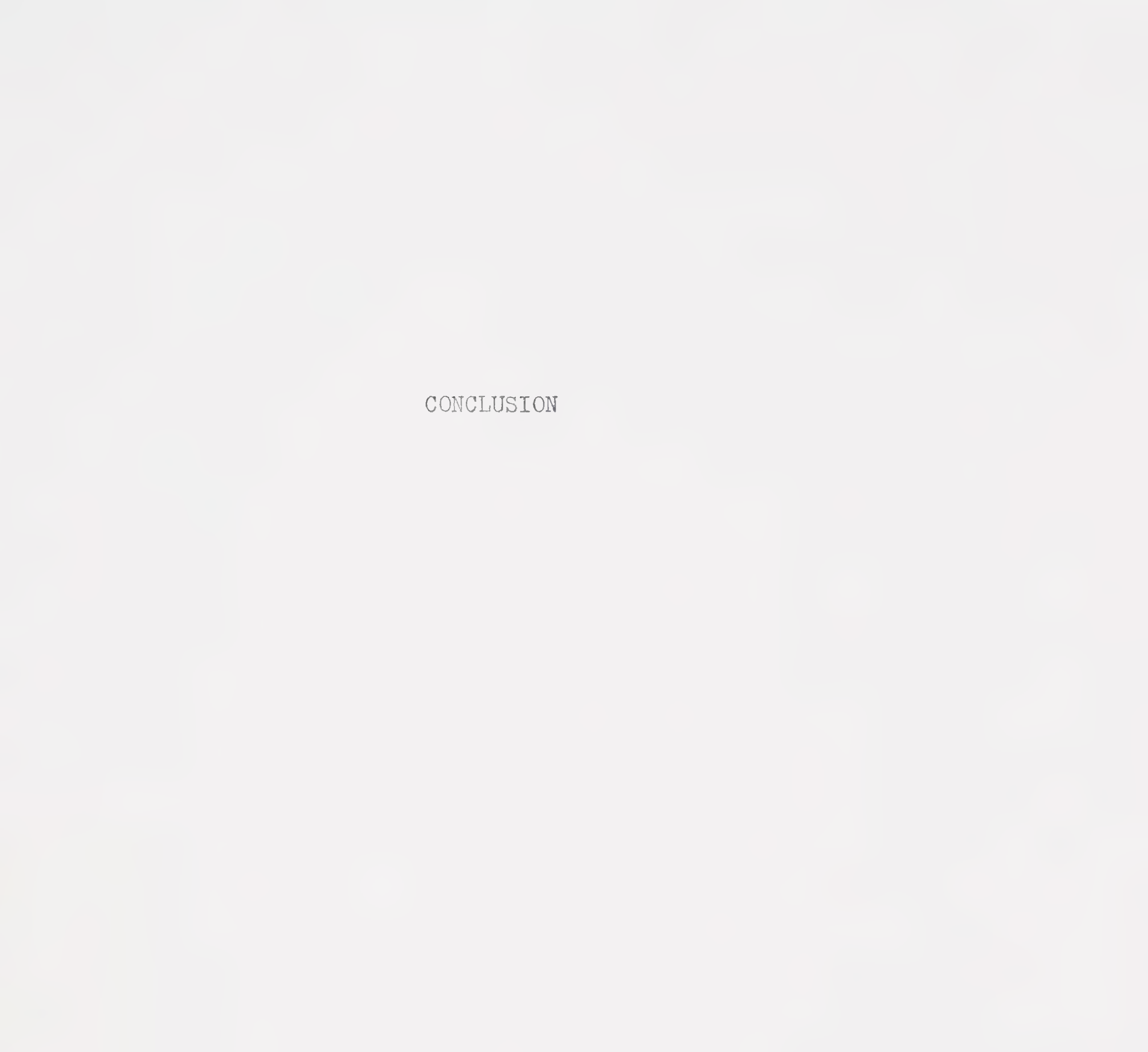
Marie-Claire Blais a avoué qu'elle se sent de plus en plus aggressive envers la société où il y a tant d'hypocrisie. Elle veut faire tomber les masques afin de révéler le mensonge qui empêche l'homme de voir qu'il est méchant, tout en croyant faire le bien. Elle décrit la médiocrité de la société où il est plus facile de vivre dans le mensonge que de réaliser sa vérité personnelle.

(viii) Conclusion

Le mal pour Marie-Claire Blais est tout ce qui empêche l'individu de penser et de vivre. On a légué d'une génération à l'autre un atavisme pervers qui condamne l'homme à l'aliénation et qui aboutit dans l'ennui, le mauvais rêve, le mensonge et la haine. Marie-Claire Blais dénonce une religion établie sur la crainte et la répression, qui a appris aux gens à bien mourir sans leur apprendre à bien vivre. Ce monde où le mal et

la vie étaient confondus, ne pouvait que provoquer chez l'homme le désir d'opter pour la vie, c'est-à-dire pour le mal. Les révoltés de Marie-Claire Blais protestent contre les humiliations qu'ils sont obligés de subir. Ils se plongent dans le mal pour prouver que le mal ne se trouve pas là, où on l'a toujours prétendu. Cette fausse morale, qui était la négation de la vie même, est remplacée par une morale de la vie. Tout est permis, le mal, la cruauté, Dieu, l'amour, la mort, à condition que l'individu y trouve une vérité personnelle et un moyen de vivre en accord avec lui-même.

Pourtant, le problème prend une dimension métaphysique dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais. Comment accepter d'aimer et d'être heureux dans un monde de souffrance et d'injustice? Devant la gratuité de l'existence l'homme n'éprouve que l'aliénation. La mort se présente souvent comme la seule possibilité viable. Cependant, Marie-Claire Blais ne renonce pas à l'espoir. L'amour, la charité et la création littéraire se présentent comme autant de moyens de se réaliser et de se dépasser vers une vérité universelle.



CONCLUSION

Bernanos ne croit pas dans la dichotomie de la chair et de l'esprit qui hante beaucoup de romanciers catholiques, y compris François Mauriac. Bernanos est de l'opinion de Dostoïevski que les grandes tentations que Satan nous présente sont des tentations intellectuelles, des questions et pas des tentations charnelles. C'est la curiosité satanique qui pousse l'homme à se risquer dans le mal. Donc Bernanos ne considère pas le mal comme la violation de la loi divine qui oppose des interdits aux désirs humains. Ce que les personnages de Bernanos cherchent dans les étreintes charnelles n'est pas le plaisir du corps mais l'égarement de l'âme.

Bernanos est très loin de la conception romantique d'un Satan mystique ou d'un ange déchu, retrouvant sa place céleste à la fin des temps. Bernanos ne ressemble pas à Baudelaire qui donne au mal un visage séduisant et charmeur. Si Bernanos met l'accent sur l'amour de la destruction qui jette le pêcheur au néant, le néant n'est pas la "beauté déchue," respectée et adorée qui appartient au mysticisme satanique des derniers Romantiques et des Décadents.

Malgré la puissance de Satan, l'homme reste pourtant libre de son choix. Il n'est pas prédestiné au mal. Si l'homme choisit de se donner au mal, c'est par une sorte de perversion de sa volonté et de jouissance amère de la destruction. On trouve chez les personnages de Bernanos l'amour du mal, mais en réalité cet amour n'est rien d'autre que l'absence de tout amour.

Toute l'oeuvre bernanosienne est dirigée vers l'effort de réintégrer ses désespérés, ses solitaires, ses démoniaques, ses isolés dans la communauté chrétienne. Bernanos partage le désespoir de ses personnages. Nul de ses personnages ne se trouve tout à fait hors de Dieu et de son amour: entre la grâce et lui-même, nul n'a imposé une insurmontable barrière. Bernanos s'obstine à créer la solidarité des âmes que Satan s'acharne à briser. L'oeuvre romanesque de Bernanos est l'expression constante du "grand rêve" bernanosien. A première vue, il nous paraît que le "mauvais rêve" l'emporte sur le "grand rêve." Mais Bernanos nous fait pénétrer autant que possible dans le mal, pour y arracher les pécheurs et les rétablir dans la communauté humaine de la compréhension et de la co-souffrance. Cet acte de compassion fraternelle témoigne de l'amour qu'éprouvait l'auteur envers l'humanité. Cet amour pour les êtres, tout à fait opposé au "mauvais rêve" crée le "grand rêve" qui est le désir de l'être. "Aimer tout son amour, vivre toute sa vie, mourir toute sa mort" [Bernanos, <u>Cahiers du Rhône</u>, p. 317, cité dans 5:168] est attribué à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, qui avait représenté pour Bernanos cet esprit d'enfance, auquel il n'avait jamais cessé d'aspirer. Elle symbolisait pour lui vers la fin de sa vie la victoire remportée par la croix sur ce monde si difficile, où il avait tant lutté.

Marie-Claire Blais se rend compte des puissances du mal qui s'acharnent à priver l'homme de tout espoir. Elle introduit

le lecteur dans un monde où l'homme se sent dépossédé, sans but et guetté par le désespoir. L'essence du mal pour Marie-Claire Blais est le désaccord qui existe entre le monde et l'homme. Il ne peut trouver sa place dans un monde qui l'empêche de se réaliser, et n'éprouve qu'aliénation devant la gratuité de l'existence.

Marie-Claire Blais n'accepte pas la dichotomie de la chair et de l'esprit parce que toute morale qui tente de priver l'homme de ses instincts naturels ne peut aboutir qu'à l'excès et à la démesure. Pour elle le mal ne se trouve pas dans les actes charnels, mais plutôt dans le refoulement de tendances naturelles à l'homme. Elle s'attaque à ces personnages obsédés par la chair qui répandent le mal partout au nom du bien. L'essentiel pour Marie-Claire Blais est de préserver la liberté de l'homme de penser et d'organiser sa vie comme il la veut. Or, le monde qu'elle décrit est hypocrite et juge tout le monde d'après des idées conventionnelles sur le bien et le mal. Cela prive l'homme de sa liberté et l'empêche de réaliser ce dont il est capable, l'encourageant à se dérober à sa nature véritable. Marie-Claire Blais veut se débarrasser d'une morale qui confond la vie et le mal.

Dans un monde d'où est exclu l'amour ce sont les abus et les constraintes qui rendent la vie invivable. L'ennui, la gêne de vivre, résulte quand on oblige l'homme à fausser sa personnalité et à conformer à une société aliénatrice.

Les révoltés de Marie-Claire Blais devant la gratuité de l'existence se rendent compte que dans leur révolte ils témoignent de leur seule vérité qui est le défi. Ils refusent les doctrines, situant hors de ce monde les raisons et les espérances qui donneraient un sens à la vie, c'est-à-dire Dieu, parce qu'ils détestent l'idée d'un Dieu qui se complaît dans l'injustice et la souffrance qui règnent dans le monde. Quelquefois ils choisissent le mal en connaissance de cause pour se délivrer de leur milieu étouffant et de leur culpabilité de vivre. Pourtant, ces êtres, assoiffés de l'absolu, ne réussissent pas souvent à dépasser leur révolte. Le mal ne sert qu'à les dégoûter d'eux-mêmes et de leurs actes. Habités par la haine et par le désir de se détruire, il ne leur reste que la mort et le sadisme. Leur révolte ne représente pas une conquête de la vie, mais plutôt une chute dans le néant.

Cependant il se trouve parmi les personnages de Marie-Claire Blais ceux qui ne perdent pas tout espoir et qui cherchent le bonheur et un art de vivre qui correspondent à leurs aspirations personnelles. Ils s'engagent dans tout pour triompher sur un sentiment de dépossession et d'aliénation vis-à-vis du monde, qui risque de les enfoncer dans le désespoir. S'ils réussissent ou non à se dépasser dépend de chaque individu. L'individu est responsable de son propre destin, quoiqu'il soit difficile de résister au mal, après avoir subi tant d'échecs dans ce monde si difficile.

Bernanos et Marie-Claire Blais ne conçoivent pas le problème du mal de la même façon. Pour Bernanos le bien et le mal, incarnés dans les personnes de Dieu et de Satan, existent, également actifs et indépendents l'un de l'autre. Marie-Claire Blais ne considère pas le mal et le bien comme des absolus. D'après elle, la conception que l'homme s'en fait change chez chaque individu, qui les interprète selon sa morale personnelle. L'homme est libre de choisir les principes selon lesquels il vit. Marie-Claire Blais a restauré à l'homme sa liberté d'agir d'après ses propres aspirations.

Le mal n'est pas une abstraction pour Bernanos, mais la réalité vivante, incarnée dans la présence de Satan dans l'homme, et qui enfonce l'homme dans la destruction de soi et la haine. Pour Marie-Claire Blais le mal est plutôt métaphysique. De même que chez les écrivains existentialistes en France, le mal est considéré comme l'aliénation que l'homme éprouve dans un monde absurde. L'homme est toujours en désaccord avec ce monde mal fait où règnent l'injustice et la cruauté.

La différence essentielle entre Marie-Claire Blais et Bernanos, à l'origine de toutes les autres, découle du fait que Bernanos est chrétien. On risque de méconnaître son oeuvre tout entière si l'on ne la situe pas dans ce contexte-là. Il faut étudier son oeuvre dans le cadre du catholicisme, tandis que celle de Marie-Claire Blais se situe en dehors de tout formalisme religieux.

Marie-Claire Blais n'éprouve aucun besoin religieux. Elle ne rejette pas toute idée de Dieu, mais elle démontre les conséquences néfastes quand l'ennui a pénétré dans les structures religieuses pour tout corrompre. La création lui apparaît une oeuvre manquée qui ne fait qu'aliéner l'homme. Abandonné de Dieu, l'homme est obligé de se débrouiller tout seul. L'homme peut vivre pleinement sans la foi. C'est l'homme lui-même qui a créé le mal, parce qu'il est toujours prêt à juger autrui d'après les idées conventionnelles du bien et du mal et à fuir sa propre vérité. La foi n'est pas nécessaire aux personnages de Marie-Claire Blais pour qu'ils puissent se dépasser vers une vérité personnelle. L'homme ne peut compter que sur lui-même pour triompher sur sa peur de vivre.

Pour Bernanos c'est l'absence de Dieu dans le monde qui est à l'origine du mal. Sans la foi, rien ne résiste au mal, qui pénètre dans les structures morales et sociales et dans le coeur de l'homme pour tout corrompre. La misère et le désespoir rôdent partout dans un monde qui manque de foi. Donc l'homme ne peut s'éloigner de la foi sans risquer de tomber dans le néant. Il n'y a plus d'espérance ni de bonheur dans un monde sans Dieu.

L'oeuvre romanesque de Marie-Claire Blais et de Bernanos leur permet d'échapper à leur mauvais rêve et d'exprimer leur colère contre l'injustice et la souffrance de la vie, qui risqueraient de les écraser autrement. Ils sont tous les deux convaincus des

puissances du mal, mais la conception qu'ils s'en font est différente. Pour Marie-Claire Blais le mal est premièrement métaphysique et produit ainsi l'aliénation de l'homme face à l'absurdité de la vie. Par contre, le mal pour Bernanos est le manque de foi, qui plonge le monde dans l'ennui et le néant.



BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE GEORGES BERNANOS CITEES:

1: *Oeuvres romanesques*, éd. Albert Béguin. Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1961.

a: *Sous le soleil de Satan*. Plon, 1926. [57-309].

b: *L'Imposture*. Plon, 1927. [311-530].

c: *La Joie*. Revue Universelle, 1928. [533-724].

d: *Un Crime*. Plon, 1935. [727-872].

e: *Un mauvais rêve*. Plon, 1950. [875-1027].

f: *Journal d'un curé de campagne*. Plon, 1936. [1029-1258].

g: *Nouvelle histoire de Mouchette*. Plon, 1937. [1261-1344].

h: *Monsieur Ouine*. Rio de Janeiro: Atlantica, 1943. [1347-1564

2: *Monsieur Ouine*, éd. crit. Albert Béguin. Paris: Club des Libraires de France, 1955.

ETUDES CRITIQUES SUR BERNANOS:

3: Milner, M. *Georges Bernanos*. Bruges, 1967.

4: Magny, Claude-Edmonde. "*Monsieur Ouine*," *Revue des lettres modernes*, 108-110 (1964)[*Etudes bernanosiennes*, 5], 9-23.

5: Halda, Bernard. *Le Scandale de croire*. Paris, 1965.

6: Debluë, Henri. *Les Romans de Georges Bernanos ou le défi du du rêve*. Neuchâtel, 1965.

7: Béguin, Albert. Bernanos par lui-même. Paris, 1954.

8: Balthasar, Hans Urs Von. Le Chrétien Bernanos. Paris, 1956.

9: Estève, Michel. Le sens de l'amour dans les romans de Bernanos. Paris, 1959.

10: Picon, Gaëtan. Georges Bernanos. Paris, 1948.

11: Bridel, Yves. L'esprit d'enfance dans l'oeuvre romanesque de Georges Bernanos. Paris, 1966.

12: Espiau de la Maestre, André. "Le Problème du mal," Revue des lettres modernes, 108-110 (1964-5)[Etudes bernanosiennes, 5], 129-39.

OEUVRES DE MARIE-CLAIRE BLAIS CITEES:

13: La Belle Bête. Montréal, 1968.

14: Tête Blanche. Montréal, 1969.

15: Le Jour est noir. Montréal, 1962.

16: Une Saison dans la vie d'Emmanuel. Montréal, 1965.

17: L'Insoumise. Montréal, 1966.

18: David Sterne. Montréal, 1967.

19: Manuscrits de Pauline Archange. Montréal, 1968.

20: Vivre! Vivre! Montréal, 1969.

ETUDES CRITIQUES SUR MARIE-CLAIRE BLAIS:

21: Lamarche, Jacques. "La thématique de l'aliénation chez Marie-Claire," Cité Libre, 88-89 (juillet-août 1966), 27-32.

22: Saint Germain, Pierre. "Un grand événement dans la vie de Marie-Claire Blais," La Presse (3 décembre 1966), 12.

23: Boivin, Gérard-Marie. "Le monde étrange de Marie-Claire Blais," Culture, XXIX, 1 (mars 1968), 3-17.

24: Pilotte, Hélène. "Marie-Claire Blais Prix Médicis 1966," Québec 67, IV (février 1967), 22-32.

25: Robillard, Hyacinthe-M. "Marie-Claire Blais ou le nécessaire bistouri," Maintenant, 54 (juin 1966), 211-13.

OUVRAGES GENERAUX

26: Le Moyne, Jean. Convergences. Montréal, 1961.

27: Garneau, Hector de Saint-Denys. Journal. Montréal, 1954.

I wish a photocopy of the thesis by

MARGARET MARY ALLEN (author)

entitled LE PROBLEME DU MAL CHEZ BERNANOS ET MARIE-CLAIRE BLAIS

The copy is for the sole purpose of private scholarly or scientific study and research. I will not reproduce, sell or distribute the copy I request, and I will not copy any substantial part of it in my own work without permission of the copyright owner. I understand that the Library performs the service of copying at my request, and I assume all copyright responsibility for the item requested.